



ANON.
NOT MERCIER
1st 1769.

CONTES
MORAUX.

[Louis Sebastien Mercier] CSP

LES HOMMES

COMME IL Y EN A PEU,

ET

LES GÉNIES

COMME IL N'Y EN A POINT.

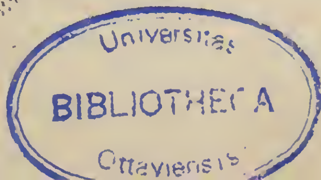
Contes Moraux, les uns pour rire, les autres à dormir debout ; Orientaux, Persans, Arabes, Turcs, François, &c.

PREMIERE PARTIE.



A BOUILLON,
AUX DÉPENS DE LA SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE.

M. DCC. LXX.



AVERTISSEMENT
DE
L'ÉDITEUR.

JE félicite de bon cœur ceux qui croiront avoir trouvé de bonnes leçons de morale, d'excellentes instructions dans ces Contes qui, graces à mon insensibilité, ou, si l'on veut, à ma très-profonde ignorance, me paroissent plus propres à amuser l'esprit des Lecteurs désoccupés, qu'à éclairer ceux qui desirent de s'instruire. Ce genre a cependant prévalu, & il faut supposer que pour attribuer à de semblables productions quelque degré d'utilité, nos gens de lettres, & ceux même d'entre nos philosophes qui n'ont pas dédaigné de publier aussi des Contes bien frivoles, bien écrits & bien sentimentés, ont eu de très-bonnes raisons. Je n'en ai vraisemblablement que de fort mauvaises, moi, qui traiterois, s'il me prenoit envie de fonder une république, nos aimables Faiseurs de Contes encore plus sévérement que Platon autrefois ne traita les Poëtes : car, s'il accusa ceux-ci de corrompre les mœurs & la saine morale, à combien plus forte raison banniroit-il ces séducteurs ingénieux qui, toujours hors du vrai, s'éloignent avec tant de graces de la nature qu'ils ternissent, qu'ils dépa-

rent & défigurent à force de vouloir l'embellir? A combien plus forte raison interdiroit-il l'entrée de sa république à des gens perpétuellement occupés du triste soin d'égarer leurs semblables, & de leur présenter pour modeles de conduite, des personnages ou tout-à-fait invraisemblables, ou complettement ridicules? Car enfin, supposons une société dont tous les membres penseroient, sentiroient, agiroient comme nos Cléons, nos Clervals, nos Luciles, nos Sophies &c; que seroit-ce bon Dieu, qu'une telle société! Que d'esprit! que de graces! que d'ingénuité! Mais aussi quel délire perpétuel! quelles folles idées! quels amants romanesques! & à la fin, quels imbécilles mariages! Chaque couple iroit galamment s'enfoncer dans la solitude, s'enivrer de tendresse & pousser des soupirs; déclamer ridiculement contre les embarras des villes qui à leur tour seroient désertes. Ah l'heureuse, l'aimable, l'excellente société!

C'est une espece de nation fort étendue que celle des Faiseurs de Contes; elle peut être divisée en deux classes: la premiere formée de ceux qui prennent, ou du moins qui veulent faire croire qu'ils ont choisi dans la société actuelle les personnages qu'ils font agir. Leurs Bergeres sont charmantes, & elles sont en mé-

me-temps très-naïves & très-ingénieuses ; en un mot ce sont des Bergeres comme on n'en vit jamais : aussi n'est-il pas étonnant qu'elles enflamment de la plus forte passion des gens de qualité, & que ceux-ci sacrifient leur rang, le préjugé de leur naissance, les bienséances même des conditions, au suprême bonheur d'épouser de telles Amantes. Les Contes de ce genre n'ont qu'un défaut ; c'est qu'ils ne sont ni naturels, ni raisonnables ; car du reste, ils sont remplis de graces, étincellans d'esprit. La seconde classe est composée d'Auteurs de Contes de Génies, de Magiciens, de Fées, d'Enchanteurs; mais comme tout, dans leurs récits, arrive par enchantement, on se contente de les lire, de bâiller quelquefois ; & l'on ne songe guere à prendre pour modeles de conduite une Fée, un Génie, qui d'ailleurs sont souvent de la plus absurde inconséquence : En sorte qu'à tout prendre, ces deux genres de Contes, genres fort superficiels en eux-mes, ne valent guere plus l'un que l'autre. Pourquoi donc avez vous pris la peine de rassembler ceux qui composent ces deux Parties, me demandera-t-on peut-être ? Pour deux raisons, répondrai-je ; premiérement, pour démontrer par ces Contes mêmes, la justesse des réflexions que je viens de publier : en second lieu, pour offrir à ceux qui aiment la lecture de ces

ſortes de récits, ce que l'on a donné jusqu'à préſent de moins déraiſonnable dans ce genre. Je n'ai pas prétendu offrir aux jeunes gens d'excellens modeles à ſuivre; car les hommes qui agiſſent dans ces Contes n'ont jamais exiſté, & l'on en voit très-peu comme eux, parce qu'il n'eſt guere vraiſemblable qu'il en exiſte. Quant aux Contes de Génies, je n'en ai fait uſage que pour varier un peu les caracteres, attendu que, même dans l'invraiſemblance il faut ſonger à plaire. Ai-je réuſſi? Liſez, & prononcez.





CONTES MORAUX.



SOPHIE.

DORVAL habita pendant longtems une grande ville, où il eut des amis distingués sans avoir une fortune brillante : il étoit honnête homme, il n'est pas surprenant qu'il fût pauvre : il étoit vrai, ses connoissances ne devoient pas être nombreuses : il avoit un cœur tendre & généreux ; mais ce présent du Ciel lui seroit devenu inutile, s'il n'avoit pas eu le bonheur de trouver une femme qui mérita toute sa tendresse, & une fille qui fut l'enfant de son cœur, par ses qualités & ses vertus.

La mort enleva bientôt à Dorval son

époufe, & le laiffa feul chargé de l'éducation de Sophie, il fut fon précepteur. Dorval connoiffoit les hommes; quel pere! il en aimoit tous les devoirs; quel ami! il avoit été malheureux. Il forma le cœur de fa fille en exerçant fa fenfibilité; il lui montra qu'une grande partie du bonheur qu'on pouvoit efpérer, étoit placée dans le bonheur des autres; il lui apprit ainfi le grand art de plaire, en refpectant toujours la vérité & la vertu; il l'accoutuma de bonne heure à la phyfionomie de l'infortune; il lui donna cette philofophie de l'ame qui la rend ferme fans la roidir, qui l'éleve fans l'enfler, qui maîtrife les paffions fans les anéantir, & qui confervant au fentiment toute fon énergie, ne laiffe d'autres portes ouvertes à l'affliction, que celles que peuvent offrir un cœur fenfible & une ame raifonnable. Dorval ne fe contenta pas d'avoir donné à Sophie une éducation extraordinaire; il joignit de plus à ces traits mâles d'une vertu folide, le coloris enchanteur d'un efprit orné: il la familiarifa de bonne heure avec l'hiftoire, qui ne lui montra les crimes du monde, que pour apprendre à les redouter, & qui ne lui fit faifir quelques traits des vertus qui y

nagent épars, qu'afin qu'elle ſe les rendît propres, & leur accordant un degré d'eſtime d'autant plus grand, qu'ils avoient été plus généralement utiles. Son ame fut encore remuée par les charmes ſéducteurs de la poéſie ; faite pour ſentir, elle s'épanouit en s'y livrant, & ſon cœur en devint meilleur, parce qu'il devint plus ſenſible. Il eſt certain qu'un homme dont le cœur s'émeut aiſément, eſt incapable de baſſeſſe, ou de méchanceté.

C'eſt ainſi que Dorval rempliſſoit la tâche que la nature impoſe à tous les peres ; mais il eut bien des obſtacles à ſurmonter pour réuſſir dans ſes deſſeins ; ſa ſœur qui vivoit avec lui étoit une femme du monde, qui ne comprenant point la bonté de ſes vues, devoit néceſſairement les traverſer, & qui chériſſant aſſez ſa niece pour lui faire goûter les ſeuls plaiſirs qu'elle eſtimoit, ne vouloit auſſi lui inſpirer que ſes goûts ; elle déſapprouvoit ſans ceſſe l'éducation qu'on donnoit à Sophie ; elle ſe plaignoit que l'on prît un ſi grand ſoin d'un ame qu'on ne pouvoit pas voir ; qu'on cherchât à rendre ſenſible le cœur, qu'on ne cherchoit plus qu'à tromper ; elle étoit déſolée qu'on ne tournât pas toutes ſes attentions vers

l'extérieur, qui assuroit tous les talens; qui donnoit toutes les qualités, qui défioit l'esprit & le sçavoir. Il faut qu'une femme plaise dans le monde, disoit-elle, elle n'est faite que pour cela: c'est le seul moyen par lequel elle peut être utile aux autres & agréable à elle-même; mais comment y plairoit-elle, si elle ne prend pas ces façons? L'étourderie y joue le rôle de l'esprit; la bagatelle, celui de la raison, & le persifflage tient lieu de bon sens. Sans être vicieux, ce n'est pas si mal de montrer qu'on pourroit l'être; & pour ce qui regarde les autres, il ne faut s'en occuper que comme des chimeres qui peuvent affecter désagréablement le cœur... Je vous assure, mon frere, que quand on veut penser sérieusement à soi, à ses ajustemens, à ses plaisirs, & ce n'est pas être ridicule, on n'a point de tems de reste... D'ailleurs, on trouve toujours assez de liaison; les amis sont des gênes dont on se passe facilement; ils exigent des égards, & cela incommode. Dorval l'écoutoit avec peine, mais il répondoit toujours avec autant de solidité que de douceur. Ma chere sœur, vous ne connoissez pas ce monde que vous peignez si bien à quelques égards; vous

le voyez trop léger pour eſtimer juſtement la conduite des autres ; mais ſes médiſances ſont pour l'ordinaire auſſi exactes que cruelles, & quoiqu'on ſe moque au dehors de l'éducation que je donne à ma fille, ſoyez ſûre qu'on m'approuve en particulier ; vous me blâmez, parce que je cultive par les ſciences ſon eſprit qui s'y trouve propre ; prenez garde qu'il n'eſt pas queſtion de cette ſcience froide qui glace l'ame, mais de celle qui forme l'eſprit & le jugement ; je ſerois bien fâché que ma fille fût ſçavante ; mais je veux qu'elle ſoit heureuſe. Que deviendroit-elle, ſi elle n'avoit pas du courage & de la vertu ? Si elle ſe marie, elle aura un homme de mérite pour époux, qui aura jugé ſon eſprit, admiré ſon caractere, apprécié ſes connoiſſances, & connu ſon cœur. Quelles richeſſes pour le ſage, que la ſageſſe & la vertu ! les agremens d'une femme bien élevée ſeront toujours la dot qu'il ſouhaitera. D'un autre côté, ſi elle ne ſe marie pas, elle ne reſtera point abandonnée ; elle méritera de bonnes connoiſſances, elle aura des amis dignes de ſon attachement, & elle ne craindra point le chagrin.

Sophie, en ſentant toute la bizarrerie de

ſa Tante, conſerva pour elle tout le reſpect que ſon âge exigeoit; elle eut cependant aſſez de diſcernement, pour connoître que la raiſon & la vérité parloient par la bouche de ſon pere; & elle ſe trouva aſſez de ſageſſe pour n'écouter que ſes avis & ne profiter que de ſes leçons. Il étoit fort étonnant de voir Sophie, dans l'âge le plus tendre, ne juger jamais d'après l'autorité, rappeller tout à un examen judicieux, écarter ſans ceſſe ce faux éclat qui pare l'illuſion, n'être point ſéduite par ce qui affecte les ſens, & ne donner ſon eſtime qu'après avoir trouvé des objets qui la méritoient; mais ſon cœur s'ouvroit dès que ſon pere vouloit l'inſtruire, & elle retenoit toujours fortement ce qu'elle n'avoit jamais écouté qu'avec plaiſir; ce qui fit ſans doute ſur elle la plus grande impreſſion, ce qu'elle apprit à aimer la vertu en la voyant pratiquer, & qu'elle ſouhaita de reſſembler à Dorval par ſon bonheur comme par ſa vertu.

Dorval retiré avec ſa famille à la campagne, y menoit une vie douce & agréable; ſon uniformité n'ôtoit rien à ſes agrémens; ce qui eſt véritablement aimable, ne peut manquer de l'être toujours; d'ail-

leurs, quels charmes plus puissants pour un pere, que les plaisirs qu'il trouve dans un enfant qui répond à ses vœux ! quelle joie plus vive que celle que peut inspirer à un enfant l'amour toujours nouveau d'un pere aimable & aimé ! Sophie & Dorval éprouverent toutes ces délices, & leur solitude fut toujours égayée par le spectacle de leur sentiment. C'est une preuve de vertu & de raison que d'aimer ainsi la vie domestique. Il faut avoir l'ame bien riche, pour ne pas y trouver l'ennui, & s'être formé un cœur bien sensible pour voir toujours avec intérêt les mêmes personnes, & s'amuser toujours avec les mêmes objets.

Dans le voisinage de la campagne de Dorval, il y avoit un jeune homme, qui ayant perdu depuis peu son pere, étoit venu se mettre en possession d'une terre considérable qu'il lui avoit laissée. Clair ville livré à sa douleur sortoit rarement; mais la renommée l'avoit déja fait connoître à Dorval. Les paysans qui dépendoient de ce nouveau Seigneur, chantoient ses louanges, admiroient sa douceur, exaltoient son humanité; l'un disoit, il est notre pere, car ayant été ruiné par le mal-

heur des tems, bien loin d'exiger ce que je lui devois de droit, il m'a aidé pour ſoutenir ma famille; un autre le béniſſoit pour les ſecours qu'il avoit procurés à une mere tendre, dont l'enfant avoit été menacé par la mort; tous parloient de lui avec enthouſiaſme; ils ne le louoient pas, mais ils peignoient leurs ſentimens.

Dorval fut charmé de ſavoir que le genre humain eût un ami de plus. Sophie en entendant le récit de la généroſité de Clairville, félicita ſon pere d'avoir acquis un tel voiſin. Dorval lui-même enchanté, chercha à connoître cet homme qu'il chériſſoit déja ſans l'avoir vu : il alla donc lui faire une viſite; ce ne fut pas pour regarder la figure de ſes traits ou écouter le ſon de ſa voix, mais pour lui offrir ſes ſervices, pour conſoler ſon cœur, & pour rendre à la ſociété un être qui étoit ſi bien fait pour elle. Clairville jugea d'abord Dorval : comme la vertu eſt toujours ſimple, il ne faut qu'un coup d'œil pour la pénétrer; ils ſe plurent réciproquement; ils ſe féliciterent de ſe connoître, & ſe promirent des plaiſirs en ſe promettant de ſe voir.

Dorval alla pluſieurs fois chez Clairville,

avant que Clairville pût aller voir Dorval ; un rhume violent le retenoit chez lui ; mais ils commencerent à se traiter en vieux amis, & la bonne amitié hait les cérémonies. Dorval revenant un soir charmé de son nouveau voisin, en parla avec chaleur à Sophie. L'amitié est pleine de feu, je ne dis pas qu'elle soit enthousiaste, mais quand le cœur sent, il peint avec force, & ses couleurs sont toujours vives. Ma fille, as-tu connu, lui dit-il, un homme simple dans ses mœurs & naturel dans ses actions ; ayant l'esprit orné de connoissances utiles & le cœur ouvert au sentiment ; riche sans vanité, noble sans orgueil, savant sans mépris, poli sans affectation, doux sans foiblesse, complaisant par principe, & humain par sensibilité ? Tel est Clairville, Sophie ; il a surpris mon cœur, il a mérité d'être mon ami, il honore à mes yeux l'espèce humaine ; je le vois avec délices, parce que je ne le vois jamais qu'environné de ses vertus. Sophie aussi sensible que son pere aux charmes de l'honnêteté, l'écoutoit avec ce transport qu'excite dans l'ame la peinture de ce qui est véritablement beau : je le connoîtrai sans doute, dit-elle, & s'il n'avoit

pas été incommodé, sûrement il feroit venu nous voir. Mais qui eſt-il ? quels ſont ſes emplois ? quels ſont ſes talens ? --- Ma fille, il eſt tout, car il eſt vertueux; noble par ſa naiſſance, il eſt encore plus noble par les titres glorieux que ſon cœur lui donne ſur celui des infortunés ; iſſu d'une famille illuſtre, il compte parmi ſes ancêtres beaucoup de perſonnages qui ſe ſont rendus célebres en faiſant ſervir la ſupériorité de leurs talens à enſanglanter la Terre ; mais il ſemble qu'il veut fermer les plaies qu'ils ont faites au genre humain en répandant le bonheur ſur tout ce qui l'environne. Il ne veut aucun emploi, quoiqu'il ſoit peut-être digne de pluſieurs; mais il craint de ne pas les remplir comme il le ſouhaiteroit; l'idée de voir la félicité de pluſieurs dépendre de lui-même eſt pour lui une idée atterrante; il ambitionne l'amitié de tous, & il voit que les emplois l'enlevent : il eſt content de ſon état, il cherche ſeulement à perfectionner ſon ame par l'étude, à fortifier ſon eſprit par la méditation, & à rendre ſon cœur meilleur en faiſant ſes efforts pour le rendre plus ſenſible. Mais tu le connoîtras mieux encore par la ſcène qu'il m'a donnée aujourd'hui;

je l'ai trouvé appuyé ſur ſa table, le viſage rouge, l'ame fatiguée, des larmes coulant de ſes yeux; je l'aborde avec ſurpriſe, il me reçoit avec émotion; mon ami, me dit-il en me ſerrant la main, j'avois un ami tendrement aimé, & cet ami vient de m'abandonner; une démarche injuſte, parce qu'elle eſt intéreſſée, m'en a convaincu; je devois le ſoupçonner depuis long-tems, mais le ſoupçon ne peut entrer dans le cœur d'un honnête homme; il eſt bien malheureux : ſi jamais il ſe rappelle mon attachement & celui qu'il me portoit, il ſentira combien il eſt cruel de déchirer un cœur qui nous aime, & de donner la mort à l'amitié; ſon ame aura des remords, ſon cœur ſera la proie des regrets, & ſa vie ſera livrée à l'infortune, je l'aime encore. O douce amitié! charme de la vie, ton nom ſeul amuſe mes penſées; tes plaiſirs.... je les goûterai ſûrement avec vous, Dorval, nous ſerons liés pour jamais. Nous le dîmes enſemble, & ſon cœur ſoulagé par cette idée qui le flattoit fut plus tranquille. Il ajouta, je ne vous promets rien, Dorval, je vous promets tout en vous donnant mon cœur, mais à mon tour je ne vous demande rien, vous

pouvez diſpoſer de votre attachement. Il s'arrête ; je vole dans ſes bras ; je ne lui donnois pas mon amitié , il l'avoit priſe.

Il me fit alors l'hiſtoire de ſa vie, ce fut celle du ſentiment; il me dit, que l'amour qui avoit égayé ſes premieres années, avoit toujours été la ſource de ſes chagrins, & que ſi ſes premiers ſoupirs avoient été formés par ſon bonheur, il ne ſoupiroit depuis long-tems que pour l'infortune; qu'il avoit été balotté par deux paſſions qui avoient tour-à-tour fait germer le plaiſir dans ſon ame & jetté le trouble dans ſon cœur, & qu'il pouvoit encore douter ſi un cœur ſenſible étoit un préſent de la Nature, ou le ſupplice de ceux qui le poſſédent. Voilà, ma fille, le portrait de Clairville, avec l'abrégé des événemens de ſa vie; je le reſpecte, je l'eſtime; mais je n'ai point de termes pour t'exprimer combien je l'aime.

Sophie écoutoit ſon pere avec la plus grande attention & le plus vif intérêt; elle admira Clairville avec lui, elle accorda à ce jeune homme toute ſon eſtime, elle y joignit toute ſon amitié; mais elle le plaignit ſeule des chagrins qu'il avoit éprou-

vés. La vertu & la tendresse, disoit-elle, sont donc des titres bien minces pour plaire dans le monde, je n'y plairai pas sûrement, car je n'ai point d'autres titres à y apporter ; mais dussai-je être malheureuse, je veux les conserver, & je trouverai ma consolation dans l'estime du plus petit nombre, qui vaut bien mieux que les acclamations bruyantes de la foule, toujours injuste parce qu'elle est aveugle, & toujours méprisable parce qu'elle est trompeuse.

Enfin au bout de quelques jours Clairville put venir voir Dorval ; il le trouva occupé par une conversation utile ; c'étoit l'ordinaire, il étoit souvent avec Sophie, & c'étoit toujours pour l'instruire en l'amusant ; après les civilités accoutumées, qui ne furent cependant point dictées par l'habitude, mais rendues intéressantes par le sentiment, Clairville les pria de vouloir lui permettre de partager leurs plaisirs en se joignant à leur discours, & de croire qu'il étoit moins venu pour les gêner par un fade cérémonial que pour profiter de leur compagnie, puisqu'il cherchoit d'autant plus ce qui pouvoit leur plaire, que cela paroissoit être davantage dans son

goût. Ils eurent donc une converſation raiſonnable qui ne fut point troublée par la fureur du jeu, par le ſel cauſtique d'une baſſe médiſance, par les froides plaiſanteries des petits maîtres, & par le ſot perſiflage des ignorants. Clairville enchanté de Dorval ne le fut pas moins de Sophie; il penſa bien qu'elle devoit avoir un mérite peu commun, car les enfans ſont toujours ce qu'on veut qu'ils ſoient; il ſentoit d'ailleurs qu'une perſonne élevée par Dorval, devoit lui reſſembler; mais il n'avoit pu prévoir quelle étoit la figure de Sophie, combien la vertu qui rend tout aimable, le devient davantage quand elle anime une femme charmante, combien les graces d'un eſprit cultivé & les attraits d'un cœur ſenſible aquierent de force, quand on les voit au travers d'une figure intéreſſante. Voici le portrait qu'il en fit lui-même dans une Lettre qu'il écrivit à un de ſes amis, peu de tems avant de quitter ſa terre, & après avoir eu le bonheur de voir Sophie fréquemment.

J'ai connu un honnête homme, c'eſt Dorval, mon cœur en eſt glorieux; il eſt mon ami, tu dois m'en féliciter. Oui, c'eſt un honnête homme, il a une ame grande & forte,

un génie noble & élevé, un cœur sensible & vrai ; juge de mes plaisirs, tu connois ma façon de penser. Sa fille s'appelle Sophie, elle est son portrait en miniature ; je veux cependant te l'esquisser ; il ne sera pas flatté, car tu sais que je suis scrupuleux ; je l'ai vue trop souvent pour ne pas la connoître à merveille ; je l'ai vue trop souvent pour l'aimer. Quel homme il faudroit être pour mériter Sophie !

Sophie est jeune, mais on ne le juge que par la fraîcheur de ses traits : peins-toi la physionomie la plus intéressante, le regard le plus touchant, des yeux que le sentiment peut mouiller de larmes, où on lit toute la sérénité de son cœur, où la bonté est peinte, où la vertu & la tendresse font voir ce qu'elles ont de plus enchanteur ; représentes-toi les graces naïves voltigeant toujours autour d'elle. Mais si tu pouvois l'entendre, l'innocence te parleroit ; si tu pouvois la voir, c'est la noble simplicité que tu verrois ; si tu pouvois vivre avec elle, ce seroit la modestie même avec qui tu vivrois ; son aimable vivacité te séduiroit, son esprit te charmeroit, sa gaieté te frapperoit, sa raison t'étonneroit, sa sensibilité.... Oh mon ami, ton cœur n'est-il pas oppressé, tu est l'époux d'une femme charmante, mais oserois-tu la

comparer à Sophie? Ne cherche pas à la voir; cela te rendroit malheureux; crois-moi aussi enthousiaste que je suis vrai, aussi amoureux que je le suis peu; il est vrai, je l'adore, mais c'est comme la Divinité à qui l'on souhaite de plaire, sans avoir l'espérance de réussir, parce qu'on n'a pas celle de pouvoir lui ressembler.

Telle étoit l'idée que Clairville s'étoit formée de Sophie; mais cette idée avoit eu le temps de se mûrir, parce qu'il s'en étoit beaucoup occupé. Trois mois s'étoient écoulés, depuis le moment où il avoit fait la connoissance de la fille de Dorval, & depuis ce temps il l'avoit vue presque tous les jours: déja un nouvel intérêt sembloit le conduire, & son nouvel ami sembloit être devenu le plus petit motif de ses visites; cependant il n'imaginoit pas encore que l'amour dirigeât ses promenades; il croyoit honorer Dorval en lui évitant la peine de le venir trouver; il pensoit vouloir seulement profiter des leçons de la sagesse en conversant avec cet homme qu'il respectoit, tandis que réellement il flattoit son cœur & sa passion, qui le menoient auprès de Sophie; il se trompoit lui-même, & avouoit toute l'étendue de son amour lors même qu'il déclamoit le plus contre lui,

lui, car c'étoit fa coutume: l'amour eft-il néceffaire, difoit-il, pour rendre la vie agréable? Ses fecouffes font trop violentes; elles ébranlent l'ame & bouleverfent le cœur. Douce amitié, tes plaifirs font auffi vifs & tes peines moins cruelles; on jouit fans crainte, on vit fans jaloufie, & tes feux qui ne brûlent jamais, entretiennent toujours une chaleur auffi douce que pénétrante; il avoit raifon, mais il ne profita pas de fes maximes qui font plus, pour l'ordinaire, l'ouvrage de l'orgueil, que le fruit du bon fens, & qui annoncent ce que l'on devoit faire, ou ce qu'on confeilleroit aux autres, plutôt que ce qu'on fait foi-même, ou que ce qu'on fouhaiteroit de réalifer.

Clairville l'éprouva; il étoit fur fon départ qu'il avoit déja renvoyé plufieurs fois fous des prétextes très-légers; il eft vrai qu'il aimoit la vie champêtre, & qu'il ne pouvoit fe réfoudre à la quitter; le fpectacle de la nature élargit les grandes ames, fa majefté les éleve; le goût de Clairville pour l'étude lui faifoit trouver dans fa retraite des objets dignes de fa pénétration; fon amour pour les hommes s'exerçoit plus fréquemment & avec plus

d'avantage, au milieu de ces hommes qui ne connurent presque jamais les vices, parce qu'ils n'aborderent jamais les maisons des grands; sa propre vertu lui faisoit encore trouver du plaisir à éviter le coup d'œil affligeant du monde, où chacun vit pour soi-même, & où on ne souhaite presque de se voir que pour essayer de se tromper; car il le remarquoit fort bien, il faut être vertueux pour aimer la campagne, la solitude qui intimide l'ame du vicieux parce qu'il se redoute, qui ennuie le petit maître, parce que se voyant alors sans orgueil, il est obligé de voir son ame corrompue par l'inaction; la solitude fait au contraire les plaisirs de l'homme sage qui s'égaie en se contemplant; mais toutes ces raisons qui pouvoient avoir une grande influence sur l'esprit de Clairville, ne furent point dans ce moment celles qui le déterminerent; l'amitié augmentoit pour lui les charmes de la campagne, l'amour lui faisoit trouver son absence insupportable: la compagnie de Dorval qu'il alloit perdre pour quelque tems, Sophie qu'il ne verroit plus; que de liens il falloit rompre, que de goûts il falloit oublier! la bonté de son cœur l'arrachoit à ces plaisirs, & lui

ordonnoit tous ces ſacrifices. Un de ſes amis malheureux avoit beſoin de ſes ſervices; il pouvoit le rendre à la vie, empêcher l'effet d'une injuſtice qu'on alloit commettre à ſon égard; il ſe réſout donc à partir; déja le jour eſt fixé, mais il détermine en même tems celui de ſon retour.

Il vint informer Dorval de ſes projets & prendre congé de lui; Dorval étoit ſorti, Sophie ſeule dans la maiſon étoit appliquée à un ouvrage où elle faiſoit admirer ſon adreſſe & ſes graces; Clairville l'ayant appris héſite un moment s'il doit entrer, il ſe décide, il entre; Sophie le prie modeſtement d'attendre le retour de ſon pere qui ne devoit pas être éloigné, elle ſe remit à travailler & entretint la converſation, que l'état de Clairville ne lui permettoit pas de ſoutenir; il étoit agité, tous les mouvemens de ſon ame ſe peignoient ſur ſa phyſionomie, & cela le tourmentoit, il parloit par mots entrecoupés. Demain ... oui demain à ces heures je ne pourrai pas.... Dorval, ô mon ami... Sophie, vous êtes bien occupée ---- Vous paroiſſez bien diſtrait, Monſieur; qu'eſt-ce que vous avez donc dans l'ame de ſi important? ---- Dorval ne vient point; je voulois ... Eh bien?

non ... Sophie, y a-t-il long-tems que Dorval eſt ſorti? Savez-vous où il eſt allé ? Quand croyez-vous qu'il revienne ? ------ Mon pere, Monſieur, eſt allé rendre une viſite à Monſieur D** que vous connoiſſez; il eſt abſent depuis quelques heures, & il doit revenir inceſſamment ---- J'irai au devant de lui ... non ... je l'attendrai ... S'il ne vient pas, Sophie, il ne verra pas .. il ne verra peut-être plus ſon ami : ô Dorval, pourquoi vous ai-je connu, & pourquoi vous quitter ſi vîte ? ---- Quoi donc, Monſieur, vous partez; Dorval ne vous verra plus; je .... je plains Dorval qui vous eſt fort attaché, qui ne parle jamais de vous qu'avec tranſport, qui regarde comme un préſent du ciel le bonheur qu'il a eu de vous connoître, il pleurera, Monſieur, de douleur, nous en ferons tous deux bien affligés. ------ Je ſerai pleuré ... non, c'eſt moi ſeul qui dois connoître le chagrin, c'eſt pour moi que feront les pleurs. .Sophie, vous ... Sûrement Dorval ne n'oubliera pas .... j'ai eſſuyé bien des momens d'inquiétude & de peine; mais jamais je n'en ai éprouvé de ſi cruels .. c'eſt à l'amitié que je ſacrifie les plaiſirs de l'amitié .... Sophie, l'amitié me récompen-

ſera-t-elle? --- Vous ne doutez pas de l'attachement de Dorval, & je penſe comme mon pere... Votre abſence ſera longue ſans doute? Qu'eſt-ce qui l'occaſionne? --- Ah! Sophie, un voyage, un ami malade, injuſtement accuſé, abandonné de tous, ſans protection. --- Votre voyage doit vous plaire, la vertu vous le fait entreprendre... ſans attachement conſidérable, ſans parens aſſez proches pour le regretter beaucoup... des amis qui vous chériſſent; mais que vous trouverez toujours les mêmes --- Dorval, pourquoi ne venez vous point? la douleur m'accable, elle me déchire. Il ſe leve, ſe promene à grands pas, il jette de tems en tems quelques coups d'œil ſur Sophie, il s'approche d'elle lorſque Dorval entre; Clairville embraſſe fortement ſon ami, il le ſerre contre ſa poitrine; j'étois venu Dorval.... Il prend alors ſa main qu'il preſſe dans la ſienne, il regarde encore Sophie & dit en les quittant bruſquement : demain je pars... Adieu... penſez quelquefois à Clairville, & il s'enfuit.

Dorval fut étonné de ce qu'il venoit de voir & d'entendre, ſon cœur étoit ému, toute l'agitation de Clairville étoit paſſée dans ſon ame. O Clairville, s'écrie-t-il,

où êtes-vous? que deviendront mes plaisirs? Il croit de pouvoir le rappeller encore; mais c'eſt en vain. Sophie auſſi touchée que ſon pere, lui raconta la converſation qu'elle avoit eue avec Clairville pendant qu'il l'attendoit. Dorval pénétré dans ce moment par ſon amitié ne vit dans l'embarras & dans les peines de ſon ami que la généroſité de la vertu, une ſenſibilité prodigieuſe, & toute l'amertume des regrets.

Sophie ne fut pas d'abord plus clairvoyante que ſon pere; mais l'abſence de Clairville, comme un jet de lumiere, éclaira ſon cœur, & lui fit trouver les commencemens d'une paſſion dont elle ne ſoupçonnoit pas même l'exiſtence; il eſt bien difficile d'avoir un cœur tendre ſans le laiſſer aller à la tendreſſe, un coup d'œil en diſpoſe ſouvent, toutes les puiſſances de l'univers ne pourroient alors en effacer les impreſſions. Sophie elle-même étoit étonnée de ne plus penſer qu'à Clairville; de ne voir plus que Clairville; c'eſt toujours lui qu'elle croit entendre, ſon image eſt ſans ceſſe ſuſpendue devant ſes yeux; elle s'imagine aimer ſon pere plus fortement, parce qu'elle ſait que ſon pere aime beaucoup

Clairville ; elle le voit avec plus de plaisir, parce qu'il a quelques traits de son amant ; elle l'écoute avec plus d'intérêt, parce qu'il pense comme lui. Tout est beau, tout est aimable comme Clairville ; les promenades de son choix deviennent les siennes ; les points de vue qu'il admiroit, sont les seuls qui la charment ; ses expressions favorites sont celles qu'elle choisit ; les fleurs qu'il préféroit, sont celles qu'elle porte avec le plus de plaisir ; elle sent tout cela, mais sans se défier de l'amour dont elle n'avoit pas entendu parler ; elle faisoit plus, elle s'approuvoit même de l'amitié prétendue qu'elle lui portoit. Mon pere, se disoit-elle, est attachée à Clairville; c'est un bon juge, il faut donc qu'il mérite cet attachement; eh bien ! en lui donnant mon cœur, je fais une chose juste. Oui, Clairville, je vous aime, vous nous aimez sans doute aussi, pourquoi serai-je ingrate ? vous êtes absent... vous ferez de nouveaux amis, vous oublierez Sophie & Dorval.... je ne crois pas que je vous oublie jamais ; vous avez fait passer de doux momens à mon pere, vous m'avez enchantée par vos vertus. O Clairville! je vous aimerois je crois bien d'avantage, si vous ne nous aviez

pas quitté ; mais peut-être la mort nous l'a enlevé... il étoit si fâché de partir ... si quelque malheur...Cieux veillez sur lui!... Il me regardoit alors avec plus de tendresse, il m'a plusieurs fois appellé par mon nom, il sembloit affecter de le répéter, il paroissoit le prononcer avec délices, il vouloit sans doute me parler encore : si c'étoit la derniere fois... Oh! que l'amitié est pénible, mon pere ne m'avoit jamais parlé que de ses douceurs... Voici pourtant plusieurs jours que je vis moins pour Dorval & pour moi que je ne faisois précédemment ; non je ne vois que Clairville... Clairville me voit-il ainsi? Son existence est-elle douloureuse comme la mienne? Ah! qu'il m'aime moins & qu'il n'ait pas mes inquiétudes. Sophie s'abandonnoit ainsi quelquefois à ses réflexions ; elle s'y livroit d'autant plus volontiers que ce sentiment étoit nouveau, qu'il occupoit plus son ame & flattoit davantage sa sensibilité. Cependant quoique les idées attachées à son état, ne soient pas toujours pénibles, elles affectent trop pour ne pas changer la façon de vivre ; elle tomboit dans une mélancolie douce qui a sans doute ses charmes ; mais qui lui feroit

devenue nuiſible, ſi curieuſe de connoître ſon état, & allarmée par l'indifférence qu'elle prenoit pour ſes anciens plaiſirs, elle n'en avoit pas averti ſon pere. Heureux les enfans qui peuvent conſulter un pere tendre ſans crainte, & lui confier leur peine ſans expoſer leur bonheur! Heureux les peres qui ont des enfans qui les chériſſent comme leurs peres & les eſtiment comme leurs amis! Qu'ils ne craignent rien, ils feront toujours leur ame, ils le conduiront ſuivant tous leurs deſirs.

Dorval & Sophie ayant vu un jour le ſoleil enflammer l'horiſon, ils voulurent profiter de ces beaux momens qui ſont rares dans l'automne pour ſe promener; ils n'étoient pas de cette claſſe de gens qui n'ont point de jambes pour marcher, comme ils n'ont point de cœurs pour ſentir; ils préféroient le ſpectacle de la nature à tous les autres délaſſemens, & comme rien ne pouvoit les en dédommager, rien auſſi ne pouvoit les empêcher d'en jouir; ils entreprirent donc une aſſez grande promenade, & s'aſſirent après en avoir fait une partie à l'ombre de ces chênes tortueux, dont les branches nouées défient les ora-

ges ; ils étoient alors placés ſur une colline délicieuſe couverte de bois touffus, mais ſéparés par des vaſtes allées : la beauté du coup d'œil les attiroit ſouvent dans ce lieu magnifique, que la nature avoit pris tant de ſoin à orner. Le tableau qu'ils avoient alors devant les yeux étoit unique, ils dominoient par leur poſition ſur les petites collines des environs qui étoient tapiſſées par la verdure des prés & les ſillons des champs ; ils voyoient bien au deſſous de leurs pieds un torrent noirâtre formé par les neiges, qui couvrent toujours des montagnes où ſe trouvent peut-être encore celles qui tomberent dans le premier des hivers ; ce torrent furieux gonflé par les pluies faiſoit fuir en mugiſſant ſes ondes précipitées, & écorchoit dans ſa courſe inégale les bords qu'il arroſoit ; un peu plus bas, on le voyoit troubler les eaux pures & bleuâtres d'un fleuve rapide qui rouloit ſes flots écumeux avec majeſté : plus haut, une petite riviere tranquille & modeſte couloit au milieu des fleurs & des arbres, qui empêchoient le ſoleil d'échauffer ſes eaux, elle ſembloit ſuſpendue pour entendre le gazouillement des oiſeaux qui venoient y prendre leurs repas. Toutes

ces rivieres arrosoient un terrein fertile planté comme un parterre ; dans l'éloignement, on découvroit devant soi les mûrs d'une ville fameuse, dont l'industrie fait la richesse, dont l'intégrité de ses Magistrats fait le bonheur, dont la beauté des édifices annonce son opulence, & dont le nombre prodigieux de ses habitans prouve la sagesse de ses loix ; derriere cette ville, une nappe d'eau d'une vaste étendue offroit à l'œil l'idée de l'immensité, l'horison la terminoit, mais l'horison n'étoit pas ses bornes. De tous les côtés, ce prodigieux réservoir étoit bordé de maisons délicieuses & de campagnes riantes qui sembloient en serrer les bords, pour former le canal où ses eaux pressées devoient s'échapper avec force & créer tout de suite un fleuve considérable, qui arrosoit dans sa route les prairies éloignées ; tout ce tableau étoit bordé par une chaîne de montagnes en amphithéatre, dont les cimes orgueilleuses sembloient braver le tems & les efforts de la destruction qui l'accompagnent; là au milieu de ses roches énormes qui noircissent la verdure des bois, la lumiere exerçoit toute la magie de son magnifique spectacle, elle brunissoit une partie de ces

vaſtes corps, elle en doroit d'autres, elle teignoit d'un beau couleur de pourpre les places qui lui étoient oppoſées, & donnoit une eſpece de vie à ces maſſes lourdes qui ſoutiennent les parois de la terre, & qui font la richeſſe de ſes habitans.

Dorval s'abandonne ici à tout ſon enthouſiaſme; ſon cœur gonflé a beſoin de reprendre ſes ſentimens. O Nature s'écria-t-il alors, que tes ouvrages ſont ſublimes, & que mes penſées ſont foibles! L'univers, ce pays ſeul, que de richeſſes renferme cet étonnant enſemble! Quelle ſageſſe pour en former le plan! Quelle puiſſance pour l'exécuter d'une façon ſi pompeuſe! Quelle bonté pour arranger ce vaſte tout, de façon que chaque Etre pût y trouver ſon propre bonheur en faiſant lui-même celui de mille autres! Mon ame eſt ſurchargée, mon eſprit s'égare. Livré à ſa méditation, il jettoit des regards auſſi variés que rapides ſur ce tableau qu'il avoit étudié ſi ſouvent; il en eſt détourné par un ſoupir de Sophie. Sans doute ma fille, lui dit-il, ton cœur ſenſible comme le mien aux beautés qu'il admire, excite en toi ce doux frémiſſement que produit toujours un plaiſir réfléchi; plus inſtruite que bien

d'autres, tu ſais en démêler quelques traits. Mais Sophie étoit occupée ailleurs, cependant touchée par les reproches de ſon pere, elle lui dit, avec cette naïveté, qui eſt la preuve de la vertu: ô mon pere! il faut vous l'avouer, tout ceci me flatte moins, mon attention & mes penſées ſemblent ſe porter naturellement ailleurs; le départ de Clairville a dérobé à mes yeux tous les autres objets; je ne penſe plus qu'à lui; mon cœur qui vous eſt ſi fortement attaché, me ſemble être attaché avec autant de force à Clairville; que ſon ſouvenir m'eſt pénible! Et malgré cela, il me plaît encore; il n'y a que quelques ſemaines qu'il nous a quitté, & je crois toujours qu'il y a plus long-tems, je vois ſans ceſſe ſon air tendre & gracieux; j'entends de même ces diſcours vifs & animés; il me ſemble lire dans ſes yeux cette vivacité pénétrante qui a fait ſouvent battre mon cœur plus vîte, lorſque les miens les rencontroient, & cette douceur enchantereſſe qui lui gagne l'amitié de chacun. Ah! s'il eſt heureux par l'amitié, il ſera bienheureux par la nôtre; car vous l'aimez auſſi beaucoup mon Papa? Elle ſe jette alors dans les bras de Dorval, & cache en l'embraſſant une rou-

geur vive qui vint animer ſon beau teint; elle ne rougit pourtant pas, parce qu'elle ſe croyoit coupable, mais parce que ſes ſoupirs plus preſſés hâtoient ſa reſpiration, parce qu'elle vit que ſon pere l'écoutoit avec peine, & qu'elle s'imaginoit qu'il auroit dû partager ſes plaiſirs. Dorval, après l'avoir tendrement embraſſée, lui dit, avec ce ton qui perſuade, parce qu'il gagne l'ame : Sophie aime Clairville, Sophie doit l'aimer; ſi elle avoit été inſenſible à ſes vertus, Dorval eût rougi d'être ſon pere. Ma chere fille, modérez des tranſports qui ſont condamnables, parce qu'ils ſont trop violens; aimez ce qui le mérite, l'amitié fait la gloire & les plaiſirs de l'ame; mais votre pere doit avoir tout votre amour. Clairville a une famille qu'il chérit, il aima toujours ſon pere plus que tout autre perſonne, & peut-être l'amitié de Clairville pour vous feroit-elle moindre, s'il connoiſſoit plus vos ſentimens.... Mon but dans l'éducation que je vous ait donnée fut de vous rendre maîtreſſe abſolue de vous-même, je n'aurai donc pas réuſſi... Si je vous vois inquiete comme vous l'êtes depuis quelques jours, je ne pourrai pas jouir de la récompenſe que je m'étois pro-

mise de mes soins, je n'aurai pas la joie de vous voir heureuse & contente ; c'est cependant la seule que je puisse espérer. Continuez donc à faire le bonheur de votre pere, il le trouva toujours dans celui de sa chere Sophie.-----O mon pere, s'écria Sophie tremblante & les yeux baignés de larmes, la raison parle toujours par votre bouche ; mais mon cœur me trahit à mon insçu.... Je le sentois bien que je devois vous aimer plus que Clairville... Oui, je vous aime aussi bien différemment, je jouis du contentement le plus parfait, lorsque je pense à vous ; la joie occupe mon cœur quand je vous entends ; lorsque je suis avec vous, la tranquillité m'accompagne : toutes vos bontés se présentant à mes yeux font couler des larmes délicieuses qui me mettent à l'aise ; lorsque je vous vois serein & content, je ne vous fixe jamais sans être plus satisfaite ; je ne m'approche jamais de vous sans bénir le Ciel de m'avoir donné un tel pere. O Dorval ! mon cœur, mon ame, Sophie est tout à vous .... Pour Clairville, il me rend malheureuse ; Clairville pardonne.... Depuis que je pense à lui, l'agitation & le trouble sont entrés dans mon cœur ; mes idées

fixées ſur cet unique objet ne peuvent plus, comme autrefois, errer ſur mille autres qui faiſoient ſes délices ; une attention pénible me travaille ; un feu ſourd me dévore ; il me ſemble qu'un ſang plus épais & plus noir gonfle mes veines, qu'il précipite & retarde le mouvement de mon cœur qui n'a plus ſon ancienne uniformité ; ma poitrine ſe ſouleve par des ſoupirs fréquens & laborieux. Ah Clairville ! tu as emporté mon bonheur ; m'aurois-tu arraché à l'amour que je dois à mon pere, alors je te déteſterai . . . . Mais je vous aimerai toujours, je vous chérirai toujours, vous le meilleur des peres ; & Clairville ſera ce que j'aimerai le plus après vous. Sophie ſe livra dans ce moment à tout ce que la tendreſſe filiale peut avoir de plus inſinuant ; elle ne cacha pas cependant ſa douleur ; elle ignoroit l'art de feindre. Dorval fit ſes efforts pour la tranquilliſer ; ils reprirent enſuite le chemin de leur maiſon ; mais la joie & le bonheur n'y entrerent pas avec eux, auſſi purs qu'auparavant.

Clairville étoit parti avec le plus vif chagrin, il croyoit cependant partir ſans amour ; quoiqu'il eût aimé, il ne ſe défioit pas de la ſenſibilité de ſon cœur : car il ne

pouvoi

pouvoit penser qu'on pût quitter des personnes estimables sans ressentir la plus grande des peines ; d'ailleurs, il s'imaginoit n'aimer Sophie que comme il aimoit Dorval, en avouant cependant qu'il les aimoit à la folie; malgré cela, il remplit avec autant d'intelligence que d'attention le but de son voyage ; il combla les espérances de son ami, & ce plaisir délicieux adoucit beaucoup l'amertume de ses regrets ; il écrivit fréquemment à Dorval pour lui demander des conseils, & revint au bout de six mois plus vertueux par ses sacrifices, & plus amoureux par ses réflexions.

Sophie fortifiée par la philosophie de son pere, rappella dans son cœur la fermeté qu'il lui avoit inspirée ; Dorval lui renouvelloit indirectement ces grands principes qui glacent l'agitation, qui commandent au chagrin & qui rendent l'inquiétude inabordable à l'ame ; il rétablit ainsi peu à peu sa tranquillité, mais il ne lui fit pas trouver le contentement. L'amour est tout-puissant sur un jeune cœur, & les armes qu'on peut employer pour le combattre, sont toujours trop foibles pour le détruire, trop fortes pour pouvoir l'atteindre, & toujours propres à l'augmenter ; c'est un torrent rapide

qui coule avec impétuofité, les digues trop faillantes le mettent en furie; on ne peut s'en rendre maître, qu'en fe jouant avec lui, & en le bridant fans qu'il puiffe s'en appercevoir. Dorval parloit auffi très-fouvent à Sophie de Clairville, mais il ne lui en parloit jamais fans lui peindre en même tems avec chaleur toute l'étendue de fon propre attachement, fans lui raconter l'éducation qu'il lui avoit donnée, les flatteufes efpérances qu'il en avoit conçues, & combien elle étoit intéreffée à les réalifer. Cependant s'il étoit attentif à ne pas flatter fa paffion, il évita avec autant de foin de l'aigrir; il vouloit bien effacer doucement de fon cœur des impreffions qui pouvoient le rendre malheureux, mais il ne vouloit pas le déchirer. Il faififfoit en conféquence habilement les occafions pour lui parler; c'étoient toujours les momens où elle paroiffoit plus fenfible à fes bontés, & où elle montroit un cœur plus gai.

Un jour, par exemple, qu'il lui avoit fait naître l'idée de foulager une pauvre femme du voifinage, qui accablée fous le poids d'une maladie violente, étoit en même tems deftituée de tout fecours; voyant qu'elle revenoit charmée d'avoir exercé la

bonté de ſon cœur, & qu'elle peignoit ſur ſon viſage toute la ſatisfaction qu'elle avoit donnée; il applaudit à ſa joie, & ſe tournant vers elle avec ce regard attendriſſant d'un pere qui cherche le cœur de ſon enfant, il lui dit: vous êtes heureuſe, Sophie, vous avez un cœur ſenſible, il rendra votre pere fortuné.------ S'il fait vos délices, je n'ai plus rien à deſirer; vous m'aimez avec une ſi grande tendreſſe, il eſt bien juſte que je vous aime avec toute la vivacité poſſible, je m'abhorrerois ſi je ne vous aimois pas plus que tout le monde.------ Vous me pénétrez de joie, ma fille, goûtez-là pure & ſans mêlange; mais vous devez encore la faire partager à un autre, vous devez me donner un fils en vous choiſiſſant un époux; ſi je peux vous voir mariée ſuivant mes deſirs, que le ciel diſpoſe alors de ma vie; vous aurez un appui, & . . . Sophie interrompit ici ſon pere, & lui dit avec une promptitude étonnante: mais ſi Clairville... Elle s'arrêta, parce qu'elle ſentit qu'elle avoit été trop précipitée. Si Clairville vous aime, lui répondit Dorval, je ſuis le plus heureux des hommes, il eſt digne de tout votre attachement... mais vous ne connoiſſez pas le monde... la premiere vertu

qu'on y demande, c'eſt l'argent; la ſeconde qu'on y recherche, ce ſont les dignités; la troiſieme qu'on exige, ce ſont les moyens de s'avancer: enfin, ſi la vraie vertu ſe rencontre avec toutes ces choſes, on en fait tout le cas qu'elle mérite, mais on croit pouvoir aiſément s'en paſſer: je ne ſuis pas riche, tu le ſais, quoique nous ſoyons heureux; je n'ai jamais ſouhaité les honneurs qui me ſont venu chercher; mais on ne peut pas les deſirer, encore moins les poſſéder dans ce ſiecle; j'ai perdu mes liaiſons utiles ſans regrets, parce que je comptois peu ſur leur fidélité; ainſi tu n'as que ta vertu pour toi, & la vertu n'eſt quelque choſe qu'après tout le reſte; Clairville ſera obſédé par ſa famille qui doit avoir l'eſprit du monde; Clairville, il eſt vrai, a de beaux ſentimens; mais en ſuppoſant qu'il t'aime, il peut être foible & ſe décider par complaiſance ſans écouter ſon amour; ainſi, ma fille, tu pourrois faire un choix qui te rendroit heureuſe & combleroit tous mes deſirs; tu as aſſez de connoiſſance pour bien prendre un parti, & j'ai aſſez de confiance en toi pour t'en laiſſer le ſoin. Sophie étoit émue par tout ce qu'elle venoit d'entendre, elle oublioit preſque Clairville pour

Dorval ; elle ne lui répondit que par ses transports, & se livra à la joie que l'amour de son pere lui inspiroit.

Enfin, Clairville arriva au commencement de l'Eté, tout sembloit s'intéresser à rendre son sort plus brillant, & répandre la joie avec abondance devant lui; la beauté de la saison devoit flatter son goût pour la campagne ; Dorval qu'il alloit revoir réjouissoit son cœur ; Sophie à qui il vouloit faire l'aveu de son amour devoit combler tous ses desirs; il voyoit toutes ses inquiétudes sur le point de disparoître, il comptoit tous les plaisirs qu'il se préparoit à goûter ; la vue de ses paysans qu'il regardoit comme une partie de sa famille, celle des pauvres qu'il traitoit comme ses enfans, l'intérêt qu'il leur vit prendre à son retour, tout cela fit sur lui la sensation la plus vive, & lui rendit d'abord l'état heureux qu'il avoit perdu en quittant la campagne.

Aussi son premier desir dès qu'il fut arrivé le conduisit chez ses anciens amis; quels momens que ceux où ils se revirent après une absence aussi longue ! Clairville entre avec précipitation chez Dorval, il saute à son col, il l'embrasse, il reste un tems assez long à presser de son cœur agité celui de son ami,

qui ne l'étoit pas moins ; ils ne peuvent parler, ils répetent ſeulement leur nom qu'ils ont tant de plaiſir à voir former ſur leurs levres. Clairville rompit enfin ce ſilence qui peignoit ſi bien leur amitié. O Dorval ! lui dit-il, que j'ai ſouhaité de revoir depuis ſi long-tems, nous ſommes à préſent réunis, nous le ſerons ſans doute pour toujours ; le pere de Sophie doit m'être cher ; mais Sophie elle-même eſt-elle ici ? Ne pourrai-je pas la voir ? C'eſt encore un beſoin de mon cœur. Dorval vit clairement alors l'amour de Clairville ; il avoit eu déja l'occaſion de l'appercevoir dans les lettres qu'il en avoit reçues, mais il n'en avoit jamais parlé avec ſa fille. Clairville, lui dit-il, Sophie ne reviendra que ce ſoir, elle eſt allée eſſayer d'être utile à une amie incommodée, qui trouve dans ſa compagnie un ſoulagement à ſes maux, & une conſolation dans ſes malheurs.-----Je le vois, la vertu eſt toujours le guide de ſa conduite ; Mais... ſi elle revenoit plutôt, ſi nous allions la chercher-----Non, cela ne conviendroit pas, l'empêcheriez-vous de remplir les devoirs de l'amitié & d'un bon cœur, quoiqu'elle fût charmée de vous revoir, croyez-vous qu'elle ne ſe plaignît pas de

notre indiſcrétion?------Et bien, Dorval, nous ſommes ſeuls, je veux donc vous ouvrir mon cœur; vous êtes mon maître par vos conſeils, vos avis & vos leçons; je vous ai fait avec plaiſir le dépoſitaire de mes chagrins & de mes plaiſirs, pourrez-vous être encore celui de mes plus cheres eſpérances? J'aime Dorval, oui j'aime le mérite & la vertu, j'aime votre fille qui en eſt l'image, je n'ai pas voulu le lui dire ſans votre approbation... Pourrois-je mériter ſon amour, & pourriez-vous le voir ſans peine?-----Clairville, vous êtes jeune, vous êtes ſenſible, les paſſions vives ſont toujours de mauvaiſes conſeilleres, & les regrets ſont pour l'ordinaire leurs compagnes... Ecoutez-moi------Mais Dorval, la fille de Dorval lui reſſemble, ſûrement elle lui reſſemblera toujours; lorſque j'aimois autrefois, mes yeux conduiſoient mon cœur, & je n'ai commencé d'adorer Sophie que lorſque j'ai ceſſé de la voir, parce qu'en me rappellant tout ſon mérite, je l'ai jugé par ſes actions------Clairville, daignez m'écouter; je connois toute la bonté de votre cœur & toute la pureté de vos intentions, mais c'eſt juſtement cette bonté & cette pureté que je redoute; ſi jamais ſé-

duit par les careſſes de votre famille eſclave de la grandeur ; ſi jamais fâché d'avoir contracté une union qui n'augmentera pas vos richeſſes, qui n'élevera pas votre crédit, vous veniez à diminuer l'attachement que vous avez pour Sophie, les égards que vous lui devrez, ſans doute vous me reprocheriez alors ma complaiſance intéreſſée, & vous oublieriez la fureur de vos paſſions ſans vous ſouvenir de mes refus. Clairville, ſi vous rendiez ma fille malheureuſe, vous mériteriez d'être le dernier des hommes, & vous expoſeriez ma vieilleſſe à l'horreur & au deſeſpoir----Monſieur, vous oubliez que Clairville.----Clairville, je vois que vous êtes amoureux, & je ſais que l'amour & la raiſon marchent rarement enſemble.-----Moi je rendrai Sophie malheureuſe ! Ah Dorval, je n'eſpere le bonheur que par elle, je ne le vois qu'avec elle, ſans elle tout eſt affreux pour moi-------J'ai eu des goûts, Clairville, & lorſque je les avois, je parlois comme vous, je proteſtois comme vous; quand j'ai aimé véritablement, la raiſon me conduiſit, & ma véhémence moderée tint toujours des propos ſenſés ; mon cœur parloit, mais le cœur n'outre rien; la douceur du ſentiment rend aimable tout

ce qu'il touche, & quoiqu'il ait beaucoup de chaleur, il n'a point d'emportemens---- Vous voulez donc.... mais Dorval vous m'alliez croire ſans amour, parce que je montrois beaucoup de feu. Eh bien.... vous voulez que je ne ſois pas heureux, que je diſe que votre connoiſſance n'a pas été pour moi le plus grand des biens, que je ne vous dois pas mes plaiſirs-----Clairville eſt injuſte; s'il écoutoit davantage ſa raiſon, il ne traiteroit pas ſon ami avec dureté. Je ſouhaiterai pouvoir donner Sophie à Clairville, je l'eſtime, je l'aime; mais voudroit-il que je ceſſaſſe d'aimer Sophie, que je...-----Dorval, je vous interromprai toutes les fois que vous douterez de ma ſincerité. Ah! Sophie, le ſeul bien que je deſire, c'eſt ton cœur; le ſeul bonheur auquel je veux prétendre, c'eſt de pouvoir te plaire toujours; le ſeul ſoin que je voudrois avoir, ce ſera de contribuer autant que je le pourrai à ta félicité!... nous nous réunirons pour vous rendre heureux; vous aurez toujours dans Sophie la plus tendre des filles, & dans Clairville... un fils que vous aimez déja; mais vous direz encore que je tiens le langage de la paſſion. Eh bien, Dieu vengeur du parjure..-----Arrêtez, Clair-

ville, je crois à la parole d'un honnête homme, mais je me défie toujours des fermens... Je ne doute pas, mon cher ami, que tous les mouvemens que vous me témoignez à présent ne soient bien ceux de votre cœur, que vous ne voyez l'avenir avec les couleurs brillantes de l'imagination, & que vous ne soyez convaincu de la constance de votre tendresse comme je le suis de sa vivacité; mais Clairville, vous ne savez pas que si l'amour a tout le feu de l'éclair, il en a souvent toute la rapidité, & alors on a des mois, des années, sa vie à passer dans le repentir & dans la douleur; peignez-vous Sophie que vous aimez si fortement, peignez-vous Sophie abandonnée, passant la plus grande partie de ses jours éloignée de vous, employant ses tristes heures à essuyer des larmes qui couleront toujours, se rappellant que vous l'avez une fois aimée, & que votre amour fit ses plaisirs, sentant pour son malheur qu'elle vous aime encore inutilement; pensez que ses pleurs seront ignorées de vous seul qui en serez l'auteur; pensez à l'épouse d'un mari qui ne seroit plus le sien; voyez ses enfans qui ne vous intéresseroient plus, qui demanderoient à leur mere celui qui doit leur ap-

prendre à être vertueux, & qui renouvelleroient ainsi à chaque instant ses soupirs & ses sanglots. Ah Clairville! j'ai vu beaucoup de mariages de cette nature; mais cet état porteroit la mort dans le sein de Sophie & rempliroit un jour le vôtre de remords.... Clairville vous pleurez? ..... voulez-vous donc me faire violence? .... vos larmes me déchirent .... Eh bien! mettez-vous à ma place, vous êtes vertueux, que feriez-vous?------Ce que je ferai Dorval! .... je consulterai Sophie, je me reposerai sur la bonne foi de mon ami, je ferai un heureux .... Mais je m'égare .... oui je ferai peut-être tout ce que vous faites------Eh bien, Clairville, je ne veux point vous refuser toujours Sophie, réfléchissez encore long-tems sur les vœux de votre cœur, gardez-vous de les faire connoître à ma fille, quittez-nous, écoutez les conseils de ceux qui vous aiment; s'ils approuvent votre union, si vous continuez à la desirer, si Sophie vous aime, vous verrez en moi le plus heureux des hommes------Ah! mon ami, vous êtes trop généreux; mais votre vertu fait mon tourment ..... Je partirai donc puisque vous le voulez, oui je quitterai ce séjour de délices; je reprendrai tous mes

chagrins que je crois paſſés; je ſavourerai l'abſence & ſes horreurs ; je ſerai malheureux quelque tems, ſi c'étoit au moins pour ceſſer une fois de l'être! Mais je ne verrai pas mon ami pendant bien des jours; je ne verrai pas Sophie . . . Dorval vous ſerez content.------Non je ne le ſerai point tant que je ne vous ſaurai pas tranquille ; où eſt la fermeté de votre ame que j'ai admirée une fois ? . . . Croyez-vous que l'époux de Sophie puiſſe être ſans vertus ? Ils finirent ainſi une converſation déſagréable pour tous les deux. Clairville cependant paſſa toute la journée avec Dorval; mais il ſembla qu'ils avoient moins de confiance l'un pour l'autre ; tous les deux étoient moins gais, tous les deux étoient moins libres, tous les deux étoient occupés, l'un de ſa fermeté qu'il croyoit un peu trop ſevere, l'autre de ſon amour qu'il croyoit extravagant.

Sophie revint enfin vers le ſoir de la viſite officieuſe qu'elle avoit fait à une de ſes amies, auprès de qui elle avoit rempli une de ces occupations cheres à l'amitié, parce qu'elles ſont utiles, & qui flattent d'autant plus qu'on ſe ſent davantage de talens pour y réuſſir. Sophie goûtoit tout ce plaiſir: la joie d'avoir ſatisfait ſon cœur en adou-

ciſſant par ſes ſoins les ſouffrances de Mlle. de L**. étoit peinte ſur ſon viſage ; jamais une perſonne vertueuſe n'eſt plus belle, ni plus touchante que lorſqu'elle vient de pratiquer ſes vertus favorites : elle entra dans la maiſon, où elle ne trouva perſonne. Dorval étoit au jardin, il y donnoit des ordres & examinoit quelques ouvrages qu'il faiſoit faire ; elle aborde ſon pere avec cette gaieté qu'elle éprouvoit toutes les fois qu'elle l'avoit quitté. Clairville n'étoit pas avec eux : enfoncé dans un boſquet, où il avoit été ſouvent aſſis auprès de Sophie, il s'y rappelloit les momens qu'il avoit paſſé avec elle ; c'étoit-là, diſoit-il en lui-même, que je l'ai vu pour la premiere fois ; c'eſt là où j'ai admiré ſi ſouvent la ſolidité de ſon eſprit, la juſteſſe de ſes penſées ; c'eſt là où j'ai entendu ſes diſcours qui m'enchantoient ; c'eſt là où mon cœur a appris à aimer. Il étoit occupé de toutes ces idées, lorſqu'il entend Sophie parler à ſon pere, & qu'il la voit dans le même inſtant au travers des feuilles ; il ſe leve, il veut courir à elle, ſes bras s'ouvrent pour l'embraſſer, ſon cœur vole ſur ſes levres pour lui peindre ſes ſentimens ; ſes yeux s'animent, le plaiſir éclate dans ſes traits ; déja il court

mais il se rappelle la volonté de Dorval & ses promesses ; il chancele, ses yeux se mouillent, il s'arrête & retombe sur le banc qu'il venoit de quitter.

Dorval conduisit quelques momens après Sophie auprès de Clairville ; elle ignoroit absolument son retour. Clairville éprouvoit alors les tourmens de l'attente, il craignoit que Dorval ne lui procurât pas le bonheur de la voir ; cependant elle approche, son cœur palpite, elle est près de lui, qu'il en doute presqu'encore. Sophie étonnée s'arrête en l'appercevant ; elle s'écrie, ah Clairville !... Elle le regarde avec passion & n'en dit pas davantage. Clairville à son tour est dans l'embarras le plus affreux ; il voudroit parler, mais il ne sait comment exprimer ce qu'il pense ; il craint de trop dire, mais il craint aussi de ne pas dire assez ; il voudroit tenir le langage de l'ami le plus tendre, sans parler comme un amant. Dorval montroit par son silence qu'il partageoit toutes leurs peines ; Clairville à son tour essaie de parler, il témoigne à Sophie avec la plus grande vivacité le plaisir qu'il a de la revoir ; mais il lui apprend en même tems, avec l'amertume la mieux

caractérisée, qu'il est obligé de s'absenter de nouveau. Sophie n'entrevit que la joie, le chagrin éteignit bientôt le feu de ses yeux.

Pour Dorval, comme il se fioit à la promesse de son ami, craignant d'ailleurs que sa présence ne fît soupçonner quelque chose à sa fille, parce qu'elle savoit qu'il avoit encore bien des affaires à finir, Dorval les laissa seuls. Quelle scene cruelle il leur prépara ! Sophie toujours naïve fut extrêmement tendre, elle peignit, avec toute l'éloquence du sentiment, les regrets que Clairville lui avoit causé, les desirs qu'elle avoit formés pour son retour, l'attachement que son pere avoit conservé pour lui. Clairville étoit au désespoir, chaque mot de Sophie envénimoit une plaie toute fraîche; il se levoit, s'asseyoit, il vouloit fuir, il vouloit rester, il cherchoit à exprimer ce qu'il sentoit, mais il étoit enchaîné par sa parole; il respectoit Sophie, & il n'auroit pas voulu exposer sa tranquillité.

La tristesse de Clairville n'échappa pourtant point à Sophie, elle en devint inquiete, toute l'agitation de Clairville passa dans son ame; elle n'osoit cependant pas

l'interroger ; ſon nouveau départ l'affectoit vivement, elle en ignoroit la cauſe ; mais elle craignoit d'être indiſcrete ; elle lui dit ſeulement d'une voix tremblante, avec cette douce inflexion que forme le ſentiment : vous nous quittez donc encore, Clairville ? Vous avez appris à nous oublier ?--- Clairville, oublier Sophie ! oublier Dorval ! Quand on les a une fois connus, on eſt lié avec eux pour jamais... Je vous ai quitté malgré moi pour faire un voyage, que la vertu me rendoit indiſpenſable... Je vous quitte à préſent après vous avoir retrouvé, après avoir eſpéré de vivre toujours avec vous.... Sophie... Dorval, je vous quitterai... Mais je ne ſais pas mentir... Je vous quitterai donc avec une ame déſeſpérée, & parce qu'il le faut--- Clairville, d'où viennent ces larmes ?... Elle s'approche de lui. Qu'avez-vous, vous me paroiſſez malheureux ? Quel chagrin vous tourmente ? Quel mal vous eſt-il arrivé ?--- Le plus cruel de tous.--- L'avez-vous confié à Dorval ? Mais il vous auroit conſolé ; attendez-moi donc, j'irai le chercher, vous connoiſſez la ſageſſe de ſes conſeils, ſon humanité & ſa complaiſance pour les malheureux--- ah Dorval !...
mais

mais non... Sophie.... Oh ! Mon Dieu, que je ſuis à plaindre--- Clairville rend donc auſſi Sophie infortunée ; Clairville regretteroit-il déja ſon ami qu'il vient de retrouver & qu'il va fuir... Les regrets ſont bien inſupportables. Je le ſais, ils déchirent le cœur... Je le ſaurai donc encore... Mais ſi vous vouliez parler, on pourroit peut-être adoucir vos chagrins--- Si je le veux... Mais... Sophie, adieu... Sophie, il faut que je parte.

Dorval arriva dans ce moment, il avoit prévu l'état où ils ſeroient, il chercha les moyens de les tranquilliſer en ſe joignant à eux pour faire une promenade ; mais après une violente tempête, les flots qu'elle a ſoulevé menacent encore pendant quelque tems de leur furie, le vaiſſeau qu'ils portent dans leur ſein ; Clairville ſe promena pendant quelques momens avec eux, il gardoit un morne ſilence, & paroiſſoit ſans attention pour la converſation de Sophie avec ſon pere, quand tout-à coup il s'arrêta, & ſe tournant bruſquement vers Dorval, il lui dit avec vivacité : il faut donc, Monſieur, que je vous quitte ; eh bien, je partirai inceſſamment, je partirai demain. Dorval ſerrit à ſon ami pour lui faire ſentir la légé-

reté de sa conduite; mais Clairville ne voulut pas l'entendre; il le salua, Dorval courut pour l'embrasser & lui souhaiter des momens plus heureux. Clairville frémissoit, il jetta un regard passionné sur Sophie qui rencontra ses yeux; je vous quitte avec douleur, lui dit-il, je vous ai tenu parole, Dorval, je vous la tiendrai, je suis votre ami, mais un ami bien à plaindre; il s'en alla l'ame pleine de tristesse, & quitta la campagne le lendemain comme il l'avoit dit.

Dès qu'il fut parti, Sophie touchée de l'état violent de Clairville, étonnée de la conduite de son pere, s'adressa à lui. Clairville est bien malheureux, lui dit-elle, l'affliction est dans son cœur, il nous quitta la premiere fois avec bien du chagrin; mais il semble que celui qu'il éprouve est plus cuisant encore, & que son départ est forcé: je souffre toutes ses souffrances, & j'ai de plus toutes les miennes.--- Ma fille, les passions de Clairville sont trop véhémentes pour qu'il puisse passer des jours heureux; elles créent nos plaisirs lorsqu'on les gouverne; mais elles enfantent des tourmens lorsqu'on leur laisse le droit de commander; vous l'avez cru

parfaitement raiſonnable, je le croyois auſſi, il eſt bien tel; mais un cœur trop ſenſible eſt une mer orageuſe où on ne voit jamais des jours parfaitement calmes; Clairville aime un objet digne de ſon amour; il m'en a fait l'aveu, & je n'ai pu le lui conſeiller; j'ai plus fait, je me ſuis expoſé à la violence de ſon reſſentiment; j'ai oſé attaquer ſon penchant pour le détruire; je lui ai parlé avec la franchiſe d'un ami & la ſévérité d'un pere: il m'a écouté avec fureur, & m'a obéit avec rage; un jour qu'il ſera plus tranquille, il bénira ſans doute ſon ami qui ne penſa qu'à le rendre heureux.--- Clairville doit ſans doute aimer beaucoup de monde, tous ceux qu'il voit lui apprennent à aimer en l'aimant lui-même; croyez-vous cependant que quelqu'un l'aime plus que nous? S'il a pour nous l'attachement que nous lui portons, ſi notre abſence lui eſt auſſi peu ſupportable que la ſienne nous eſt affreuſe, en vérité, il a bien pu montrer du chagrin en nous quittant; car il doit prévoir des jours bien triſtes... Clairville, l'occupation la plus douce de mon cœur, Clairville aimeroit-il quelqu'un plus que Sophie... Pour moi, je n'aimerai perſonne

autant que lui. Elle se mit à verser des larmes que l'amertume de sa douleur ne lui permettoit plus de cacher. Je n'aurois jamais cru, ma fille, lui répondit Dorval, que vous fussiez injuste; je n'aurois jamais pensé que l'empire de l'amour-propre fût aussi grand sur vous. Quoi ! parce que vous avez vu Clairville, que vous avez eu du plaisir à le connoître, vous voudriez gêner ses penchans & gouverner son cœur? Parce que vous l'aimez avec violence, est-ce une raison pour qu'il vous aime uniquement? Pensez-vous être la seule personne qui ait attiré ses regards, mérité son estime, & gagné son cœur? Le croyez-vous assez bon juge pour avoir remarqué toutes vos vertus, & assez sage pour préférer votre mérite & vos talens aux richesses & aux honneurs? Pensez-vous, en supposant qu'il vous aimât, que sa famille n'y mît aucun obstacle, & que moi-même je ne me fis pas un devoir de lui représenter votre situation ?... Tu es triste... Sophie cependant doit être heureuse; Sophie le fut pendant long-tems, tes beaux jours qui sont arrivés se flétriroient-ils par la douleur ? Adouciras-tu les peines de ma vieillesse en m'arrosant de tes larmes? Prends du cou-

rage, & sache que la fermeté est la premiere vertu d'une ame qui ne se contente pas d'être une ame ordinaire.

Dorval, sans déguiser la vérité, consoloit ainsi Sophie ; il eût été dangereux d'augmenter son amour, & il n'y avoit que de l'avantage à l'affoiblir ; le cœur de l'homme est léger, Clairville étoit sans engagement, il étoit possible qu'il changeât, ses amis, ses parens pouvoient effacer l'impression que Sophie avoit fait sur lui ; d'ailleurs, l'amour n'est jamais plus chancelant que lorsqu'il est le plus heureux, & Clairville avoit la parole de Dorval. Cependant, quoique Sophie dût être dans l'incertitude, son amour-propre devoit la rassurer ; il lui avoit fait voir que Clairville étoit fortement occupé d'elle ; qu'il ne l'avoit quittée qu'avec désespoir ; qu'il prononçoit toujours son nom avec plus d'intérêt que celui de Dorval ; elle savoit que son ame étoit un miroir où tous ses sentimens se peignoient avec vérité ; qu'il n'auroit pu avouer son amour sans y mettre toute la chaleur de son ame, & que ne trouvant pas dans Dorval l'approbateur de sa passion, il avoit été forcé de la tenir cachée. La vraisemblance de ces ré-

flexions adouciſſoit bien la triſteſſe de ſon état, mais elle ne pouvoit pas la bannir entiérement : elle ſoupira toujours pour Clairville ; elle ſouhaita qu'il pût être le témoin de ſes penſées, & deſira de le voir animé par les mêmes feux qui ſembloient lui avoir donné une nouvelle exiſtence.

L'ame vive de Clairville le livroit auſſi à tous les emportemens d'un amour flatté par l'eſpoir & irrité par des obſtacles. Son cœur ſenſible le rendit la proie des réflexions les plus douloureuſes ; les amuſemens par leſquels on vouloit le diſtraire lui rappelloient des plaiſirs plus vifs dont il étoit privé ; les compagnies qu'il étoit obligé de voir, fortifioient l'eſtime qu'il avoit pour Sophie, parce qu'il la comparoit avec les autres perſonnes de ſon ſexe, & la comparaiſon étant toujours à ſon avantage, donnoit ainſi de nouvelles forces à ſon amour ; il ne pouvoit ſupporter ces aſſemblées où on ſe réunit pour ſe témoigner ſon indifférence, où on vit pour jouer, où on parle pour médire, où on s'amuſe par vanité, & où on rit par folie ; il ne penſoit qu'à ſa campagne, à Sophie & à Dorval ; il parla donc tout

de ſuite de ſes projets à ſa famille, qui chercha à les détruire, parce qu'elle en avoit d'autres à lui propoſer ; mais quoiqu'il fût maître de ſes actions, il reçut leurs conſeils avec reconnoiſſance, & quoiqu'il fût amoureux, il leur parla toujours avec modération; il ne vouloit pas les vaincre, mais les amener à ſes idées ; il réuſſit par ſa patience & ſes raiſons, & fit agréer enfin à ſes parens ce qu'il deſiroit avec tant d'ardeur de voir réaliſé. Ils écrivirent en conſéquence à Dorval pour lui témoigner l'intérêt qu'ils prenoient à l'union de Sophie avec Clairville. Dorval fut ſaiſi de joie, mais Dorval ſut la cacher ; il expoſa aux parens de Clairville la conduite qu'il avoit tenu avec lui ; il leur peignit ſa ſituation; les dangers qui pourroient ſuivre une paſſion peut-être aveugle ; il réſiſta pendant quelque tems à leur deſſein, s'attira leur eſtime, étonna leur amour-propre, & fit naître leurs inſtances. Enfin, quand il ſe fut perſuadé, par toutes ces épreuves, que Clairville étoit conſtant & que ſa famille ſouhaitoit ce mariage, il ſe rendit à leurs deſirs, mais il n'en parla pas à Sophie, il voulut lui ménager le plaiſir de la ſurpriſe,

& donner à Clairville l'avantage de commencer sa liaison avec Sophie en commençant sa félicité.

Clairville ne tarda pas à revenir à sa compagne, il venoit chercher le bonheur, il venoit trouver Sophie, l'amour le devança, le plaisir l'accompagnoit; jamais l'homme n'éprouva des transports plus vifs, parce que jamais homme ne goûta un plaisir plus réfléchi. Les ouvrages de la raison sont longs à produire, mais ils flattent peut-être d'autant plus qu'ils sont plus parfaits & plus épurés; les illusions des sens sont plus vives, mais elles sont toujours plus rapides, elles participent à la grossiéreté de leurs Auteurs, & elles ne conservent leurs agrémens que pendant qu'on est aveugle. Clairville impatient de remercier Dorval, d'annoncer son amour à Sophie, vint descendre chez son ami, il étoit absent. Sophie seule erroit avec ses soucis dans le jardin, il la trouve assise sur un banc de gazon qui recouvroit les bords d'une pièce d'eau jaillissante; elle n'étoit pas occupée à chercher son portrait dans le crystal brillant de cette eau limpide, elle n'y eût vu que les traits de la douleur; elle ne regardoit pas le point de vue magnifi-

que qu'elle avoit devant les yeux ; elle étoit occupée de ses chagrins ; elle n'appercut pas même Clairville qui étoit à ses côtés ; la tête penchée comme une belle rose dont la tige est gâtée par un vers, elle se servoit de sa main pour l'appuyer ; à demi-couchée, elle laissoit voir à son amant une partie de son beau visage ; il apperçut les longs soupirs qu'elle tiroit de son cœur par le gonflement successif de son sein ; il ne put voir sans émotion ses yeux humectés par les larmes, la fraîcheur de son teint, l'incarnat de ses levres ; il s'arrête à la contempler ; il oublie qu'il doit lui apprendre le secret de son cœur, il s'approche, sa respiration se presse, il tremble déja, il touche presque Sophie, lorsque distraite par le bruit, elle leve les yeux : c'est vous, Clairville, lui dit-elle, en se levant brusquement. Oui, voici Clairville, belle Sophie ; le voici, il ne vous quittera plus, Dorval le permet, & Sophie ne s'y opposera pas.--- Sophie l'avoit toujours souhaité, elle n'a connu le chagrin que par votre absence, votre retour la rend au plaisir. Clairville prend sa main, il la serre avec tendresse, Sophie voudroit la retirer, mais Clairville vouloit plus

férieufement la retenir; alors il lui peignit l'amour qu'il avoit pour elle, fon origine, fes effets, fes obftacles & fa réuffite, Sophie émue foupiroit fréquemment, elle écoutoit avec délices, le plaifir circuloit avec fon fang dans fes veines; elle lui faifoit à fon tour l'aveu de fa paffionavec cette naïveté charmante qui rend aimable tout ce qu'elle affaifonne, lorfque d'Orval parut; tous deux s'empresserent à lui témoigner leur reconnoiffance; tous deux lui prouverent la vivacité de leur amour par la vivacité de leurs remercimens; il fut le plus heureux des peres, il devoit l'être, il faifoit les plus heureux des époux, & il étoit affez pénétrant pour voir le bonheur qui les attendoit, & celui dont il devoit lui-même jouir avec eux, il les bénit. Le mariage s'acheva quelques jours après, & les plaifirs de leur hymenée ne furent point troublés par le tracas ennuyeux de fêtes bruyantes, ni par le dégoûtant appareil de fades cérémonies où le cœur ne lit que le cruel defpotifme de la coutume & l'unique obftacle que l'on met à la jouiffance parfaite du plus beau moment de fa vie.

Ce feroit une peinture bien gracieufe que celle qu'on pourroit faire de la vie qu'ils

ont mené depuis leur union, de tracer les délices de leur cœur, les plaiſirs qu'ils trouverent ſans ceſſe dans leur compagnie réciproque, leurs occupations, les ſoins qu'ils prirent de rendre la vie de Dorval plus intéreſſante pour lui-même ; mais je ne crois pas qu'on m'entendît. Le mariage n'eſt plus la liaiſon intime de deux ames, qui, réunies en une, anime ſeule les deux perſonnes qui doivent vivre, penſer & être heureuſes enſemble ; on y trouve deux êtres parfaitement iſolés qui s'aiment trop eux-mêmes pour s'aimer l'un l'autre ; qui ſe rencontrent ſans ſavoir la raiſon pour laquelle ils ſont preſque toujours inſéparables ; qui ſe rencontrent, mais à coup ſûr, pour ſe gronder ſouvent, pour maudire une chaîne peſante qui leur retrace à chaque moment l'idée de leurs peines, & qui faiſant fuir ainſi les plaiſirs, les rend au moins les triſtes victimes de l'indifférence. Clairville & Sophie au contraire, qui ſentirent tout leur bonheur, chercherent à le conſerver ; ils ne perdirent rien de leur tendreſſe, quoiqu'ils euſſent laiſſé évaporer le feu de l'amour ; les mêmes prévenances, les mêmes égards, la même politeſſe faiſoient les agrémens de leur vie : n'oublians

point leurs occupations, elles leur devenoient plus cheres par l'intérêt qu'ils y mettoient mutuellement ; l'avantage de s'occuper de choſes qui pouvoient leur plaire, ou leur être utiles, les flattoit : auſſi leur amour n'étoit point avili par ces froides careſſes qu'un époux, qui ne ſait pas aimer, multiplie pour prouver la vivacité des ſentimens qu'il ne connut jamais; leur attachement n'étoit pas non plus en danger de finir par l'habitude aſſommante de vivre ſans ceſſe entr'eux; car le ſentiment s'épuiſe comtoutes les autres choſes, & l'amour a beſoin de diſtractions ; mais un regard paſſionné, un mot gracieux, le ſoin continuel de chercher à ſe plaire, en répandant le bonheur ſur leurs jours, leur annonçoit la durée de leurs plaiſirs ; on s'aime bien plus long-tems, quand on forme le projet de s'aimer toujours, que lorſqu'on s'occupe à ſe le témoigner; le préſent fatigue pour l'ordinaire, & l'avenir offre toujours des ſcenes riantes. Clairville & Sophie goûterent ainſi long-tems les charmes de l'hymenée, leurs idées étoient devenues ſemblables par l'étude qu'ils avoient fait de leur caractère; leurs défauts avoient diſparu à leurs yeux par leur ſupport réciproque, l'amour

étoit un vernis qui couvroit ce qui pouvoit leur être désagréable, & qui rendoit encore plus gracieux ce qui avoit déja l'avantage de leur plaire ; leur mariage n'étoit qu'union, & leur vie que félicité ; quand ils étoient seuls ils se suffisoient l'un à l'autre ; l'époux occupoit délicieusement l'épouse, & l'épouse ne voyoit que son époux ; mais ils sembloient s'oublier dans la société, où on les voyoit comme ces amans timides qui se cherchent sans cesse, mais qui craignent de se rencontrer, & tremblent quand ils sont ensemble.

Comme ils vivoient à la campagne, ils ne pouvoient y vivre seuls ; dans un cœur sensible les plaisirs de l'amour ne bannirent jamais ceux de l'amitié ; ils continuerent donc à voir les personnes qui avoient mérité leur estime & leur attachement. Quels amis que ceux de Clairville, de Sophie & de Dorval ! ils devoient être vertueux comme ils l'étoient eux-mêmes ; mais parmi ceux qui avoient gagné leur cœur, Germeuil s'étoit acquis une préférence distinguée ; il devoit l'avoir. C'étoit un jeune homme de leur âge, honnête dans ses mœurs, poli dans ses manières, affable dans sa conduite, & aimable dans ses dis-

cours; ſon caractere étoit doux & ferme; il avoit de l'amour-propre, mais il n'avoit pas de l'orgueil, il ſavoit au moins le maîtriſer, & rendre juſtice au mérite des autres; ſon cœur étoit ſenſible, il travailloit à le ſoumettre à ſes volontés ſans lui permettre d'être eſclave de ſes ſentimens; il ſe vantoit de braver l'amour & d'affronter tout ce qu'il peut avoir de ſéduiſant; auſſi quoiqu'il célébrât avec enthouſiaſme le bonheur d'un mariage formé entre des cœurs unis par la tendreſſe, il préféra ſon état ſolitaire dont il étoit content, aux charmes d'une union qui pouvoit peut-être devenir malheureuſe. Un jour que Clairville & Sophie lui peignoient leur bonheur avec cette naïveté touchante, qui demontre tout ce qu'elle pare, & qui triomphe des préjugé les plus enracinés, Germeuil ſoupiroit, ſon ame deſiroit en ſecret le bonheur qu'il noirciſſoit en public. Clairville profita de ce moment où il paroiſſoit ému pour déterminer ſon cœur, & l'engager à finir par un mariage auquel l'amour & la raiſon préſideroit, le bonheur dont il jouiſſoit à préſent en partie. Quoi! s'écria Germeuil, je renoncerai à mon inſenſibilité, tandis que le ſentiment fit mon ſup-

plice, & je ſervirai l'amour qui a cauſé toutes mes peines? En plaçant mon bonheur dans les autres, mon cœur eſt aſſez exercé par mes amis; je les chéris, ils m'aiment, je ſerai toujours le plus heureux des hommes, quand je pourrai les voir heureux; d'ailleurs ſenſible, comme je le ſuis, irai-je multiplier les objets qui pourroient m'ôter ma tranquillité? Une femme aura ſûrement un eſprit différent du mien; il eſt juſte qu'elle ſuive ſes goûts & qu'elle faſſe ſes volontés : mais ſi elles ſont oppoſées aux miennes, ou ſi elle ne peut pas les fléchir, comme je n'emploierai jamais la voie de la contrainte qui eſt horrible, je ſerai néceſſairement malheureux; d'un autre côté, ſi elle abuſoit de l'autorité qu'elle pourroit avoir ſur moi, je ſerai ſans conſolation; ſi elle méritoit toute ma tendreſſe, je tremblerai ſans ceſſe pour ſes jours, & je me blâmerai perpétuellement de ne pas la rendre aſſez heureuſe; ſi des enfans ne profitoient pas de mes leçons, s'ils pouvoient avoir un cœur dur & barbare ... ah! mon ami, ces idées me glacent l'ame, vous-même vous êtes ému, travaillez donc avec moi à me fortifier dans mes projets.

Germeuil, lui répondit Clairville, il y

a long-tems que vous vivez avec nous, & votre ſombre imagination peut encore ternir à vos yeux les plaiſirs dont vous êtes le ſpectateur ; il faut aimer & être aimé pour ne pas être mort aux plaiſirs ; croyez-vous que ce ſoit un avantage médiocre de penſer qu'une femme aimable nous a donné ſon cœur, qu'elle penſe à nous avec joie, qu'elle s'occupe de notre bonheur? Croyez-vous que ſes ſoins prévenants & ſes attentions multipliées ne remuent pas délicieuſement l'ame ? Croyez-vous que ſes douces careſſes ne mettent pas le comble au contentement ? Oh ! mon ami, quand mon cœur eſt chagrin, quand mon ame eſt abattue, voilà mon conſolateur, j'oublie tout auprès de Sophie ... Mais vois-là pleurer à préſent de plaiſir, parce que je peins le bonheur qu'elle me procure ... ton propre cœur n'y peut pas réſiſter. .... tu pleures avec nous . .... notre félicité réciproque eſt fondée ſur la vertu de Sophie & ſur la mienne, penſes-tu que rien au monde puiſſe en diſpoſer? Quand je choiſis Sophie, ſa douceur me décida, ſa vertu forma les premiers traits de l'amour dans mon cœur, ſa raiſon toujours la même l'y retient pour jamais fixé, & ſon eſprit fait le charme continuel de

de ma vie; il y a trois ans que nous menons cette vie délicieuse; il y a donc trois ans que j'ai goûté cette joie pure qu'on cherche vainement ailleurs; mais tu en fus souvent le témoin; oui, j'ai vu souvent ton ame angoissée souffrir, parce qu'elle ne pouvoit pas la goûter. Homme insensible, tu es fait pour le bonheur que tu refuses, ne te plains pas de l'infortune que tu recherches, tu as méprisé ce qui t'honore, les sentimens de ton ame. Eh bien souffres, tu seras sans soulagement; sois chagrin, tu n'auras point d'ami : applaudis-toi des triomphes de ta raison qui veut faire périr le sentiment; va tu n'es qu'un barbare qui insulte à la moitié du genre-humain par tes calomnies, & qui ne sais pas compâtir à tes propres maux; creuse mon ame tu la verras tranquille & contente, pénetre mon cœur, tous les plaisirs du sentiment s'y trouvent. Je ne veux pas connoître le tien, les soucis doivent l'obséder, les regrets doivent le déchirer, l'ennui doit le flétrir... Cache-le... je crains d'y trouver le désespoir. Germeuil étoit ébranlé, mais des principes choisis par humeur, adoptés par l'infortune, & affichés par singularité, doivent être aussi consacrés par l'amour-pro-

pre. Il ne ſe rendoit pas, mais il admiroit Sophie & trouvoit Clairville le plus heureux des hommes. Clairville & Sophie couloient ainſi dans une vie obſcure des momens tranquille & doux ; le ſentiment en faiſoit la vie, la joie nourriſſoit leur cœur ; jamais ils ne voyoient le jour frapper leur paupiere que pour bénir le Ciel qui vouloit leur accorder encore un jour pour le plaiſir. Dorval contribuoit beaucoup à leur bonheur par la joie qu'ils lui voyoient goûter, il aimoit autant ſon gendre que ſa fille ; il avoit trouvé en lui un ami qui, par ſes connoiſſances, égaioit ſes vieilles années, & qui, par ſa docilité, profitoit de ſes conſeils & méritoit ſa confiance. Clairville à ſon tour cherchoit à s'en rendre digne, & il y réuſſiſſoit d'autant mieux qu'un double motif le faiſoit agir, il vouloit plaire à ſon épouſe & ſatisfaire à la bonté de ſon cœur ; il ſe plioit ainſi ſans peine aux goûts de Dorval ; mais admirant ſa fermeté, témoin de la force de ſa raiſon, il apprit par expérience cette philoſophie ſublime qu'on ne trouve plus que dans les livres ; il apprit à ſe vaincre lui-même, à enviſager l'infortune, à être homme. Clairville reſpec-

ta son maître en l'imitant, & le récompensa des leçons qu'il lui avoit donné, en le faisant le premier objet des vertus qu'il avoit acquises ou perfectionnées. C'étoit une chose bien rare que de voir toute cette famille liée, par ce que l'amitié a de plus vif & l'agrément de plus séduisant : où une volonté déterminoit toutes les autres, où un desir étoit un ordre & le prélude de l'exécution, où on entendoit sans cesse ces sons pénétrans & mélodieux d'une voix que dirige la douceur du caractère ; quels plaisirs que ceux d'une telle maison ! Ils devoient bien leur être précieux, mais il devoient les flatter d'autant plus que c'étoient eux-mêmes qui le créoient chaque jour.

Il est vrai que Dorval n'étoit pas de ces vieillards qui ont conservé les défauts de leur jeunesse, ou qui ne les ont quitté que pour y en substituer d'autres ; il avoit sa raison qui pare tous les âges, & sa vertu qui rend intéressant tous les hommes ; ses discours étoient toujours vifs & sages, ses actions animées & réfléchies, son humeur gaie & égale ; il portoit dans sa santé la preuve de son innocence, & il trouvoit dans sa fille la récompense de la bon-

ne éducation qu'il lui avoit donné. La vie n'eſt qu'un ſonge ; ils l'éprouverent. Dorval tomba dangereuſement malade, il allarma la tendreſſe de Clairville & de Sophie qui ſe déſoloient autour de ſon lit. Un jour qu'il jugea par ſa foibleſſe que ſa mort n'étoit pas éloignée, il les fit venir auprès de lui, & raſſemblant le peu de force qui lui reſtoit, il voulut leur témoigner encore toute la ſenſibilité de ſon cœur.

Mes enfans, leur dit-il, qui m'avez été ſi chers, qui avez fait tout le bonheur de ma vie, pour qui ſeul j'ai vu avec plaiſir l'heure de ma mort s'éloigner, voici le moment où il faut que je me ſépare de vous.... Je ſens encore des larmes arroſer mon viſage, mais ce ſont les vôtres qui les font couler. Voudriez-vous donc rendre ma mort douloureuſe, & augmenter l'amertume de mes regrets, en y joignant toutes celles des vôtres ? Vous êtes heureux, vous devez l'être encore; puiſſiez-vous l'être toujours ! .. Clairville que mon cœur a aimé comme mon fils, & chéri comme la ſource du bonheur de ma fille; Clairville, ſouvenez-vous quelquefois de Dorval ; rappellez-vous ſa tendreſſe ; penſez que s'il peut vous chérir encore au delà de la terre, il le fera tou-

jours. Pour vous, Sophie, dont j'ai vu les premieres années, dont j'ai entendu les premiers diſcours, dont j'ai dirigé les premieres penſées, Sophie, le Ciel ne vous a pas permis d'être mere, vous ne connoiſſez donc pas toute l'étendue de mon amour, tout l'intérêt que j'ai pris à ce qui vous regarde, comment j'ai exiſté uniquement & par vous & pour vous; il me faut te quitter.... ſerre encore ta main dans la mienne... il me ſemble que les objets frappent moins vivement mes yeux... Clairville, Sophie, vous voyez que la mort n'eſt pas pénible pour les cœurs vertueux. Ah! Dorval, s'écrierent-ils enſemble, ils s'empreſſerent à ſes côtés. Clairville accablé par ſa douleur, & ſaiſi par le chagrin, diſoit avec cette vivacité du ſentiment, non, vous ne mourrez point, ô notre pere! Dieu vous doit au monde pour exemple.... mon cœur eſt déchiré. Pendant qu'il parloit ainſi, il ſanglottoit comme Sophie. Dorval lui répondit avec courage: prétendriez-vous arrêter par des pleurs déshonorantes le cours de la Providence? Comment, après avoir béni ſi ſouvent la main libérale du Tout-Puiſſant, murmureriez-vous contre ſes volontés,

parce qu'elle n'exécute pas les vôtres ? Homme foible ! vois le Ciel comme je le vois, ose critiquer l'ordre constant du monde, & te plaindre, parce qu'un bonheur parfait m'attend ; sois vertueux, apprends de moi à mourir ; c'est la derniere & la plus importante leçon que j'aie à te donner. Sophie dans un morne étonnement tint ses regards fixés sur son pere, qui laissoit encore échapper sur elle quelques coups d'œil où la tendresse étoit peinte ; elle admiroit la majesté de sa contenance, la sérénité de son ame, elle lisoit dans son propre cœur tout son amour. Dorval leur parloit de tems en tems ; pour eux, ils se contentoient de verser des larmes, de serrer ses mains, d'épuiser les démonstrations de leur amour. O mon fils !.. ô ma fille !.. la vertu seule qui fit le bonheur de mes jours, rend ma mort aujourd'hui gracieuse.... si vous avez des enfans... Sophie ; tu es heureuse, mais tu sais comment je t'aime, tu sais l'éducation que je t'ai donné, elle a rendu ta vie douce ; ô mes enfans ! elle rendra heureux les vôtres.... Vous vous aimerez toujours, je vous ai tendrement chéris, je vous chéris encore.... Est-ce toi, Sophie, dont j'en-

tends les ſoupirs? Pourquoi remplirois-tu de triſteſſe les derniers momens de mon exiſtence? Pourquoi preſſerois-tu les derniers battemens de mon cœur? Tu ne m'as jamais fait connoître que le plaiſir.... Je ſens que je m'affoiblis... Je reſpire avec plus de peine.... que les attaches de l'ame à ſa dépouille ſont fortes!... Clairville, approchez-vous de moi?... Sophie, eſt-ce vous dont la main bienfaiſante eſſuie les larmes que vous m'arrachez?... Donnez-moi encore un baiſer! .. que ta bouche reçoive le dernier de la mienne qui dans peu ne reſſentira rien.... Hélas! c'eſt le dernier que j'aurai reçu de vous.... mon dernier moment eſt encore pour le plaiſir... O mon Dieu! qui me retire à toi... bénis Clairville & Sophie.... qu'ils ſoient toujours vertueux; s'ils t'aiment, ils n'auront pas beſoin d'autre bonheur... Je ne vous vois plus... je peux mourir... Sophie, Clairville, ayez des enfans qui vous reſſemblent.... que les regrets que vous aurez de les quitter en mourant.... ſoient pour vous, comme pour moi, la ſeule peine qu'ils vous occaſionnent... Adieu... mais pour la terre... vous habiterez un jour le Ciel... je le vois... j'y entre... mon

Dieu ! .. C'eſt ainſi qu'il expira laiſſant ces deux enfans pénétrés de la douleur la plus vive & la plus raiſonnable.

La perte de Dorval fut pour Clairville & Sophie le triſte augure de tous leurs malheurs ; on auroit dit qu'il n'avoit été avec eux que pour leur former une ame capable de les ſoutenir, & leur inſpirer la conſtance dont ils avoient beſoin.

La guerre s'alluma entre ces deux peuples, éternels rivaux de gloire, de courage & de ſuccès ; ſes maux terribles ébranlent le monde, ſes ſecouſſes violentes ſe font ſentir dans les retraites les plus éloignées ; on diroit que chaque individu doit porter le deuil pour les meutres qui ſe commettent, & ſe reſſentir des ravages qui font pleurer les habitans de quelques provinces. La fortune de Clairville fut abſolument dérangée. Le commerce ruiné, ruinoient les commerçans qui réduiſoient à la miſere ceux qui leur avoient donné leur confiance. Clairville & Sophie ſouffrirent ces changemens de la fortune avec fermeté, ils ſavoient régler leurs deſirs & les proportionner à leur état ; leur cœur en gémit cependant par les bornes étroites qu'ils furent obligés de preſcrire à leur bienfaiſance ; ils ſouffroient tous les maux qu'ils ne pou-

voient plus guérir; car ils ne connoiſſoient l'infortune que par la peine que leur avoient occaſionné les malheurs qu'ils avoient vu arriver aux autres hommes. Enfin, la fortune les abandonna tout-à-fait, ils perdirent toutes les reſſources qu'ils pouvoient avoir; & après avoir poſſédé des biens immenſes, ils ſe virent réduit à l'unique poſſeſſion de leur terre, & aux ſeuls plaiſirs de leur amitié; leur ame n'en fut pas plus ébranlée; mais Clairville qui ſe ſentoit des talens, crut pouvoir former des eſpérances, il conçut de vaſtes projets que la raiſon approuva, que ſon courage lui fit enviſager avec plaiſir, & que l'envie qu'il avoit de rendre la vie de Sophie parfaitement heureuſe lui fit exécuter. Il vendit ſa terre; il réſolut de riſquer une partie de ce qu'il en avoit reçu dans le commerce maritime, & de gérer lui-même la conduite de ſon entrepriſe; il annonça à ſa femme le deſſein qu'il avoit formé & qu'il alloit remplir; elle ne put l'entendre ſans frémiſſement, l'idée d'être ſéparée de Clairville, étoit de toutes les idées celle qui pouvoit faire ſur elle l'impreſſion la plus fâcheuſe, elle employa pour le faire changer d'avis le langage éloquent de ſes larmes, tout ce que l'amour peut

avoir de plus insinuant, tout ce que le sentiment peut inspirer de plus persuasif; mais Clairville avoit pris son parti, & il étoit résolu de l'exécuter.

Il ramena donc Sophie de la campagne où elle vivoit, & la présenta à sa famille qui la reçut avec cette tendresse que l'on doit à l'infortune, & cette estime qu'arrache la vertu; il remit le soin de cette épouse chérie à son ami Germeuil, & il le chargea de veiller à son bonheur. Germeuil fut flatté de cette marque de confiance, & Clairville fut tranquille, parce qu'il fut persuadé de la vigilance & des attentions de son ami; il connoissoit l'amitié de Germeuil pour lui, l'honnêteté de son cœur & le désintéressement de ses procédés; il partit cependant l'ame déchirée, & laissa Sophie accablée de douleur.

Tout fournit des sujets de distraction aux ames tendres, & si elles sont les plus aisées à sentir le chagrin, elles sont aussi les plus faciles à consoler. Sophie eut un adoucissement à ses maux en s'appercevant peu de tems après le départ de son mari, qu'elle étoit enceinte; elle se promettoit d'avance d'avoir dans son enfant le portrait de son cher Clairville; elle s'amusoit

de cette idée, & diminuoit par-là beaucoup ce que pouvoit avoir d'affreux la rigueur de l'abſence de ſon époux.

Sophie devoit plaire par-tout, obligée de vivre dans le monde avec les connoiſſances de ſon mari, elle y paſſoit des momens agréables ; car comme elle faiſoit la joie de ceux qu'elle voyoit, elle ne pouvoit auſſi que jouir des agrémens de leur commerce ; les hommes ſont faits de façon qu'on plaît toujours à ceux avec qui on trouve du plaiſir à vivre. Sophie réuſſit d'autant mieux dans le monde qu'elle y apporta toutes ſes vertus ; ſa ſenſibilité lui gagna tous les cœurs ; ſa modeſtie ne lui donna point de rivales; ſa franchiſe la fit reſpecter; ſon génie lui attira des admirateurs, & ſa bonté des amis. Elle ſavoit obliger à être vertueux tous ceux qui la voyoient; le petit maître y oublioit ſa légéreté ridicule & ſes diſcours licentieux ; la médiſance ne reſpira jamais dans ſa maiſon, elle en impoſa toujours par ſa ſévérité pour tous les vices, elle ne flatta pas même ceux que l'uſage conſacre par-tout ; ſemblable à la prêtreſſe de la vertu, on ne l'abordoit que pour être vertueux comme elle; & lorſqu'on avoit l'accès de ſa maiſon, c'é-

toit une preuve de ſageſſe, comme l'accès des maiſons les plus recherchées & les plus brillantes eſt ſouvent une preuve de défaut & de vices, ou tout au moins d'une délicateſſe bien oubliée.

Sophie avoit déja reçu quelquefois des nouvelles de Clairville qui la flattoient, parce qu'elles lui faiſoient eſpérer que ſon retour ſeroit prompt, & qu'elles lui apprenoient les heureux ſuccès de ſon entrepriſe. Le plaiſir qu'elle en reſſentit étoit bien vif, mais il fut encore augmenté par la naiſſance de ſa fille qui, lui procurant un nouveau genre d'occupation, la diſtraiſit dans ſes ennuis: cet objet intéreſſant lui retraçoit un ſouvenir bien cher à ſon cœur; elle voyoit dans les yeux de ſa petite Liſe ceux de ſon mari qu'elle regrettoit, elle l'aimoit comme le gage de l'amour de Clairville, elle l'aimoit comme ſon enfant; elle l'aimoit encore pour les nouvelles délices qu'il lui faiſoit ſentir en exerçant une nouvelle branche de ſa ſenſibilité. Auſſi une nourrice étrangere ne lui donna point la premiere preuve de tendreſſe & d'intérêt; Sophie voulut être parfaitement ſa mere & achever l'ouvrage de la nature en ſe conformant à ſes intentions; ſi ſon enfant lui dut la vie, il lui dut

aussi une enfance mieux soignée & le bonheur de ses premiers momens ; ce sont des devoirs d'autant plus importans pour une mere, que cet âge exige plus par sa foiblesse & l'impossibilité où il est de peindre des besoins toujours pressans, que les yeux actifs d'une mere tendre peuvent seuls prévoir & faire finir. Cette mere vertueuse eut donc la récompense de sa vertu dans le délicieux spectacle des premiers sourires qui se formerent sur les levres foibles de sa petite Lise, en voyant les premiers mouvemens de ces bras potelés, se plier en cercle pour essayer de l'embrasser, & en découvrant ses yeux animés par l'amour qui se tournoient tendrement vers elle pour fixer les siens & y lire son cœur. Ah ! que devoient être grandes ces délices pour un cœur aussi sensible que celui de Sophie ! Vous ne connoissez pas le bonheur d'être mere, vous qui n'avez pas comptez tous les momens de joie qu'ont éprouvés vos enfans, lorsqu'ils ont reçu les marques de votre amour ; qui n'avez pas eu la satisfaction de les appaiser en les serrant dans vos bras, lorsque la douleur leur fait pousser des cris amers ; qui ne vous êtes pas assuré de leur bon-

heur, & qui avez pu craindre qu'ils étoient négligés, ou que leur mort fut la suite de leur barbarie étant causée par l'oubli de vos devoirs. Sophie plus raisonnable, connut tous ces plaisirs sans avoir aucun de ces chagrins, elle y trouva encore une consolation bien grande pour les maux terribles qui la menaçoient.

Il y avoit déja quelques tems qu'elle ne recevoit plus de lettres de Clairville. Inquiete, elle imaginoit les causes les plus sinistres de ce silence, sensible; elle s'en affligeoit beaucoup. Germeuil qui étoit le seul dépositaire de ses inquiétudes, avoit trouvé le moyen de la tranquillifer par les raisons vraisemblables qu'il lui donnoit pour colorer ce retard; l'air ferme de cet ami la rassuroit; elle sentoit bien qu'il n'auroit pas pu conserver sa gaieté, s'il avoit soupçonné que Clairville fût malheureux; ils vivoient tous deux par l'espérance, & vivoient encore heureux en se flattant: lorsqu'enfin Sophie reçut un paquet qui lui étoit adressé; elle l'ouvre avec précipitation, son cœur palpitoit de joie. Le premier objet qui se présente est une lettre où elle croit découvrir les traits de son mari, elle la saisit avec avidité, & y lut ces mots:

C'eſt du bord du tombeau, ma chere Sophie, que j'eſſaie de t'écrire ces lignes.... il eſt bien cruel de mourir éloigné de ce qu'on aime.... une maladie aiguë & dangereuſe a porté le venin de la mort dans toutes mes veines.... Je ne te verrai plus.... Sophie que j'ai ſi fort aimé... que j'aime encore avec plus de vivacité que jamais.... Sophie je ne te verrai plus... c'eſt pour toi ſeule que je voulois vivre; c'étoit pour toi ſeule que je vivois pour le plaiſir... Que ton idée rempliſſoit agréablement mon cœur... je le ſens, c'eſt ton idée qui retient encore mon ame fugitive dans moi-même... En finiſſant cette lettre, je finirai de vivre.... en me ranimant, tu prolonges aujourd'hui mes jours de quelques minutes....tu échauffes mon cœur de tout mon amour.... mais mes yeux ſe troublent.... ma main refuſe.... Germeuil aura ſoin.... oh! ma Sophie, la plus aimée des femmes! Adieu!..je vais mourir.

Germeuil arrive dans le moment qu'elle finiſſoit de lire cette lettre fatale; il voit l'angoiſſe de ſon ame peinte ſur tous les traits de ſon viſage; elle la lui remet ſans lui parler; elle reſta long-tems dans cette douleur ſombre, qui ne ſe permet ni expreſſions, ni mouvemens; elle avoit ſeulement les yeux fixés ſur Germeuil qui liſoit & qui annonçoit par ſes larmes tout

ſon chagrin : l'état de Germeuil ne put l'émouvoir, ni donner cours à ſes plaintes; ſon cœur étoit au déſeſpoir, ſon ame avoit perdu ſon activité, ſes yeux ouverts ne voyoient plus ; elle étoit altérée par la peſanteur du coup qui l'accabloit : lorſqu'on lui apporta ſa petite fille qui demandoit par ſes cris les ſecours de ſa mere. Sophie ne l'eut pas plutôt entendue, que ſa douleur ſe dérobe comme un torrent dont on a ſuſpendu le cours, & qui rompt tout d'un coup les digues qu'on lui avoit oppoſée. Des larmes ardentes s'échappent de ſes yeux ; elle tend d'abord avec empreſſement ſes mains vers ſa fille, mais elle la repouſſe bientôt après : malheureuſe, je n'ai plus d'époux : malheureuſe... tu n'as plus de pere, tu ne l'as pas connu... tu ne le regretteras pas. Mais moi... ah ! Clairville... l'orgueil de ma vie, le charme de mon exiſtence ! Clairville, tu n'es plus ; pourquoi m'as-tu quittée ? Pourquoi n'as-tu pas été content de vivre avec Sophie ? .... N'as-tu pas été touché par mes larmes ?... Mais je n'ai peut-être pas aſſez combattu ſes projets... Germeuil, vous pleurez ; vous perdez un bon ami... mais moi, je n'ai plus rien à perdre... Liſe, pourquoi es-tu née ?

née? Moi-même, pourquoi ne ſuis-je pas morte?... Cruels attachemens, que vos plaiſirs ſont foibles! que les peines que vous occaſionné ſont cuiſantes!.... Clairville qui m'étoit ſi attaché, tu ne ſeras plus à moi; ah! Sophie penſera toujours à toi pour ſe plaindre de la rigueur de ton ſort qu'elle n'a pu adoucir.... Elle jette un regard ſur ſa fille qui continuoit à pleurer. Liſe, enfant que j'ai chéri, irrite mes tourmens en me retraçant ſon idée, aiguiſe tous les traits de la douleur en me peignant ſes careſſes pour m'arracher plutôt à une vie que j'abhorre... O jour! que je ne vois plus qu'avec déſolation! Les yeux de Clairville ne ſont plus frappés par la douceur de ta lumiere!... Lumiere horrible, tu n'éclaires que les infortunés! tu ralentis ta marche pour augmenter leurs tourmens!... Oh! ma Liſe, l'infortune va couvrir ton berceau, elle accompagnera ta vie juſqu'à la mort!... Germeuil, vous en aurez ſoin; car je ne ſurvivrai pas à ſes déchiremens. Elle s'arrêta; elle étoit abymée par ſa douleur, ſes ſanglots ſe ſuccédoient rapidement, elle ſe promene à grands pas, tantôt elle joint ſes mains, elle les appuie ſur ſon front & regarde le Ciel, comme ſi elle ſe plaignoit

de lui, ou le prioit d'achever ses peines en la faisant mourir : tantôt elle laissoit aller ses bras pendans, & baissoit sa tête qu'on auroit dit qu'elle ne pouvoit plus soutenir ; elle est tirée de cet état d'oubli d'elle-même, par les cris de sa fille qui redoublent ; elle la prend dans ses bras. Oh ! ma fille, tu pleures... tu pleures sur tes malheurs... tu suceras la désolation avec mon lait... il portera la mort dans tes foibles membres... tu mourras... toi, ma fille... il ne me resteroit donc plus rien de Clairville que son souvenir & ma douleur... elle est tranquille... qu'elle est heureuse !... tu ne sais pas le malheur qui t'arrive & les chagrins de ta mere... elle ne peut cependant pas prendre commodément sa nourriture... tes malheurs commencent... ma poitrine gonflée par des soupirs que je ne peux pas arrêter la fatigue... Enfant de douleur ! la premiere que tu éprouves, épuise tous les autres !... Tu n'apprendras jamais ceci sans verser avec moi des larmes, & je ne t'en parlerai jamais sans que le désespoir ne rentre encore dans mon cœur.

Elle veut reprendre cette lettre terrible, elle essaie de la relire, mais c'est

pour se livrer de nouveau à tout ce que sa situation avoit d'effroyable. Germeuil étoit trop ému pour pouvoir parler. Sophie étoit trop affligée pour entendre des consolations; elle sentoit tout ce que peut éprouver un cœur froissé par les plus désespérantes idées ; elle ne voyoit pour elle de ressource que dans sa mort, dont l'idée la flattoit, parce qu'elle lui faisoit espérer une fin à ses maux.

Cette violente douleur ternit pendant quelques tems la vie de Sophie, & fit craindre qu'elle ne l'épuisât. Germeuil par ses raisons, la ramena à une espece de tranquilité, & crut gagner beaucoup en changeant les accès de son désespoir en une mélancolie plus profonde, mais moins déchirante : il la contracta lui-même ; car étant fortement attaché à Clairville, estimant Sophie, chérissant son enfant, touché du triste sort qui lui étoit réservé, il oublia ses autres amis pour servir de consolateur à cette infortunée, & remplir ses devoirs dont son ami l'avoit chargé. Le plus grand avantage d'un cœur sensible, c'est de changer les sujets que devroient coûter des peines en plaisirs, d'être satisfait lorsqu'on est utile, d'envisa-

ger ces ſacrifices comme des dettes, & de ſe ſoulager ſoi-même en diminuant le malheur des autres.

Clairville, dans le petit eſpace de tems qu'il avoit paſſé dans ces contrées éloignées, où l'amour du gain l'avoit conduit, avoit réaliſé une partie de ſes eſpérances & reparé une partie des maux que la fortune lui avoit fait; cela parut par le teſtament qu'il avoit joint à ſa derniere lettre, & par les fonds qu'il avoit envoyé à Sophie; mais cela ne put la flatter: l'or ne toucha jamais un cœur honnête, les richeſſes & l'éclat n'effacerent jamais un amour fondé ſur l'eſtime. Sophie fut inſenſible à ſes avantages; elle n'y remarqua que les efforts de ſon époux pour la rendre plus heureuſe, & n'y trouva qu'un motif nouveau pour regretter davantage Clairville.

Elle paſſa ainſi quelques mois à s'affliger des malheurs de ſon époux; mais elle n'avoit pas perdu l'eſpérance de le revoir, on ſe flatte toujours quand on aime. Un vaiſſeau échappé des mains des Corſaires lui apporta la confirmation de cet affreux événement avec une partie des reſtes de la fortune de Clairville; ceci renouvella

la douleur de Sophie, & fit défespérer de pouvoir lui faire recevoir quelque adouciſſement à ſon chagrin.

Germeuil continuoit cependant toujours ſes viſites officieuſes; il y étoit d'autant plus aſſidus que les amies de Sophie la négligeoient davantage : on s'aime trop pour aimer les autres, & on ne craint pas aſſez de manquer à ſes amis pour trouver du plaiſir à les conſoler & à les plaindre. Germeuil au contraire avoit l'ame trop forte pour ſuivre la multitude, le cœur trop tendre pour voir ſouffrir ſans éprouver de la douleur, & trop bienfaiſant pour ne pas conſoler ceux qui excitoient ſa compaſſion; il rendit donc tous les ſervices poſſibles à ſon intéreſſante pupille, il la prévint dans tous les deſirs, il aimoit à juſtifier l'idée que Clairville s'étoit formé de ſa vertu, & il le fit avec cette droiture de cœur, cette prudence & cette ſageſſe qui font le mérite des bienfaiteurs, qui charment ceux qui reçoivent les bienfaits & qui donnent à la vertu cette phyſionomie enchantereſſe qui enthouſiaſme à ſon aſpect.

Mais il ne fut point inſenſible aux charmes de ſa belle infortunée; ſon devoir

l'attiroit fréquemment auprès de Sophie; elle étoit presque abandonnée, il étoit bien naturel qu'il allât la visiter, il étoit bien plus naturel encore qu'il s'intéressât vivement à son sort; il en étoit particuliérement chargé par Clairville. Il y alloit déja par habitude, mais il n'y alloit plus sans former le projet d'y retourner; il ne la quittoit qu'avec peine; il ne l'entendoit point nommer sans ce doux frémissement qu'occasionne le nom seul d'une personne adorée; elle étoit l'objet unique auquel il pensoit sans relâche, les larmes qu'il avoit vu couler, la douce mélancolie qui ornoit sa beauté, la tendresse qu'elle repandoit dans ses discours, la reconnoissance bien sentie qu'elle lui témoignoit, tout se réunit pour rendre Germeuil le plus amoureux des hommes; mais maître absolu de ses discours, gouvernant son cœur avec despotisme, il respecta toujours l'infortune dans la personne de Sophie, & l'amour ne trahit jamais l'ami.

Sophie, revenue à elle-même, se rendit un peu à la société, & partagea son tems entre les occupations qu'elle sçavoit se donner pour se distraire, l'éducation de sa fille qui étoit le premier de ses devoirs, les visites de Germeuil qu'elle recevoit

avec plaiſir, & la compagnie de quelques perſonnes que ſon affliction n'avoit pas banni de chez elle; cependant elle voyoit aſſez de monde pour être l'objet des attentions de pluſieurs Cavaliers qui lui faiſoient la cour. Six ans ſe paſſerent ainſi, ſon cœur étoit moins déchiré, ſa ſenſibilité moins exercée, ſon cœur auſſi lui fit appercevoir qu'elle étoit faite pour aimer, que l'amour ſeul pouvoit réparer les peines qu'il lui avoit cauſé, en lui faiſant goûter de nouveau ſes plaiſirs; mais craignant d'être ſéduite par ſon penchant pour la tendreſſe, elle voulut faire un choix que la raiſon autoriſât, & qui pût lui aſſurer le bonheur qu'elle ſe promettoit.

Elle communiqua ſon projet à Germeuil; je ſuis iſolée, lui dit-elle, & cette vie m'eſt inſupportable; ſi vous veniez à mourir, je ſerois ſans protecteur, & ma fille n'auroit point d'appui; mon cœur fait pour ſentir ne peut vivre ſans ſentiment; mais où trouver l'objet qui pourroit faire mon bonheur? Germeuil, vos bontés pour moi furent ſans nombre, j'ai encore celle-ci à vous demander; apprenez-moi ſi vous approuvez ce projet, & ſi vous me conſeillez de le remplir; dirigez-moi dans l'exé-

cution ; vous avez été ſi long-tems le conſolateur de mes chagrins, c'eſt à vous de décider de ma félicité.--- Sophie, votre deſſein peut avoir des ſuites heureuſes, & les raiſons qui vous déterminent ſont bonnes; mais votre cœur qui les a dicté eſt auſſi le ſeul qui puiſſe prononcer. Madame... il eſt ſenſible... la ſenſibilité procure bien des plaiſirs... Elle occaſionne auſſi bien des peines... Vous fûtes cependant heureuſe, vous devez l'être toujours ; vous diſpoſez du bonheur ; en le goûtant, vous le faites goûter aux autres; votre cœur en eſt pour vous le garant comme l'époux que vous honorerez de votre choix ; le mariage eſt un état de délices que le ſage ſeul ſait apprécier, parce qu'il ſait en ſavourer les douceurs.--- Mais, Germeuil, pourquoi donc vous en êtes-vous privé ſi long-tems ?--- Pourquoi ! Madame... parce que je me ſuis fait une idée de la femme dont je pourrai faire le bonheur en faiſant le mien, & que cette idée ne convient... qu'à une perſonne, que je ne puis pas eſpérer d'avoir. Sophie, ſi vous vouliez vous intéreſſer à mon ſort... ſi vous connoiſſiez quelqu'un... je crois que je me conformerai à votre choix.--- Eh bien! j'en

connois une, mais elle ignore si elle vous plairoit.--- Elle ignore si elle me plairoit, & vous l'auriez choisie? Ah! qui est-ce Sophie?--- Je ne puis pas vous la nommer à présent, mais si vous veniez me voir cette après-midi, je vous la ferois connoître. Germeuil ne concevoit rien à tout ce qu'il avoit entendu, il quitta Sophie le cœur oppressé.

Il est trop vrai, se disoit-il à lui-même, son cœur a fait un choix, elle a voulu le justifier à ses yeux par mon approbation; elle n'a jamais pensé à Germeuil, elle n'a point remarqué mon amour.... Mais je suis engagé, qui pourroit-elle me donner? Je haïrai ses présens & j'abhorrai l'être qu'elle estime assez pour la remplacer dans mon cœur. Fuyons les hommes... Je savois bien que le sentiment est toujours pénible, & que l'amertume est toujours près de ce qu'il inspire de plus flateur. Il étoit dans cet état violent que la jalousie produit toujours, & qu'un amour produit encore, quand un domestique de Sophie parut, & lui remit une lettre qu'il regarda d'abord avec courroux, mais qu'il ouvrit avec précipitation. Tout ce qui vient d'une main chere intéresse, & on

eſpere avec autant de légéreté qu'on déſeſpére ſouvent avec folie; il trouva que le cœur de Sophie répondoit à ſes vues; voici ce qu'elle lui marquoit.

J'ai réſolu de me marier pour des raiſons que je vous ai déja fait connoître; je n'ai point été embarraſſée dans le choix que j'ai fait; le meilleur ami de mon mari devoit être le plus cher à mon cœur; votre conduite généreuſe a excité toute ma reconnoiſſance; votre vertu a mérité toute mon admiration; la ſolidité de vos principes a fondé mes eſpérances pour le bonheur de ma fille; j'étois à vous par les liens de l'amitié, je ſouhaite d'être unie à vous par des nœuds plus étroits; je reſpecte la mémoire de Clairvile en donnant ce qui lui appartenoit à ce qui étoi un autre lui-même, nous le plaindrons enſemble pour ſes malheurs qui ont fait les nôtres, & nous nous réunirons pour faire le bonheur de ſa fille; élevée par Germeuil, elle ſera digne de Clairville & pourra ſeulement ainſi ſe conſoler d'une perte irréparable. Puiſſe cette propoſition vous faire autant de plaiſir qu'à moi! Puiſſiez-vous y trouver votre félicité comme je me flatte d'y trouver la mienne! Ma conduite ſera blâmée, je le ſais: mais un préjugé ridicule ne l'emporta jamais ſur des principes raiſonnés; mon mariage avec vous, ſera pour les gens ſages, la meilleure preuve que j'ai-

me toujours Clairville ; je m'arrache aux froids discours des petits maîtres ; je m'évite le déshonneur d'un choix absurde, je choisis, comme mon mari eût choisi lui-même pour moi.

Germeuil ne se possédoit plus ; Sophie avoit prévenu ses vœux ; il ne peut attendre l'heure que lui avoit prescrit Sophie ; il vole chez elle pour lui peindre sa joie, & lui faire connoître tout son amour. Lise ignoroit encore les desseins de sa mere, qui craignoit de les lui découvrir. Germeuil lui-même redoutoit ce moment, il voyoit encore Clairville dans les traits de sa fille, & craignoit de manquer par ce mariage à ce qu'il lui devoit ; cependant après s'être communiqué leur inquiétude, ils la firent venir près d'eux, & Sophie lui dit : ma chere Lise, tu sais combien je t'aime, les premiers instans de ta vie ont été les premiers instans de mon amour, tu as fait mes plaisirs pendant mes chagrins, & tu es à présent le seul objet pour qui je desire le plus de vivre... Tu connois Germeuil, il nous a aidé dans nos peines, il nous a consolé dans nos afflictions, il il a calmé nos douleurs... tu l'aimes comme un pere, je le chéris comme un ami... s'il devenoit mon époux.... il auroit pour toi les mêmes bontés, la fille de Sophie

& de Clairville ſeroit auſſi celle de Germeuil. Liſe les regarda avec attendriſſement, elle baiſoit les mains de Sophie, elle ſembloit s'éloigner de Germeuil qui vouloit la careſſer, elle leur dit alors : Ma bonne maman, vous avez bien pleuré Clairville, Germeuil vous a conſolé, vous me l'avez dit ſouvent, il ſera ſûrement mon bon papa, je l'aime déja... mais vous ne me baiſerez plus auſſi tendrement, vous ne me ſerrerez plus la main, vous ne me parlerez pas ſi ſouvent de Clairville ; je ſuis bonne, & je vous aſſure que je vous aime bien plus que Germeuil ne vous chérit. Elle les émut, leur fit verſer des larmes, & céda elle-même à leur tendreſſe, cependant elle ne voyoit pas ſans peine l'amour de ſa mere ſe partager avec Germeuil.

Ce nouveau mariage de Sophie lui retraça l'image des jours heureux qu'elle avoit paſſé avec Clairville ; elle fit le bonheur de Germeuil qui fit auſſi le ſien ; elle eut de lui un petit garçon qui ſerra davantage les liens qui les uniſſoit & qui leur fournit l'occaſion de prouver à Liſe que la même amitié qu'ils avoient pour leur fils avoit été & étoit toujours celle dont ils l'aimoient. Heureuſes liaiſons ! elles ſont

possibles ; leur rareté fait la censure des malheureux qui fuient volontairement ces plaisirs.

Il y avoit trois ans qu'ils goûtoient ce bonheur, lorsqu'étant sortis de la ville avec le fils de Germeuil, ils rencontrerent en se retirant une homme dans une chaise de poste, qui appella plusieurs fois Sophie, & qui s'élançant vers elle, la serra dans ses bras & l'arrosa de ses larmes. La rapidité de cette scene ne lui avoit pas permis de démêler d'abord les traits de cet inconnu : mais dès qu'elle se fut remise de son étonnement, elle trouva Clairville : elle fit un cri perçant & s'arracha de ses bras. Clairville transporté de joie en retrouvant sa femme, n'oublia point son ami, il embrassa Germeuil qui se refusoit à ses caresses ; les pleurs mouillent leurs visages, le silence peint le trouble de leurs ames, & leurs regards l'embarras de leurs cœurs. Clairville donne la main à Sophie qui tenoit la tête baissée & n'osoit lever les yeux sur son ancien époux. Germeuil à ses côtés s'affligeoit de ne pouvoir témoigner à son ami toute la joie que sa présence devoit lui causer ; il tenoit à ses bras sont enfant qu'il ne regardoit plus avec

plaiſir, & qui lui reprochoit une action horrible, quoique ſa conduite fût innocente. Ils rentrerent ainſi dans leur maiſon; Clairville agité par les tranſports de ſon amour, Sophie par la douleur la plus pénétrante, & Germeuil par le déſeſpoir; Sophie reſta ſeule avec Clairville, qui lui raconta en peu de mots, comment il étoit tombé malade, le danger qu'il avoit couru de ne la plus revoir, comment il avoit paſſé pour mort pendant pluſieurs jours, & de quelle façon elle devoit l'avoir appris; il ajouta qu'il ſavoit qu'elle n'avoit pu recevoir les lettres qu'il avoit écrites, parce qu'elles avoient été priſes avec les vaiſſeaux qui les portoient; que lui-même ſur le point de revenir, avoit été fait priſonnier & emmené dans des pays fort éloignés, que le reſte de ſa fortune qu'il n'avoit pas embarqué avec lui avoit été conſervé, qu'il n'avoit pas voulu lui apprendre ſon arrivée pour jouir de toute ſa ſurpriſe, qu'il lui promettoit un ſort très-gracieux, enfin, qu'il lui rapportoit le même cœur qu'il lui avoit donné, & dont elle avoit toujours été l'unique maîtreſſe. Sophie, apprenez-moi à votre tour les événemens de votre vie? rendez-moi la tran-

quillité que les inquiétudes que vous m'avez occaſionnées ont fait fuir ? Sophie troublée ne répond que par ſes larmes, tantôt elle embraſſe ſon mari avec tendreſſe, tantôt elle le repouſſe avec douleur; ſon état allarme Clairville. Tous mes maux, dit-il à Sophie, ne ſont donc pas encore finis; j'oubliois toutes mes épreuves pour voler à tes pieds, pour te témoigner un attachement qui a toujours égayé mes chagrins, qui devoit, ſuivant mes idées, rendre la fin de mes jours bienheureuſe, & Sophie pleure.... Sophie craint de ſe livrer à toute la tendreſſe de ſon cœur; Sophie ne veut pas témoigner ſes ſentimens; Sophie ſeroit-elle triſte parce que ſon époux eſt auprès d'elle!.. Chere Sophie! que mon amour te raſſure, jamais je ne t'aimais avec plus de force, jamais mon ame ne fut plus remplie de toi! embraſſe ton Clairville... tu te caches avec tes mains... tu m'éloignes avec effroi... que ſont devenus ces doux momens où nous vivions l'un pour l'autre! tes pleurs augmentent... ô Ciel!.. n'es-tu.. ne ſeriez-vous plus mon épouſe! Sophie ſe livre ici à tout ſon déſeſpoir. Le fils de Germeuil entre en pleurant. Eh! mon Dieu, qu'avez-vous

maman? vous pleurez tout comme moi; papa pleure aussi, il n'a pas voulu me parler; je n'ai pourtant rien fait pour lui déplaire. Sophie, vous êtes donc remariée, lui dit Clairville; voici la plus cruelle de toutes mes infortunes! vous ne pourrez plus aimer Clairville; pourquoi malgré ses soins n'a-t-il pas pu vous faire parvenir de ses nouvelles!... si vous pouviez savoir combien j'ai souffert d'être privé des vôtres... Sophie, vous pouvez seule m'apprendre qui m'a remplacé dans votre cœur? Elle ne put soutenir cette idée; elle se jette dans ses bras, ses sanglots arrêtent sa voix, elle prononçoit seulement le nom de Clairville; elle veut lui donner un baiser, mais Clairville le refuse. Ces caresses, lui dit-il, sont dues à votre autre mari, qui a, comme moi, les mêmes droits pour les exiger & pour les recevoir. Cette réponse de Clairville irrita Sophie, elle lui dit alors avec cette vivacité & cette force qu'inspire la douleur: Clairville, si l'humanité n'est pas encore sortie de ton cœur, si tu connois les doux nom de mari & d'épouse, si les gémissemens de la vertu désespérée, si la religion, si l'amour eurent une fois quelqu'empire sur ton cœur, écoute-moi:

écoute-moi : je ſuis toujours ta ſemme, qui te chérit & que tu as aimé, je la ſerai malgré mon crime; je t'ai adoré, tu le ſais, je t'aimes encore, je te l'aſſure, je l'ai juré aux autels ou tu te donnas à moi avec tant de plaiſir, je te rappelle tes ſermens... je te promets de remplir les miens.... l'ignorance qui m'a rendu malheureuſe ne ne m'a point rendu coupable, je ne ſuis point infidele, je veux mériter le titre de ton épouſe... Clairville ne plaindroit-il pas une infortunée? lui ôteroit-il par ſa cruauté la ſeule conſolation qui lui reſte dans l'eſpérance d'être pour jamais tout à lui? ſe refuſeroit-il à lui-même cet adouciſſement à ſes maux? Clairville étonné garde le ſilence, ſon cœur s'émeut; il demande cependant encore à Sophie qui eſt ſon nouveau mari. Sophie ſent renaître tout ſon amour pour Clairville, & ne peut ſe réſoudre à répondre elle-même lorſqu'il reçoit ce billet de Germeuil.

La certitude prouvée de votre mort nous a engagé à faire ce mariage que j'abhorre; il eſt rompu par votre arrivée; vous ne pourrez pas nous haïr, car vous êtes juſte & nous ſommes innocens. Adieu, je ne vous reverrai plus. Clairville ne put lire cette lettre ſans un

nouvel attendrissement, il étoit aussi ému que Sophie, & aussi angoissé que son ami.

Lise entra dans ce moment, Sophie la présenta à Clairville; voilà ma fille & la vôtre, lui dit-elle, pourrois-tu la voir sans intérêt? & si tu l'aimes, sa mere ne te seroit-elle pas chere? Elle jetta en même tems sur son époux un regard qui pénétra son cœur: il les embrassa tous deux; quelle joie il dut éprouver! Il ne conoissoit pas sa fille, & il trouva qu'elle ressembloit à Sophie; elle rendit à sa mere l'attachement de Clairville, & eut l'avantage précieux de devoir son bonheur à des parens qu'elle avoit rendu heureux depuis qu'elle les avoit réunis.

Quoique Clairville dût être fortement affecté par ces scenes aussi touchantes qu'inattendues, & que son ame fût à peine suffisante pour les supporter, il n'oublia pas Germeuil; mais c'est en vain qu'il le chercha dans sa maison; il l'avoit déja quittée, & le billet qu'il avoit envoyé annonçoit des desseins qui l'éloignoient pour jamais de lui; aussi Clairville fit les plus grands efforts pour découvrir sa retraite; il n'apprit qu'avec beaucoup de ménagement à sa femme la fuite de cet époux qu'elle lui avoit

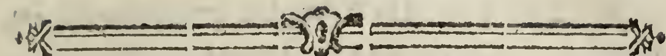
ſubſtitué : il trouva cependant le moyen de la tranquilliſer pour le paſſé, en faiſant l'éloge de ſa conduite ; & pour l'avenir, en s'intéreſſant avec beaucoup d'ardeur au ſort de Germeuil ; car il ne pouvoit être heureux tant que Sophie ſeroit affligée & que ſon ami pourroit ſouffrir. Une grande ame eſt incapable de jalouſie, & un cœur vertueux eſtime aſſez la vertu pour s'y confier.

Enfin, au bout de pluſieurs jours, Clairville apprit le lieu que Germeuil avoit choiſi pour ſe cacher ; il part pour le voir, pour lui demander la conſervation de ſon amitié, l'aſſurer de toute la ſienne, & le prier de ne pas diminuer leur bonheur en le privant de ſa compagnie. Germeuil frappé comme par la foudre embraſſe ſon ami, ſe jette à ſes pieds, commence une apologie de ſa conduite. Clairville le prenant par la main lui dit, avec le ton impoſant de la vertu, ſi vous aviez jamais pu être capable de lâcheté, vous n'euſſiez jamais été mon ami, l'intention fait le crime, mais l'erreur excuſe : je vous plains, & je vous dois des conſolations. Je vous aime, Germeuil, comme je vous aimois avant mon départ ; aimez-moi de même,

je ne veux point d'autres justifications ; l'amitié est toujours droite dans ses demarches, osez voir Sophie, elle vous chérit sans doute, elle mérite tout votre attachement; osez la voir, je ne crains rien de vous, vous êtes vertueux.

Germeuil remercia Clairville de l'intérêt qu'il prenoit à son sort, & ils allerent ensemble trouver Sophie. Germeuil s'approcha d'elle en tremblant, prit sa main qu'il plaça dans celle de Clairville : tous trois étoient émus & se regardoient avec admiration ; mais tous trois garderent le silence. Germeuil les pria d'avoir soin de l'éducation de son fils, & malgré leurs prieres, il entra dans un couvent.

Clairville & Sophie renoncerent au monde & se retirerent avec leurs deux enfans dans leur Terre qu'ils avoient rachetée, & où ils avoient passés autrefois des jours si heureux. Ils y retrouverent le bonheur qui ne les abandonna plus, & reçurent de leurs enfans les attentions & les égards qu'ils avoient eu pour Dorval.



NOURADIN ET ALMAMOULIN, CONTE MORAL,

TRADUIT DU PERSAN.

SOUS le regne de Gengis-kan, vainqueur de l'Orient, vivoit à Samarcande, un Commerçant fameux dans l'Inde, par l'étendue de ſon commerce, & par l'intégrité de ſes mœurs. Ses magaſins étoient remplis de tout ce que les Nations les plus éloignées produiſoient de plus rares, de toutes les curioſités naturelles, de toutes les merveilles de l'art; enfin, il y raſſembloit tout ce qui pouvoit être utile ou précieux. Ses chariots occupoient les rues de la ville; ſes navires couvroient la mer; le fleuve Oxus étoit fatigué de ſes marchandiſes, & le vent, de quelque point du Campos qu'il ſoufflât, amenoit l'opulence à Nouradin, car tel étoit ſon nom.

En vain, la fortune lui prodiguoit ses faveurs, elle ne put le défendre d'une maladie de langueur dont il se sentit attaqué. Il la combattit d'abord par l'application d'un travail assidu, ensuite par les ressources du luxe & des plaisirs. Mais ne s'appercevant pas moins chaque jour de la diminution de ses forces, & son état commençant à l'effrayer, il eut recours aux Médecins. Aussitôt ils entasserent chez lui les alexipharmiques, les restauratifs, les vertus essentielles. On fit dissoudre les perles de l'Orient, on distilla les épices de l'Arabie, toutes les productions de la nature furent employées pour fortifier ses nerfs, & pour renouveller le baume de son sang. Nouradin amusé quelque tems par des promesses, soutenu par des cordiaux, calmé par des anodins, s'apperçut enfin avec indignation que tant de palliatifs n'arrêtoient point les progrès de son mal, & que la santé ne s'achetoit pas. Il ne sortoit plus de son lit, ses Médecins s'étoient retirés, ses amis l'abandonnoient; Cependant comme il mourroit à regret, il conservoit encore l'espoir de vivre.

Après avoir passé une nuit agitée, il fit appeller son fils unique Almamoulin, &

ordonna qu'on le laissât seul avec lui : Mon fils, lui dit-il, voyez en moi un exemple frappant de la foiblesse & de la fragilité humaine. Il y a peu de jours que votre pere étoit heureux & puissant, fleuri comme la rose printaniere, & fort comme le cedre des montagnes. Les Nations de l'Asie se désalteroient avec ses rosées ; l'art & le commerce se plaisoient sous son ombre. Hélas, l'envie en soupirant a jetté ses regards sur moi, & s'est écriée : » Cet arbre » étend trop loin ses racines, & sa tige al- » tiere brave trop les vents. La prudence » s'appuie sur son tronc, & la prospérité » s'égaie sur son sommet. « Considérez-moi maintenant, mon cher Almamoulin, considérez-moi abattu & desséché. Ecoutez bien ce que je vais vous dire ; j'ai commercé, prospéré, ma maison étoit brillante, mon domestique nombreux, & cependant je n'ai déployé qu'une petite partie de mes richesses. J'ai amoncelé dans des tours, j'ai enseveli dans des cavernes tout ce dont la crainte d'exciter la haine & l'avidité m'a empêché de jouir. Cet écrit que je vous remets vous instruira des lieux où ces trésors sont cachés. Mon projet étoit de me retirer, avant la fin de l'année, dans

un pays plus libre & plus sûr, avec mes biens ; d'y passer sept ans dans les délices de la table & de la société, ensuite le reste de mes jours dans la solitude & le repentir. Mais le bras de la mort est levé sur moi ; mon sang se glace dans mes veines, je vais vous laisser le produit de mes travaux ; c'est votre affaire d'en savoir jouir. A ces mots, qui retracerent encore à Nouradin les motifs de regretter la vie, sa tristesse redoubla tellement, qu'étant tombé dans une crise violente il expira.

Almamoulin qui chérissoit son pere, accablé de ce douloureux spectacle, resta deux heures inaccessible à tout autre sentiment, qu'à celui de la perte qu'il venoit de faire. Enfin, il rentra dans son appartement & jetta les yeux sur le papier qu'il tenoit, auquel d'abord il n'avoit fait aucune attention. L'aspect de l'état de ses richesses tarit tout-à-coup ses larmes, de maniere qu'il put ordonner la pompe funeste de Nouradin d'un air assez tranquille. Il employa les deux nuits suivantes à visiter la tour & les cavernes, où il trouva des trésors qui surpasserent encore l'idée qu'il en avoit conçue. Almamoulin élevé

févérement, avoit fouvent envié les riches habits, les équipages brillans & tout le fafte des jeunes gens de fon âge. Il fe crut heureux de pouvoir enfin fe procurer ce qu'il fouhaitoit en vain depuis longtems. Il ne mit point de frein à fes fantaifies, & fe flatta de fe garantir des peines & des inquiétudes, en fe livrant aux plaifirs.

Nonchalamment affis dans un magnifique char, fuivi d'un cortege pompeux, il ne paffoit jamais dans les rues fans répandre de l'argent au peuple, dont les acclamations bourfoufloient encore fon orgueil. La Nobleffe s'en irrita, il devint fufpect aux Miniftres, les militaires le ménacerent. Alors Almamoulin, averti de l'orage qui fe groffiffoit de toutes parts contre lui, fe revêtit d'habit de deuil, s'humilia devant fes ennemis, & ne réuffit à les appaifer qu'à force d'or, de pierreries & de baffeffes.

Inftruit par cette épreuve, il voulut s'étayer de quelque alliance illuftre avec les Princes Tartares, & leur offrit le prix de leurs Royaumes pour obtenir la main d'une Princeffe de leur fang. Ses offres & fes

présens furent également rejettés; cependant Golconda, Souveraine d'Astracan, daigna permettre qu'il parût en sa présence : elle le reçut placée sur son trône, parée de son manteau Royal, couverte de diamans, mais plus éblouissante encore par sa beauté. L'amour & la pudeur sembloient se confondre dans ses regards, & la dignité ornoit son front. Almamoulin ne put soutenir tant d'éclat : il approche en tremblant, bégaie, se prosterne, & la Princesse indignée de son air déconcerté, le congédie avec mépris ; eh ! comment ce malheureux, dit-elle, peut-il espérer de me soumettre, puisque mon seul aspect le terrasse ? Fuis, homme aussi foible que vain, fais ostentation de tes richesses, tu es né pour l'opulence & non pour la grandeur.

Almamoulin honteux se retira, & ne songea plus qu'à se réduire aux amusemens domestiques de la vie privée. Il fit construire des palais, traça des jardins, transplanta des forêts, applanit des montagnes, ouvrit des perspectives, conduisit des eaux jusqu'aux sommets des tours, changea le lit des fleuves, & métamorphosa la surface de la terre.

Ces travaux le divertirent quelque tems ;

à la longue il s'en dégoûta. Tout ce qu'il avoit fait lui devint ennuyeux : enfin, cherchant à varier ſes projets, il acheta des terres dans des provinces éloignées, y bâtit des maiſons de plaiſance, qu'il orna pour chaque ſaiſon. Le changement de lieu parut d'abord le diſtraire agréablement ; mais toutes ces nouveautés de ſituation furent bien-tôt épuiſées ; ſon cœur reſta vuide & ſes deſirs ſans objet le dévorerent intérieurement.

Il prit donc le parti de retourner à Samarcande, & y ouvrit ſa porte à tous ceux dont la grande affaire eſt de courir après le plaiſir. Sa table étoit chargée des mets les plus exquis & les plus rares ; les vins de tous les pays & de toutes les feuilles, pétilloient dans ſes ſuperbes coupes ; ſes lampes répandoient les parfums les plus délicieux ; le ſon des inſtrumens & la mélodie des voix écartoient la mélancolie ; chaque heure étoit marquée par une volupté nouvelle, le jour commençoit & finiſſoit par des feſtins & des danſes. Almamoulin alors s'écria, j'ai trouvé le véritable uſage des richeſſes ! Je ſuis entouré d'amis qui voient les miennes ſans me les envier ! Je jouis à la fois de la fa-

veur du peuple & de la ſécurité d'une vie retirée. Quels chagrins peut craindre celui à qui tout le monde veut plaire, & quels dangers peut-il courir, lorſqu'il a tous les hommes pour amis?

Tels étoient les riantes idées de l'imprudent Almamoulin, dans le moment où il regardoit du haut d'une tribune la joyeuſe aſſemblée à laquelle il donnoit des fêtes, lorſqu'un Officier de la juſtice entre dans ſa maiſon, & le ſomme de comparoître devant l'Empereur. Tandis qu'il s'en étonne, chaque convive s'évade adroitement, & Almamoulin fut emmené ſans qu'aucun d'eux le ſuivît pour rendre témoignage de ſon intégrité. Un d'entr'eux au contraire, & des plus familiérement reçus chez lui, l'avoit accuſé de haute trahiſon, dans l'eſpoir d'avoir part à la confiſcation de ſes biens. Abandonné de tous, ſans appui, ſans défenſeurs, ſon innocence, ſa candeur & ſon ingénuité lui ſuffirent. Il fut juſtifié avec éclat, & ſon accuſateur périt en priſon.

Almamoulin ſe convainquit alors qu'on ne devoit compter, ni ſur l'honneur, ni ſur la fidélité de ceux qui ne reſpirent que pour ſatisfaire leurs ſens. Il ſe laſſa de tant

d'expériences & de tant de recherches inutiles ſur les moyens de vivre heureux. Il eut enfin recours aux conſeils d'un ſage, qui après avoir paſſé ſa jeuneſſe à voyager, & ſon âge mûr à obſerver, à réfléchir, s'étoit retiré du grand monde, dans une petite habitation ſur les bords de l'Oxus. Là, il ne parloit qu'à ceux qui avoient beſoin de ſes avis : Mon fils, dit-il, en embraſſant Almamoulin, votre raiſon ſéduite par des fauſſes eſpérances, a long-tems ſouhaité des richeſſes. Vous vous en étiez formé une opinion bien ſupérieure à la deſtination que la nature leur avoit marquée. Vous attendiez de leur poſſeſſion, ce que l'expérience vous a démontré n'en pas dépendre. Elles ne donnent pas la ſageſſe, puiſqu'elles vous ſuggérerent votre entrée dans le monde, d'acheter au plus haut prix le vain ſon des acclamations populaires. Elles ne diſpoſent pas de la magnanimité, puiſque vous tremblâtes à Aſtracan, en préſence d'une Princeſſe dont l'être conſidéré philoſophiquement n'eſt pas au deſſus du vôtre. Elles ne reſſuſcitent pas les ſenſations éteintes du plaiſir, puiſque vos palais abandonnés, vos jardins négligés en ſont la preuve. Elles acquierent rarement

des vrais amis, puiſque lorſque vous fûtes obligé de comparoître devant l'Empéreur, ceux que vous careſſiez à ce titre vous trahirent & vous abandonnerent. Cependant ne concluez pas que les richeſſes ſoient inutiles; le ſage ſait en rendre l'uſage délicieux, c'eſt lorſque la bienfaiſance éclairée le dirige.



SEGED,

CONTE MORAL.

SEGED, Roi d'Ethiopie, aux habitans du monde, enfans de l'orgueil, de l'humilité & de la crainte, héritiers de la douleur, de la consolation & du contentement: salut. Ainsi a dit en lui-même Seged, Monarque de XL. Nations, dispensateur des eaux du Nil, &c. la 27me. année de son regne. » Tes travaux sont finis, ô Seged!
» Tu as conquis le cœur de tes sujets, étouffé
» les rebellions, calmé les jalousies des
» courtisans, éloigné la guerre de tes fron-
» tieres, & construit des forts sur le ter-
» rein de tes ennemis. Tes sujets regardent
» ton trône avec admiration, & ne redou-
» tent plus ni danger ni malheur. Et toi,
» Seged, ne partageras-tu point avec eux
» la félicité que tu leur procures? Seras-tu
» seul à ignorer la joie au milieu d'un peu-
» ple content? Pense & devient sage. Tu le
» seras en goûtant le fruit de tes exploits &

» de tes richesses, dont le véritable usage
» est d'assurer ton bonheur. «

Alors Seged se fit bâtir un palais de volupté dans une isle du lac Dambia. » Je m'y
» retirerai, dit-il, au moins pour dix jours,
» loin du tumulte & des soucis. Un plus
» long repos n'est pas fait pour les maîtres
» du monde ; mais dois-je me refuser dix
» jours de bonheur dans une vie entiere?
» Je les consacre à une exemption totale
» de crainte & de trouble, de douleur &
» de mécontentement. Qu'aucun objet triste
» n'approche de ma demeure ; qu'aucune
» pensée ne trouble l'harmonie de mon
» ame ; qu'aucune amertume ne soit dans
» mes festins. Je veux que toute la capacité
» de mon cœur soit pleine de joie ; & je
» saurai ce qu'est une vie dont tous les de-
» sirs sont satisfaits. «

Les ordres du souverain furent exécutés en peu de jours ; Seged se hâta d'aller dans ce délicieux palais. L'isle où on l'avoit bâti méritoit cet honneur par son extrême beauté. Cultivée par les mains de la volupté, elle charmoit la vue & l'odorat, elle ravissoit tous les sens ; à chaque arbrisseau étoit liée une nouvelle sorte d'agrément ; chaque fleur exhaloit un plaisir. Au couchant de

ce

ce vaste parterre, étoient de magnifiques allées pour la promenade du matin : à l'orient, des bosquets sombres, formés avec art, où régnoient le silence & la fraîcheur, où le murmure d'un ruisseau, joint à une aimable confusion, invitoient au sommeil dans le milieu du jour. Là se trouvoient, en un mot, tous les objets qui correspondent aux diverses sensations de plaisir dont l'ame est susceptible.

Pour en augmenter les douceurs, Seged fit commandement à tout ce qu'il y avoit de gens aimables dans sa cour, de se rendre à l'isle de Dambia. Il fit choix de ceux qui étoient les plus propres à goûter & à communiquer la volupté. Jamais édit de Prince ne fut mieux exécuté. Les Yachts impériaux furent bientôt remplis de la plus brillante jeunesse, en hommes & en femmes; tous ceux qui avoient la réputation d'esprit & d'agrément partirent pour ce séjour de la félicité. Le lac paroissoit se réjouir de porter cette troupe charmante, sa surface en étoit embellie; la musique s'y faisoit entendre par des airs gais & animés : la joie brilloit sur tous les visages, l'espérance dans tous les cœurs.

On arrive enfin. Seged dès ce moment

résolut d'écarter tout sujet de réflexion ou de chagrin, pour livrer son cœur à toutes les impressions du plaisir pendant les dix jours fortunés. Après quoi, » je rentrerai, » dit-il, dans mon état ordinaire, & ma » vie sera, comme auparavant, un mêlange » de biens & de maux. «

Aussi-tôt il se retire dans sa chambre, pour examiner à son aise par quelle sorte de fête il commenceroit. Ayant à sa disposition tous les artistes des divers genres de plaisirs qu'on pouvoit prendre, il n'étoit question que de choisir; mais la quantité l'embarrassa; il n'en pouvoit préférer aucun sans se priver des autres, & il ne pouvoit les avoir tous à la fois. A peine avoit-il fait un choix qu'il changeoit d'avis pour en faire un autre : cet autre donnant l'exclusion au premier lui déplaisoit également; il rêva long-tems sans pouvoir se fixer : son esprit se fatigua dans cette opération, & ses idées se confondirent. De retour dans l'appartement où il étoit attendu, il parut avec des yeux chargés & un air sombre, qui répandit d'abord l'infection du mal-aise dans toute l'assemblée. Le monarque s'en apperçut & en fut offensé; il trouva que son trouble étoit augmenté par ceux-mêmes qui

auroient dû le diffiper. C'eft ce qui l'obligea de rentrer dans fon cabinet pour fe procurer quelque foulagement par lui-même. Là il eut penfées fur penfées ; mille fortes d'images fe préfenterent à fon efprit ; les heures s'écouloient infenfiblement dans cet état de profonde réflexion, jufqu'à ce qu'enfin ayant repris fa férénité, il leva la tête & vit fur le lac les derniers rayons du foleil qui fe couchoit. » Hélas, dit Seged en » pouffant un foupir, tel eft donc le plus » long jour de fon exiftence, on le voit » finir, avant que d'avoir appris à l'em- » ployer. «

Le regret qu'il eut d'avoir perdu une fi grande partie du premier jour, fit le chagrin de la foirée. Il fit bien quelques efforts, par égard pour fes courtifans, afin de pren- un air de gaieté, & de leur infpirer une joie qu'il ne fentoit pas lui-même; mais ce fut peu de chofe : il prit donc le parti de remettre le plaifir au lendemain, & en attendant il fe coucha, pour partager, s'il étoit poffible, les douceurs du fommeil avec cette foule de gens, qui les tiennent de leur travail & de leur pauvreté.

Le lendemain il fe leva de bonne heure, & réfolut d'être heureux dès ce jour-là.

Dans cette vue, il fit afficher ſur la porte de ſon palais un édit, portant que pendant neuf jours perſonne n'eût à paroître devant le Roi avec un air de chagrin; menaçant quiconque enfreindroit cette loi, ou prononceroit ſeulement un mot de mécontentement, d'être banni à perpétuité du palais de Dambia.

On fut bientôt informé de cet édit dans tous les appartemens de la cour, & dans tous les boſquets du parc. Dès ce moment la gaieté fut ſupprimée par des mouvemens de crainte: ceux qui ſe trouverent à danſer ſur le gazon, ou à chanter dans les berceaux, ne penſerent plus qu'à compoſer & étudier ſi bien leur contenance, que Seged pût en être content; l'idée du banniſſement les tenoit tous en reſpect pour ſe donner un air de bonne humeur.

Seged arrive: tout le monde lui préſente un viſage ajuſté pour être riant; il démêla fort bien dans ces ſourires de commande, un fonds d'inquiétude, de timidité, de contrainte. Abordant ſes favoris d'un air familier, il les vit reſervés à lui répondre, avant que d'avoir médité ce qu'ils devoient dire, pour ne laiſſer échapper aucun terme de deplaiſir. Il propoſa des divertiſſemens; on

y consentit d'abord; personne n'osa former des objections, qui auroient rendu suspecte son humeur. Il mit sur le tapis divers sujets agréables de conversation ; ce qui ne lui valut que des traits d'esprit forcés de la part des uns, avec un rire travaillé de la part des autres. Enfin, après bien des tentatives inutiles pour leur inspirer de la confiance & pour animer leur gaiété, il se vit obligé de convenir que la joie ne se commande pas : il fallut renoncer encore pour ce jour-là à tout espoir de bonheur.

Pour faire cesser les craintes de ses courtisans, il alla s'enfermer dans sa chambre, où il s'occupa des mesures à prendre pour ne pas manquer la félicité du jour suivant. Après quoi, s'étant jetté sur son lit, il se livra au sommeil. Un songe malheureux vint l'agiter. Il s'imagina d'être inondé dans son palais, & il se réveilla en sursaut avec toutes les terreurs d'un homme qui se débat contre l'eau. Remis un peu de cette alarme, il se rendormit ; mais son imagination trop émue, lui fit voir une armée étrangere qui envahissoit son royaume. Alors s'efforçant de se lever, comme il arrive souvent dans un rêve, sans pouvoir y réussir, il se crut livré par des traîtres à l'ennemi ; cette pen-

fée le fit élancer de ſon lit par un mouvement de colere & d'horreur.

Le jour commençoit à paroître, & comme il n'y avoit plus d'eſpérance de dormir dans l'agitation où il étoit, il s'habilla. Cette inondation, cette invaſion, rouloient toujours dans ſon eſprit; rien n'étoit capable de l'en diſtraire; il ne pouvoit ſouffrir l'idée d'un divertiſſement. Peu à peu cependant ſon trouble fit place à la réflexion; il ſe reprocha ſa foibleſſe, il ſe moqua du ſonge: mais avant que d'en venir là, une bonne partie du jour s'étoit écoulée. Cela lui fit ſentir plus que jamais qu'il y a peu de fonds à faire ſur les plans & projets de l'eſprit humain; il ne put s'empêcher à cette occaſion de déplorer la miſere & la vanité d'un être dont le repos dépend ſi fort des vapeurs de ſon imagination. Convaincu enfin que ſes terreurs & ſes peines n'avoient aucun fondement, il eut honte de perdre le tems préſent à gémir ſur le paſſé; il ſe dit bien à lui-même, que de pareilles penſées ne ſervoient qu'à prolonger une viſion mélancolique. Mais au milieu de ces belles réflexions, le troiſieme jour finit; & Seged prit encore la réſolution d'être heureux le lendemain.

Ce Prince paſſa la meilleure nuit du monde; il ſe trouva, le matin, frais plein de ſanté; tout lui promettoit un jour charmant. Il entra dans ſes jardins, ſuivis d'un nombreux cortege des ſeigneurs & des dames de ſa cour; & ne voyant rien autour de ſoi qui ne reſpirât une joie aimable; » allons, » dit-il, voici vraiment un jour de volup- » té. « Les rayons du ſoleil brilloient ſur les eaux du lac, les oiſeaux gazouilloient dans les boſquets, les arbres étoient doucement agités par les zéphirs. Il paſſa d'allée en allée au haſard ſans aucun ſouci : là il entendit de jeunes filles qui chantoient ſous un ombrage : ici on le vit ſe mêler à des gens qui danſoient ſur le gazon : tantôt il livroit ſon imagination à toutes les ſaillies de la gaieté : tantôt ſon ame s'occupoit de bonnes réflexions, & il prononçoit des maximes ſententieuſes, jouiſſant avec complaiſance de l'admiration qu'elles faiſoient naître. Ainſi le tems s'écoula ſans aucun nuage de penſées ſombres, & ſans accident fâcheux.

Cette innocente volupté avoit dejà duré trois heures, lorſqu'il fut allarmé tout à coup par un cri violent des femmes qui l'accompagnoient. Il ſe tourna, & les vit tou-

tes en désordre, se sauvant d'une course précipitée. Un jeune crocodile, sorti du lac, s'étoit élancé dans le parc, & cherchoit à dévorer. Seged le vit, & fut indigné qu'un vil animal vînt troubler sa félicité : il le fit bientôt rentrer dans sa demeure naturelle; mais il ne put obtenir de sa cour de rester en ce bel endroit, ni ôter aux dames les mouvemens de frayeur qui les agitoient. On ne pensoit qu'au danger affreux auquel on venoit d'échapper ; occupé de cet objet, les esprits perdirent leurs saillies, les langues perdirent leur babil.

Quel fut alors l'état de Seged ? Il ne put que réfléchir sur ce nombre infini d'accidens qui semblent se tenir en embuscade sur notre route, & conspirer contre le bonheur des hommes. Il eut cependant la consolation de penser que ce contre-tems n'étoit point arrivé par sa faute, & qu'il seroit aisé de se précautionner contre un pareil malheur.

Voulant donc assurer d'une façon solide les plaisirs du jour suivant, il résolut de révoquer son édit pénal contre la tristesse; ayant compris par expérience que la mélancolie ne s'exile pas par autorité du souverain, que la puissance royale ne va pas

jusqu'à commander aux perceptions de l'ame, & que le plaisir enfin ne se trouve que dans une sorte de liberté. Il invita tout le monde à s'abandonner sans contrainte & sans bornes au divertissement & à la joie, proposant des prix pour ceux qui se distingueroient le lendemain par quelque invention agréable. Les tables de ses antichambres furent couvertes d'or & de perles, de riches habits & de magnifiques guirlandes, pour être décernés à titre de récompense à ceuxqui raffineroient le mieux sur l'élégance & le plaisir.

Cet étalage de richesses fixa d'abord tous les regards ; on ne se lassoit point d'exalter la libéralité de l'Empereur. Il se flattoit lui-même de goûter un plaisir exquis dans cette émulation générale dont tous les cœurs étoient animés. Mais l'obstacle vint de cette émulation même ; elle fut si forte qu'elle se changea en passion, & ôta par conséquent à l'esprit cette sorte de calme si nécessaire à la gaieté. Ce que nous souhaitons ardemment d'obtenir, nous cause une crainte égale de le perdre ; le plaisir ne peut subsister avec ce mouvement de l'ame : une douce sérénité, semblable au zéphyr qui donne une agréable agitation à l'air, est la

ſource d'où ſortent les traits de bonne humeur; & cette ſource étoit fermée. L'inquiétude & le ſouci en prirent la place. On ne faiſoit ni ne diſoit rien qu'avec un effort viſible, & par envie d'être admiré. On viſoit aux prix, on ſe forçoit à tirer de ſon imagination les penſées les plus brillantes, eſpece de contention d'eſprit qui déplaît toujours, même en gagnant l'admiration. Seged eut la douleur de remarquer que le deſir de gagner les prix avoit plus de pouvoir ſur ſes courtiſans que lui-même.

A meſure que le jour avançoit, les diſputes devenoient auſſi plus échauffées. Ceux qui ſe ſentoient inférieurs, commencerent à manifeſter leur chagrin par de malins regards & par des murmures. Seged s'apperçut que s'il diſtribuoit les prix ſuivant le mérite, il ne feroit que mécontenter tant des gens qui s'en verroient privés; & ne voulant pas qu'un jour deſtiné au bonheur fût marqué par une pareille affliction, il déclara que tous ſes courtiſans avoient également réuſſit, & les renvoya tous avec des préſens de même valeur.

Vaine précaution! Elle ne fit qu'irriter à leur tour ceux qui s'étoient cru aſſurés des premiers prix. Ce fut pour eux une

mortification de se voir mis de niveau avec la foule des prétendans ; & quoique le Prince eût porté sa libéralité à leur égard au delà de ce qu'ils avoient droit d'attendre, ils ne laisserent pas de témoigner un ressentiment assez vif de n'avoir obtenu aucune distinction, & de ne pouvoir pas triompher de la défaite de leurs concurrens. » Helas, dit Seged avec un profond » soupir, telle est donc la condition de » ceux qui cherchent leur félicité hors d'eux-» mêmes, ou qui veulent faire le bonheur » d'autrui. « Il se retira alors pour se livrer à ses réflexions ordinaires, tandis que le reste de ses courtisans murmuroient encore contre la distribution qu'il avoit faite ; & ce fut ainsi que finit le cinquieme jour.

Dès le matin du jour suivant il reprit son projet d'être heureux. Mais le mauvais succès des mesures qu'il avoit prises jusqu'alors, le persuada qu'il n'y avoit rien à attendre d'aucune sorte de plan ni de systême : il crut qu'il valloit mieux donner ce jour tout entier au hasard, & laisser chacun se divertir comme il l'entendroit.

Cette liberté répandit la joie dans toute la cour, & l'Empereur s'imagina d'avoir enfin trouvé le secret de se procurer un in-

tervalle de félicité. Comme il se promenoit à l'aventure au milieu de cette troupe aimable que rien ne gênoit, il entendit par hasard un mot de l'un de ses courtisans retiré dans un coin, qui disoit à part soi : » Nous sommes bien dupes de craindre Seged, & de le respecter comme nous faisons. Quel mérite a-t-il plus que nous ? » Il a fait peut-être deux ou trois actions » de valeur. Mais le luxe où il s'abandonne » aujourd'hui fait bien voir qu'il a une » ame aussi foible que la nôtre. « Ce trait le frappa d'autant plus qu'il venoit de la part d'un homme qu'il avoit toujours vu se distinguer par la flatterie la plus basse. L'indignation qu'il en conçut lui fit prendre d'abord le parti de la vengeance. Mais considérant qu'un mot lâché sans intention, ne devoit être regardé que comme une pensée passagere, & n'étoit peut-être que l'effet d'un mouvement involontaire de chagrin, il se contenta de chercher un prétexte honnête pour congédier cet homme-là. Il s'en tint à cet avis, après quelques combats intérieurs ; & ayant réussi à étouffer tout desir de vengeance, il passa la soirée non-seulement avec tranquillité, mais encore avec cette vive joie que lui don-

noit le triomphe remporté ſur lui-même, quoique perſonne n'en fût informé.

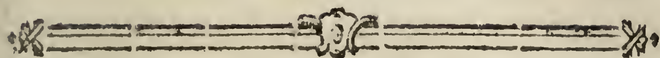
Le ſouvenir de cet acte de clémence le fit réveiller le ſeptieme jour avec une bonne humeur qui ſe marquoit ſur tous les traits de ſon viſage. Il n'arriva rien de fâcheux, & ſa joie s'en alloit en croiſſant, juſqu'à ce que remarquant l'arbre ſous lequel il étoit, il ſe reſſouvint que la nuit de ſa défaite au royaume de Goyam, il s'étoit tenu caché ſous un arbre de la même eſpece. La réflexion qui lui vint alors ſur la perte qu'il avoit faite dans cette malheureuſe bataille, ſur la honte de ſon expédition, & ſur les miſeres que ſes ſujets avoient ſouffertes de la part de l'ennemi, le remplit de triſteſſe. Il ſe remit pourtant, & il commençoit à goûter les plaiſirs de ce beau ſéjour, lorſque ſa tranquillité fut troublée encore par les jalouſies que ſa concurrence aux prix avoit occaſionnées. Il tâcha en vain de les appaiſer par la perſuaſion, il fallut uſer de ſon aurorité pour impoſer un ſilence abſolu.

Au matin du huitieme jour, Seged fut réveillé de bonne heure par un bruit extraordinaire dans les appartemens. Peu après on vint lui dire que la Princeſſe Balkis étoit

tombée dangereuſement malade. Il ſe leva d'abord, & ayant mandé les médecins, il apprit qu'il n'y avoit guere d'eſpérance qu'elle put relever de ſa maladie. Ce fut la fin de tous ſes plaiſirs. Il ne penſa dès ce moment, qu'à l'état de ſa chere fille, dont il ferma lui-même les yeux trois jours apres.

Tels furent les jours que Seged, Empereur d'Ethiopie Monarque de XL. Nations, &c. avoit deſtiné à ſe délaſſer des fatigues de la guerre, & des ſoucis du gouvernement. Il a légué cette hiſtoire aux générations à venir, afin qu'aucun homme ne s'imagine d'avoir en ſa puiſſance le bonheur d'un ſeul jour.





FIRNAZ

ET

ZOHAL,

CONTE MORAL,

TRADUIT DE L'ALLEMAND.

DANS la premiere jeunesse de notre monde, les humains ne connoissoient d'autres liens que ceux par lesquels la nature les unit. Aucun trône n'étoit élevé sur les ruines de la liberté, & les hommes indomptés n'étoient point instruits à soumettre comme des animaux une tête docile au joug de leurs semblables. Chacun établissoit sa demeure où bon lui sembloit, sans craindre d'y être troublé. La terre abondante en richesses, dont on ignoroit l'art de pervertir l'usage, étoit dans toute son étendue ouverte à ses enfans. Ce fut dans ces tems heureux que la fortune, prodiguant à pleines mains ses biens à Zohar,

le plaça, non loin des bords de l'Euphrate, dans une contrée délicieuse, dont les vallons fleuris & toujours couverts de rosée, étoient coupés de mille ruisseaux qui y répandoient la fertilité. Elle y ajouta des riantes prairies couvertes de troupeaux bondissans, de forêts de palmiers & d'amandiers, une maison nombreuse & tous les trésors de la simplicité. Il est aisé de sentir quel pouvoit être son bonheur : car il n'est, ô sage Nature, aucun homme sur la terre qui ne puisse être content, pour peu qu'il veuille écouter avec docilité la voix qui lui parle sans cesse. Pour être heureux, la sagesse n'a pas besoin de l'abondance de Zohar. Quoique ce jeune homme eût reçu de sa douce & tendre mere un cœur flexible & un esprit enjoué, l'ardeur d'une bouillante jeunesse lui fit bientôt quitter la route tracée par les soins maternels ; & le porta à mille desirs extravagans. Son ame ne vit plus bien-tôt qu'une ennuyeuse uniformité dans le bonheur dont il jouissoit. Son cœur ressembloit à celui du citoyen de Teos où il s'étoit logé l'Amour. Chaque desir enfante en lui de nouveaux desirs. Pendant que les uns sont encore cachés dans leurs germes, les autres se développent ;

développent ; d'autres font déja entendre leurs voix, tandis que les plus avancés se préparent à prendre l'essor ; & ils sont à peine grandis qu'ils multiplient à leur tour. Quel remede à un mal semblable ? Quelque riche que soit la Nature, elle est toujours trop pauvre pour remplir les vœux que forment les insensés. Mais le dégoût lui-même, en conduisant nécessairement aux réflexions, contribue enfin à les affranchir du malheur de desirer éternellement.

Un jour que lassé de parcourir les labyrinthes de son cœur, accablé de soucis, Zohar s'étoit livré au sommeil, un songe animé continue la suite des idées qui venoient de l'occuper. L'esprit, au sceptre duquel le Roi des Génies avoit soumis toute l'étendue de notre globe, entreprit lui-même de guérir ce jeune homme des illusions qui, sous une apparence de vérité, le séduisoient en veillant. Zohar se croit placé sur le sommet d'une montagne, d'où, arrêté au pied d'un cédre, il voit les biens de ses ancêtres s'étendre au loin dans des campagnes riantes. Mais, au lieu de les voir avec joie, il éclate à leur aspect en plaintes ameres. Ce n'étoit point pour lui

que brilloit l'émail des prairies; en vain s'offrent à ses yeux la beauté frappante d'une vue immense & variée par les soins de la Nature, les ruisseaux de miel dont les flots dorés & transparens découlent des palmiers, les collines, que la blancheur des moutons, dont elles sont couvertes, fait briller comme les rochers de Paros.

Assailli de mille desirs différens, qui se succédant trop rapidement, se détruisent les uns les autres, il erroit d'un pas incertain, lorsque tout-à-coup ses yeux furent éblouis de l'éclat d'une lumiere extraordinaire. Frappé d'étonnement, il voit s'abaisser un nuage d'or & d'azur qui répand dans son passage une rosée aromatique. Sur ce nuage étoit portée une figure céleste dont le regard & le sourire gracieux préviennent toutes les craintes qui pourroient naître dans l'ame. C'étoit Firnaz, qui, sans être connu, parla ainsi à Zohar: Quelle vapeur mélancolique obscurcit ton œil mécontent? Quels sont les chagrins qui rongent ton cœur? Découvre-moi tes desirs sans contrainte, afin que je le satisfasse. Enhardi par la douceur avec laquelle lui parloit le Génie, le jeune homme répondit: Ma situation m'est odieuse; toujours la même,

le matin ne differe point de la nuit, & un jour ressemble à l'autre. Toute ma vie ne me paroît qu'un instant ennuyeusement prolongé. L'air qui m'environne est trop épais pour moi. Les forêts & les vallons me paroissent dénués d'agrémens. Les charmes mêmes de Thirza se sont évanouis à mes yeux, depuis qu'elle m'a reçu dans ses bras. Elle n'est plus cette beauté brillante qu'avant de la posséder, je croyois capable de remplir seule mon cœur. L'harmonie de ses membres, les boucles de ses cheveux couleur de jacinthe, sont front d'ivoire, ses yeux languissans, ses baisers autrefois plus doux que les prémices de la vigne, en un mot, tout ce que je lui avois trouvé d'appas, n'existe déja plus pour moi, & il n'y a que deux jours que nous sommes unis. Mon cœur sent un vuide immense, & ne trouve dans toute la Nature rien qui réponde à ses souhaits. Génie favorable, car ton regard annonce ta bienfaisance, si tu veux me rendre heureux, métamorphose cette contrée, qui me paroît flétrie, en une campagne semblable à celles qu'habitent les Etres célestes. Qu'elle réunisse les beautés que la Nature trop avare a dispersées dans l'immensité de

l'univers. Que tout y flatte mes ſens, & que mon ame avide de plaiſirs y ſoit enfin raſſaſiée de tout ce que l'imagination peut créer de plus charmant.

Il dit, & ſes dernieres paroles n'eurent pas plutôt quitté ſes levres, qu'un doux évanouiſſement l'étendit aux pieds de Firnaz. Dans le même inſtant un friſſonnement créateur parcourut toute la contrée. Elle ſe changea à meſure que le regard puiſſant du Génie décrivoit un cercle autour de lui. La Nature en ſilence regarde avec ſurpriſe le Génie qui vient de l'embellir. Elle étoit auſſi belle qu'elle le paroît aux Poëtes enflammés par l'amour, quand auprès de leurs amantes, ils ſaluent le Printems, ainſi que le ſaluerent Kriſtan ou Eſchilbach dans les tems poétiques & fortunés, où l'Amour & les Graces badines voltigeant autour de la tête de Fréderic, agitoient les lauriers dont il étoit couronné. La violette, l'amaranthe & la jacinthe naiſſent ſous leurs pas. La verdure eſt plus brillante à leurs regards enchantés. Des fleurs plus belles invitent le zéphyr careſſant, qui, inſenſible à leurs deſirs, s'arrête ſur le ſein de la beauté dont le Poëte eſt épris. L'œil de Firnaz venoit de

répandre ſur les campagnes de Zohar tous les charmes dont Homère & le Cygne de Mantou, ces favoris des Muſes, maintenant retirés de la terre, ont orné leurs deſcriptions du Mont-Ida, où, par la vertu d'une ceinture magique, Junon fit illuſion au maître du tonnerre. On y voyoit des ruiſſeaux dont le doux murmure invitoit au ſommeil, comme les ondes de ceux qui ſerpentent autour de Tibur; des boſquets ſemblables à ceux où Albunée, cachée dans les myrthes, répondoit aux chants qu'Horace faiſoit entendre; des fleurs qui, par le parfum & l'éclat, ne le cédoient en rien à celles qui autrefois exhaloient leurs richeſſes odoriférantes ſur les côteaux du Mont-Hymette. L'on voyoit enfin tout ce qui portoit aux plaiſirs dans les campagnes d'Amathonte, lorſqu'environnés des jeux & des ris, Venus & Adonis ſommeilloient ſur des roſes.

Le mécontent ſe réveille, voit, ſent, & s'étonne. Il ſe trouve ſur un lit de violettes, au deſſus duquel un feuillage entrelacé forme une voûte charmante. Un air rafraîchiſſant careſſe ſes joues, & lui apporte les plus douces odeurs.

Dans l'enthouſiaſme que lui cauſe une

métamorphose si subite, il traverse d'un pas rapide des champs de myrthes & de grenadiers. Ici le tendre ananas, là le lotos séduisant appellent sa main & ses yeux; qui ne savent sur quel objet s'arrêter. Cependant son oreille est flattée par les concerts amoureux des oiseaux. Quel fut le ravissement de Zohar! C'est ainsi qu'après des erreurs longues & périlleuses, le voyageur est agréablement surpris; quand les isles de Canarie s'offrent inopinément à sa vue, qu'il voit de loin la pompe éclatante de leurs collines, & qu'un vent de terre lui apporte l'odeur aromatique des forêts mêlée avec les sons harmonieux des hôtes des bois. Zohar doute quelque tems de la réalité de ce qui s'offre à lui. Tantôt il ne fait qu'écouter; tantôt, moins touché des accords qui frappent son oreille, il promene ses yeux sur un côteau chargé de raisin, & reste enfin plongé dans une extase d'admiration.

Zohar erroit encore d'un pas incertain dans ce monde nouvellement créé pour lui, lorsqu'il découvre sept Nymphes qui fixent tous ses regards. Elles marchoient comme les Graces, lorsque, sur les bords du Penée, la ceinture détachée, se tenant

par les mains, elles danſent au devant de Vénus & du Printems. Leurs membres délicats ne reſpiroient que volupté. Dès que Zohar les apperçoit, les charmes de la contrée diſparoiſſent à ſes yeux. Les Nymphes l'ont vu, &, ſe couvrant des apparences de la pudeur, ont fui dans des boſquets plus ſombres, sûres d'y être ſuivies. Il ne lui reſtoit plus de deſir importun; ſes ſens étoient flattés par tout ce que ſa fantaiſie pouvoit imaginer de délicieux. Plus riant que Tempé, & que les jardins d'Alcinoüs, le ſéjour qu'il habite lui préſente le plaiſir ſous mille formes. Plus fortuné que le fils de Priam, ſes tranſports ne ſont pas bornés à jouir d'une ſeule Hélene, d'une ſeule image vivante de Vénus. Sept beautés, ornées de toutes les graces de la jeuneſſe, l'attirent par des charmes différens, & il n'a point à redouter l'ennui de l'uniformité.

Huit jours s'étoient cependant à peine écoulés dans ſon rêve, que les minutes commençoient à lui paroître plus longues: de nouveaux ſouhaits plus impétueux que ceux qui les avoient précédés, vinrent troubler Zohar au milieu de ſes plaiſirs tumultueux. Il s'arracha des bras des Nymphes,

& s'enfonça dans un sombre bosquet pour se plaindre ainsi à la solitude qui l'environnoit : cœur égaré, quand se répandra sur toi un jour serein ? Quand se calmeront ces penchans fougueux, qui, semblables à des ouragans terribles, t'entraînent de tourbillons en tourbillons ? Il n'est donc point pour toi de volupté pure, & l'ennui se mêlera toujours avec les jeux & les ris. A quel plaisir puis-je m'attendre, lorsque le dégoût vient me saisir jusques dans les bras du plaisir même ? L'empire de la volupté m'est ouvert, & mon cœur n'en est pas plus satisfait. Il ne me reste donc plus rien à desirer ! Cœur malheureux, ennemi de ton propre repos, abyme de desirs insatiables, je t'abhorre... Mais quoi ! Quelle frénesie me souleve contre moi-même ! Est-ce donc la faute de mon cœur, lorsque ses desirs trop élevés ne se renferment point dans les bornes des objets qui flattent le corps ? Mes sens trop foibles succombent à des impressions accumulées. Mon sentiment est confondu par tant d'objets également attrayans. Un éclat trop vif éblouit mes yeux ; mes oreilles sont fatiguées par une harmonie continuelle, & l'assouvissement même de mes sou-

haits enfante de nouveaux desirs. Quelle honte pour moi, si, noyé dans des plaisirs grossiers, & sans réfléchir jamais, je passe une vie animale dans une espece de songe perpétuel! Jusqu'ici, j'ai méconnu la grandeur de mon ame, qui s'élevant sur les ailes de desirs plus nobles, s'efforce à sortir d'une basse volupté, pour marcher sur les pas des Héros, & pour monter au sommet de la gloire par des routes interdites à la mollesse. Non, mon cœur ne se renfermera point dans un vallon couronné de myrthes, dans un coin de la terre ignoré des humains. Le desir qui me porte à l'honneur & à la puissance me répond du succès de mes entreprises, & le courage enflammé qui me promet les grandeurs les plus brillantes, ne doit plus languir dans les bras d'un sexe séducteur. Ah, si Firnaz m'écoutoit, & qu'il m'exauçât encore cette fois! Ce n'est qu'à présent que je sens un penchant digne de ses soins & de moi. Je reconnois enfin toute l'étendue de mes premieres erreurs. Me restera-t-il quelque chose à souhaiter, quand je verrai mon pays aussi illimité que mes desirs, & que ma puissance sera la terreur des peuples? Qu'il est doux de

s'envisager soi-même comme le Maître des hommes, comme le Dieu de la terre, comme l'arbitre du destin, de décider d'un regard inflexible le sort des Provinces soumises, de lancer d'une main la foudre, & de répandre de l'autre les bienfaits ! Ah, que n'ai-je déja ce bonheur !

Il parloit encore, lorsqu'un bras invincible le saisit, & le fit rapidement traverser les airs. Il vit à ses pieds s'étendre un pays sans bornes, entrecoupé de forêts de cédres dont les sommets touchoient aux nuës. Des fleuves semblables à des mers, se précipitant avec bruit du haut des montagnes, & se partageant en une infinité de canaux, parcouroient des plaines semées de palmiers. Zohar fut frappé de l'éclat des villes superbes qui s'offroient à sa vue, & dont les toits dorés regardoient avec majesté les plaines fertiles dont elles étoient environnées. Tout ce que tu vois est à toi, lui dit enfin le Génie invisible, & aussi-tôt Zohar mesura d'un regard avide les vastes contrées dont il alloit être possesseur. Le cœur lui tressailloit de joie, lorsqu'après un vol rapide, Firnaz le fit descendre sur la terre. Zohar se trouva tout-à-coup au milieu d'un assemblée brillante & respec-

table de Héros & de vieillards, qui le proclamerent leur chef avant qu'il eût pu revenir de ſon étonnement. Il voit dans le même inſtant tout un peuple ſe proſterner humblement à ſes pieds. On entoure ſon front d'un diadême, & le ſon argenté de la trompette annonçant ſon élection dans les rues revêtues de marbre, ſe mêle aux acclamations de ſes nouveaux ſujets. Un chœur de vieillards vénérables conduit le nouveau Prince dans un Palais ſomptueux. Il eſt ſuivi d'une troupe de guerriers, qui ſe diviſent en deux corps redoutables devant la demeure de leur maître. Leurs armes brillent d'un éclat effrayant. La ſoif du carnage étincelle dans leurs yeux, & ils ſemblent ne reſpirer que les combats. La foule des peuples ſoumis ſe rend de toutes parts dans la ville pour baiſer les degrés du trône, tandis que des chameaux innombrables apportent en préſent au nouveau Roi les richeſſes de ſes Provinces, l'or des iſles, & les aromates de l'Arabie.

Les oreilles de Zohar ſont charmées du ſon guerrier de la trompette qui l'appelle au champ de bataille, & du henniſſement des chevaux. Il ſe met enfin en campagne. Il attaque ſes voiſins & les défait. Quel

charme n'a point pour lui le contraste affreux que forment les chants de triomphe & les voix expirantes de ceux auxquels sa fureur arrache une vie innocente ! Fier de ses succès, le nouveau conquérant vole dans un pays plus éloigné pour l'inonder encore de sang. Courant de victoire en victoire, de conquête en conquête, la fureur de vaincre lui fait franchir toutes les bornes. Déja tous les Etats voisins étoient tributaires, les Provinces ravagées, les forêts détruites par le feu. Mais l'ambition de Zohar n'est pas encore satisfaite. Quel tourment ne lui fait pas éprouver l'idée humiliante qu'il existe des peuples auxquels il n'a pas encore fait sentir le poids de ses armes victorieuses ! Il forme le premier le souhait répété long-tems après lui par un Héros qui ravit l'Empire & la vie au meilleur des Princes ; & il se plaint de ce que le Ciel n'a point construit un pont par où il puisse aller effrayer d'autres mondes du bruit de ses armes. Parmi les milliers d'esclaves assez vils pour le diviniser, il se trouva quelques sages qui, pleins d'une généreuse hardiesse, lui rappellerent les devoirs de l'humanité en lui montrant le modèle des Princes dans la Divinité, qui

n'eſt toute puiſſante que pour faire du bien. Zohar ne les écouta point; & comment la ſageſſe ſe feroit-elle écouter de celui dont les oreilles ſont fermées à la voix des larmes & du ſang de l'innocence?

Mais la chûte du Héros approchoit. Une nation puiſſante, qui, depuis des ſiecles, jouiſſoit au ſein du repos des avantages de la liberté, excita ſon ambition. L'union & l'amour de la patrie & de la liberté en firent un peuple de Héros. Le jeune homme & le vieillard prennent indiſtinctement les armes; les femmes même enferment leur ſein dans des cuiraſſes brillantes: la juſtice de la cauſe & le courage, enfant de la liberté, animent tous les cœurs, & donnent des forces aux bras les plus foibles. Tous ſe jettent ſur l'ennemi avec une valeur à laquelle il ne peut réſiſter. Chaque coup eſt mortel. Les barbares tombent, & ceux qui échappent au trépas ſont diſperſés dans des déſerts inconnus & des ſombres forêts. Le Héros, qui s'étoit ſouſtrait avec peine à la juſte fureur des ennemis, ſort enfin de ſa longue ivreſſe pour ſentir qu'il eſt homme. Il erre longtems par des chemins écartés; ſes jambes, quoiqu'excitées par la terreur, traînent à

peine ſon corps accablé de fatigue. Au bout d'une longue courſe, il ſe voit ſeul au milieu d'une plaine entourée de hautes montagnes. L'aſpect riant & tranquille du lieu l'invite au repos. Il s'aſſied ſur le bord d'un ſource, dont les eaux tomboient ſans violence du haut d'une coline. La ſolitude & les caprices du ſort conduiſirent Zohar à des réfléxions ſérieuſes. Il ſe tint à lui-même ce diſcours ſouvent entrecoupé de ſoupirs : Ah, Zohar, que tes eſpérances t'ont abuſé ! Que ſont devenus ces ſonges de grandeur qui te préſentoient à tes yeux comme le Maître du ſort & le Dieu de la terre ? Renverſé de ton trône par un coup du deſtin, plus redoutable que ta puiſſance, tu te vois abandonné & obligé de fuir une mort prochaine & la vengeance irritée. Malheureux, que tu t'es trompé toi-même ! Dans quel abyme ta plongé ta propre folie ! Dieu cruel, ne vis-tu point que je deſirois mon propre malheur ? Pourquoi m'écoutas-tu, lorſque, ſans le ſavoir, je te demandai ma mort ? Ah, que le ſort de l'homme eſt miſerable ! Trompeuſe raiſon, que nous nous paſſerions facilement, ainſi que les animaux plus heureux que nous, des vaines prérogatives que tu nous don-

nes! C'eſt toi qui fais éclore tous les maux de l'humanité. Ebloui par ta fauſſe lumiere, enivré par les grandeurs que tu promets l'homme s'imagine qu'il eſt un Dieu; mais un coup ſoudain le précipite de ſes Cieux chimériques, beaucoup plus bas que les animaux de la terre. Les folles eſpérances que tu lui inſpires le relevent. Sans ſavoir où il va, ſans s'arrêter, il parcourt un labyrinthe de deſirs plus inſenſés les uns que les autres. S'échauffant ſans ceſſe davantage, il devient toujours plus inſatiable, toujours plus mécontent. Hôtes légers d'une forêt libre, que vous êtes heureux! Sans paſſions qui troublent votre repos, vous vivez dans une joie continuelle, tandis que l'orgueil fait de l'homme ſon propre bourreau. La Nature vous offre en abondance de quoi vous contenter, vous qui deſirez ſi peu. C'eſt l'air le plus pur que vous reſpirez; le Printems vous rit; vous chantez l'amour, & libres de ce feu impétueux, qui rend notre volupté même plus odieuſe que les plus vives ſouffrances, vous jouiſſez de toutes ſes douceurs.

En parlant ainſi, il apperçoit un papillon, enfant du printemps, dont les couleurs brilloient ſur ſes ailes légeres; il le voit

avec une inconſtance tranquille & enjouée voltiger du narciſſe à la roſe, & d'un arbriſſeau àun autre plus fleuri. O Firnaz, s'écria Zohar, deux fois tu fus trop facile pour m'accorder ce qui devoit faire mon infortune ; écoute-moi, maintenant que je ſouhaite enfin ce qui doit faire mon bonheur. Je ſuis réduit à porter envie à cet inſecte mépriſé. La volupté qui m'a ſans ceſſe entraîné dans des tourbillons affreux, qu'eſt-elle auprès de la joie innocente qu'éprouve cette chenille aux ailes légeres? Je préfere à la peine d'être le Maître du monde, & mon propre eſclave, le plaiſir de régner ſur les fleurs. Change-moi en papillon.

Le mécontent, incertain s'il ſeroit exaucé, parloit encore, lorſqu'il ſentit s'éteindre ſa voix. Son corps qui diſparoît, ſe rapetiſſe, & prend la forme d'un ver; ſes bras ſe changent en antennes ; un plumage ſemé de fleurs ſort de ſon cou, & quatre ailes font, en s'agitant avec légéreté, voler en l'air la pouſſiere blanche qui les couvre. L'ame de Zohar, revenue d'un court ſommeil, ſe trouve avec étonnement reſſerrée dans un cercle plus étroit ; ſes deſirs plus bornés ont plus de dou-

ceur, & ne l'emporte point au delà de ſa ſphere. Le nouveau papillon eſſaie enfin ſes ailes, retombe ſoudain, ſe releve de nouveau, & ne ſe ſoutient qu'en tremblant dans l'air, auquel il n'eſt point accoutumé. Déja il ſent l'attrait des douces exhalaiſons des plantes, dont les petits tourbillons s'arrêtent agréablement dans ſes tendres antennes. Il folâtre parmi les fleurs, & déclare à toutes ſon amour. Il voltigeoit encore, & ſe plaiſoit dans ſon nouvel état, lorſqu'un redoutable ennemi des inſectes, la noire corneille, s'abattit cruellement ſur lui pour en faire la nourriture de ſes petits.

La crainte de la mort éveilla Zohar de ſon ivreſſe. Frappé vivement de ſon rêve, il regarde autour de lui, il ſe touche, & cherche ſes ailes. Enfin, il s'apperçoit qu'une illuſion vient de l'abuſer. Il ſe trouve à côté de Thirza, qui, étendue négligemment ſur ſon lit, & jouiſſant du repos tranquille du matin, étoit éclairée par les premiers rayons de l'aurore. Après s'être raſſuré contre ſes frayeurs, Zohar réfléchit ſur le ſonge qu'il vient de faire, & s'étonne d'y voir clairement développés les deſirs qui l'avoient agité ſi ſouvent,

quoiqu'il les eût ſentis avec plus de déſordre & de confuſion. Oui, s'écria-t-il enfin, c'eſt un eſprit bienfaiſant, peut-être Firnaz lui-même, qui vient de me procurer ce ſonge utile. Immortel ! ſi tu as le deſſein de m'inſtruire, ton eſpérance ne ſera point trompée. Tes ſoins ont opéré par une illuſion ſalutaire, un changement dans mon ame, qui ne s'y fût point fait en veillant, lorſque le corps qui l'enferme a plus d'empire ſur elle. C'eſt à préſent que je ſuis convaincu que, juſqu'à ce moment, ma vie n'a été que le ſonge d'une ame bercée par l'erreur, & lâchement ſoumiſe à la tyrannie des ſens. Quels nouveaux deſirs ! Quels penſées divines ! penſées inconnues autrefois à mon ame, & plus nobles que celles qui m'ont porté à ſouhaiter des Empires. Que les grandeurs de cette terre obſcure ſont petites à mes yeux ! De quel prix ſont ces biens & les plaiſirs des ſens qui ne peuvent pas même ſatisfaire notre corps ? Mais pourquoi, penſées céleſtes, ne vous ai-je jamais éprouvées ? Eſt-ce Firnaz qui me parle, ou bien eſt-ce toi, mon ame, qui, guérie d'un vertige inſenſé, recommences à te ſentir, & te reconnois à peine toi-même ? Mon être eſt ſans doute élevé au

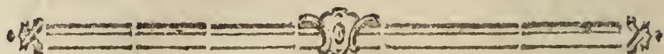
deſſus de la matière Les Aſtres ſont ma patrie, & les Cieux mon élément. C'eſt-là où je fus avant qu'un ſort inconnu me précipitât ſur la terre. La volupté du corps & la chimere inſenſée de la gloire qui s'abreuve de ſang humain, obſcurciſſent de nuages épais la ſombre atmoſphere où je déſappris à penſer comme il convient à un être ſpirituel. Mais à préſent une clarté brillante perce l'obſcurité, & la raiſon répand ſur moi ſes inſtructions lumineuſes. Quel bonheur! Cette voix inintelligible dans le tumulte des paſſions, la voix des deſirs éthérés qui me portent aux plaiſirs les plus purs des Eſprits, ſe fait enfin entendre. O ſageſſe, verſe ta lumiere harmonieuſe ſur mes deſirs, qui tendent au repos & à la joie dont tu donnes ſeule la jouiſſance, & que tu rends ſeule durables & dignes de la divinité de notre ame: tu m'apprens à trouver par-tout des plaiſirs; tu me réconcilies avec la nature, & tu détruits en moi les plaintes criminelles, filles de la folie. Je vois, belle nature, ſe diſſiper les brouillards qui enveloppoient autrefois tes charmes admirables. C'eſt avec une volupté parfaite que je retourne dans tes bras, chere Thirza, dont la belle ame

réunit les beautés variées de la nature qui ſe peignent ſur ton corps comme dans un miroir fidele. C'eſt dans tes bras que je jouirai de la vie ; c'eſt ſur ta bouche que je cueillerai les leçons que la vertu te donna ; c'eſt dans tes yeux que j'allumerai ce feu qui donnera de la vigueur à mes réſolutions, & qui animera ſans ceſſe ma vertu. Je ne ſouhaiterai plus rien. S'il y a encore en moi quelques rejettons de mon ancienne erreur, qu'ils périſſent ; car ce ſont eux qui y ont fait naître le dégoût, dont l'effet eſt de reduire l'homme à porter envie aux animaux. Enſeigne-moi, ô ſageſſe éternelle, à trouver en moi-même un monde qui ſuffiſe à mes deſirs. L'être immortel qui régne en moi, qui ne vit, qui ne ſe ſent que lorſqu'il ſait s'affranchir des liens du corps, qu'a-t-il de commun avec la ſombre matiere ? Que ſont pour lui des chaînes de montagnes, des plaines immenſes, des trônes d'or, des aromates précieux & des corps qui ébranlent agréablement les fibres ? Combien de tems la matiere peut-elle fixer nos ſouhaits ? Combien de tems ſait-elle tromper l'envie du changement qui nous entraîne, ſi notre ame ne ſe dégage de la fange auſſi-tôt qu'elle y eſt précipi-

tée, & ne s'éleve point avec empresſement à de régions pures & libres?

Etre immortel, enfant des Dieux, élance-toi dans ces régions fortunées. L'éternité te reſerve ce que ton cœur cherche en vain dans l'inconſtance des choſes qui compoſent ce monde, & qui, ſemblables aux figures formées dans le nuages, ne ſont que des ombres ſous l'apparence de la réalité. Familier avec la ſageſſe céleſte, la mort qui moiſſonne les autres au milieu des égaremens de leurs rêves, te trouvera éveillé. Content de ton ſort, tu la recevras en riant, & la porte qu'elle t'ouvrira va te conduire dans la ſphere des êtres réels. Là, tu ſeras étonné qu'il y ait des hommes enivrés des chimeres, qui s'imaginent vivre en maudiſſant la mort.





BOZALDAB,

CONTE ORIENTAL,

TRADUIT DE L'ANGLOIS.

BOZALDAB, Calyphe d'Egypte, avoit paſſé des jours tranquilles & heureux, pendant un grand nombre d'années, ſous les pavillons du plaiſir ; il avoit oint chaque matin ſa tête de l'huile de joie, lorſque ſon fils unique Aboram, en faveur duquel il avoit amaſſé de grands tréſors, & étendu ſes conquêtes, fut bleſſé à la chaſſe par une fleche qui partit d'une main inconnue, & expira ſur le champ.

Bozaldab ſe livra au déſeſpoir ; il refuſa de rentrer dans ſon palais, & ſe retira dans la grotte la plus obſcure de la montagne voiſine ; il ſe rouloit ſur la pouſſiere, déchiroit ſes habits, arrachoit les poils de ſa barbe vénérable, ne vouloit pas prendre la coupe de conſolation des mains de la Patience. Il ne permettoit pas

à ſes domeſtiques de l'approcher; il n'écoutoit que les cris lugubres des oiſeaux nocturnes qui voloient autour de ſa grotte ténébreuſe. » Peut-on appeller Dieu un être
» bienfaiſant, diſoit-il ſans ceſſe, lui qui
» ſe plait à bleſſer l'ame par des coups
» inattendus, lui qui écraſe ſes créatures
» par des malheurs ſans remede? Vous,
» Imans impoſteurs, ne nous parlez plus
» de la juſtice & de la bonté d'une Pro-
» vidence qui dirige tous les événemens,
» & qui aime le genre humain. Celui que
» vous prétendez qui regne dans les cieux,
» eſt ſi éloigné de protéger les miſérables
» enfans des hommes, qu'il ſe plait plutôt
» à brouir les plus douces fleurs dans le
» jardin de l'eſpérance, & comme un
» Géant impitoyable, à renverſer les plus
» fortes tours du bonheur avec la maſſue
» de fer de la colere. Si cet être avoit cette
» bonté dont ſes prêtres chantent les louan-
» ges, il feróit porté ſans doute à bannir
» ces maux qui font de ce monde une priſon
» d'angoiſes & une vallée de vanité & d'in-
» fortunes.... je n'y veux plus demeurer. «
Il leva alors avec fureur ſa main que le déſeſpoir avoit armée d'un poignard, & voulut s'en percer le cœur, lorſque tout-

à-coup des éclairs brillerent dans la caverne ; un être d'une beauté & d'une grandeur plus qu'humaine, vêtu d'une robe d'un bleu céleste, couronné d'amaranthes, & remuant une branche de palmier qu'il tenoit dans sa main droite, arrêta le bras du Calyphe tremblant & étonné, & lui dit avec un sourire majestueux : » Suis-moi au haut » de cette montagne.

Lorsqu'ils y furent arrivés, „ Je suis Caloc, l'Ange de la paix, lui dit son conduc„ teur respectable, tourne tes yeux du côté „ de la Vallée. " Bozaldab vit une isle déserte, stérile, brûlante ; au milieu il apperçut une figure maigre, pâle & mourante ; c'étoit un marchand qui périssoit de faim, & qui faisoit de tristes lamentations de ce qu'il ne trouvoit ni graine ni source d'eau dans ce désert ; il imploroit la protection du ciel contre les tigres qui étoient prêts à le dévorer. Il tenoit dans ses mains un petit coffre plein de bijoux, qu'il jetta sur le sable comme lui étant inutile, & se traîna avec beaucoup de peine vers une éminence où il alloit tous les soirs, pour donner un signal au premier vaisseau que le hasard conduiroit dans cette isle. „ Maîtres des cieux, dit Bozaldab, ne

„ permets pas que cet infortuné ſoit dé-
„ voré par les bêtes ſauvages ! “ Tais-toi, dit l'Ange, & obſerve. Il regarda, & vit un vaiſſeau qui abordoit à l'iſle déſerte. On ne peut exprimer le raviſſement du marchand affamé, lorſque le capitaine lui offrit de le conduire dans ſa patrie, s'il pouvoit lui donner quelque récompenſe. Le marchand lui offrit la moité de ſes bijoux; le capitaine l'ayant acceptée, tint conſeil avec ſes gens, qui furent d'avis de s'emparer du reſte des bijoux, & d'abandonner à ſon malheureux ſort cet infortuné, qui chercha en vain à les attendrir par ſes ſupplications & par ſes larmes.

„ Ciel, permettras-tu une injuſtice ſi
„ atroce ! s'écria Bozaldab. „ Regarde, dit
„ l'Ange, vois ce vaiſſeau, dans lequel tu
„ aurois ſouhaité que ce malheureux fût
„ entré, réduit en pieces par un rocher
„ contre lequel il a heurté ; n'entends-tu
„ pas les cris lamentables des matelots ?
„ Laiſſe gouverner le monde par le grand
„ & ſage diſpenſateur qui l'a créé ! Bien-
„ tôt il tirera de ce déſert affreux cet hom-
„ me dont le ſort le fait pouſſer des plain-
„ tes & des murmures, mais par des
„ moyens que lui ſeul connoît. Son cœur

„ étant dominé par l'avarice, il étoit non-
„ seulement le plus méprisé, mais aussi le
„ plus malheureux des hommes; il s'i-
„ maginoit qu'il y avoit dans les riches-
„ ses un charme puissant, tel que celui
„ de la baguette d'Abdiel, au moyen du-
„ quel il satisferoit tous ses desirs, & il
„ ne pourroit jamais rien craindre. Au-
„ jourd'hui, non-seulement, il a com-
„ mencé à mépriser, mais encore à avoir
„ en horreur les richesses, en jettant ses
„ bijoux sur le sable, il en a senti l'inuti-
„ lité, & la conduite des matelots lui a
„ montré combien elles peuvent être per-
„ nicieuses; il sait à présent qu'elles sont
„ bonnes ou mauvaises, utiles ou nuisi-
„ bles, suivant le caractere de celui qui
„ les possede. Heureux l'homme qui a
„ appris la sagesse à l'école de l'adversité!
„ Tourne-toi maintenant; voici un spec-
„ tacle qui t'intéressera encore plus que
„ celui dont tu viens d'être le témoin.

Au même instant, le Calyphe vit un magnifique palais, orné de statues de jaspe de ses ancêtres, des portes d'ivoire, qui tournant sur des gonds d'or de Golconde, présenterent aux regards un trône de diamans, environné de Rajas de cinquante nations

& d'Ambaſſadeurs vêtus d'habits de toutes ſortes de couleurs : ſur ce trône ſiégeoit Aboram, ce fils de Bozaldab dont il pleuroit la mort ; à ſes côtés étoit une princeſſe plus belle qu'une Houri.

„ O bienfaiſant Alla, c'eſt mon fils ; „ s'écria le Calyphe ; ah! laiſſez-moi le pren„ dre dans mes bras, & l'approcher de „ mon cœur ! " L'Ange lui répondit : „ Tu „ ne peux pas embraſſer un être qui n'a „ point de ſubſtance ; ce n'eſt ici qu'une „ viſion ; je te montre ſeulement quelle „ auroit été la deſtinée de ton fils, s'il „ eût vécu plus long-tems. " Et pourquoi s'écria Bozaldab, „ ne lui a-t-il pas été „ permis de vivre ? Pourquoi n'ai-je pas „ la ſatisfaction de le voir jouir de tant de „ bonheur & de puiſſance ? Attends ! répliqua l'habitant du cinquieme ciel. Bozaldab continua de regarder attentivement ; il vit que le viſage de ſon fils, ſur lequel il avoit accoutumé de voir un ſourire agréable, & les vives couleurs de la ſanté, étoit tantôt troublé par la rage, & tantôt qu'il annonçoit l'ivreſſe où il s'étoit plongé ; il y voyoit peints le dédain, la frayeur, & les flétriſſures de la débauche ; ſes mains étoient teintes de ſang ; il en-

troit en fureur : le palais où éclatoit auparavant toute la pompe orientale, fut tout-à-coup changé en un noir cachot ; son fils étoit étendu sur le pavé, lié, garotté, & ses yeux arrachés ; bientôt après il vit la Sultane favorite, dont la beauté l'avoit frappé, présenter à Aboram une coupe empoisonnée qu'elle le força de boire, & se marier avec son successeur au trône.

„ Heureux, dit Caloc, celui que la pro-
„ vidence a arraché au crime par l'Ange
„ de la mort, à qui elle a enlevé une puis-
„ sance qui auroit fait fondre sur lui la plus
„ affreuse misere !

„ C'est assez, s'écria Bozaldab, j'adore
„ les desseins impénétrables de la toute-
„ puissance ! De quels terribles maux mon
„ fils n'a-t-il pas été délivré par cette mort
„ sur laquelle j'ai tant versé de larmes !
„ c'est une mort d'innocence & de paix,
„ qui a laissé sur la terre sa mémoire en
„ bénédiction, & a placé son ame dans
„ les cieux.

„ Jette ce poignard, lui dit le Messager
„ céleste, dont tu voulois te frapper ;
„ change tes plaintes en un respectueux si-
„ lence, & tes doutes en adoration pro-
„ fonde ; un mortel peut-il regarder, sans

„ confusion & sans que la tête lui tourne,
„ dans l'abyme immense de l'éternité ? Un
„ esprit qui ne voit qu'à une distance infi-
„ niment petite, peut-il découvrir toute
„ la suite des événemens ? Ces canaux
„ que tu as fait creuser pour recevoir les
„ inondations annuelles du Nil, peuvent-
„ ils contenir les eaux de l'Océan ? Sou-
„ viens-toi, que le bonheur parfait ne peut
„ pas être donné à une créature : le bon-
„ heur parfait est un attribut du grand être,
„ qui ne peut pas plus se communiquer
„ que la puissance infinie & l'éternité. "

Après avoir ainsi parlé, l'Ange étendit ses ailes & s'envola vers l'empyrée. Bozaldab retourna dans son palais; il trouva dans les paroles de Caloc le principe du vrai bonheur.





OBIDAH,

CONTE ORIENTAL,

TRADUIT DE L'ANGLOIS.

OBIDAH, fils d'Abenſina, entreprit un voyage, & ſe tourna du côté de l'Indoſtan. Il jouiſſoit d'une ſanté ferme & vigoureuſe; il étoit animé par le deſir & l'eſpérance; il ne s'arrêtoit que de tems en tems pour écouter le ramage des oiſeaux, pour reſpirer un air doux & frais, & ſe déſaltérer au bord d'un ruiſſeau; quelquefois il contemploit les chênes, ces monarques des montagnes; d'autres fois il reſpiroit l'agréable odeur de la prime-vere, fille ainée du printems; tous ſes ſens étoient agréablement flattés, tout ſouci étoit banni de ſon cœur.

Il continua ſa route juſques au moment où le ſoleil fut au midi, & la chaleur qui augmentoit à chaque inſtant, affoibliſſant ſes forces, il regarda autour de lui, afin

de découvrir un chemin qu'il pût ſuivre ſans être incommodé par l'ardeur du jour. Il apperçut à ſa droite un bocage, dont l'ombre ondoyante ſembloit l'inviter à tourner ſes pas de ce côté là ; il y entra, la fraîcheur & la verdure lui offrirent des charmes auxquels il ne put pas réſiſter. Cependant il n'oublia pas qu'il avoit entrepris un voyage ; mais appercevant un petit ſentier bordé de fleurs, qui paroiſſoit dans la même direction que le grand chemin, il prit la réſolution de le ſuivre, & d'allier ainſi le plaiſirs avec la peine, & de ſe procurer les récompenſes de la diligence ſans en trop éprouver les fatigues. Il continua donc de marcher pendant quelque tems, & avec une ardeur qui ne ſe rallentiſſoit point, excepté lorſqu'il étoit arrêté par le chant des oiſeaux que la chaleur attiroit dans l'ombre, ou lorſqu'il s'amuſoit à cueillir des fleurs qui étoient d'un côté du ſentier, & des fruits que les branches des arbres lui offroient de l'autre. Enfin, le petit ſentier commençant à s'écarter de la grande route, & à ſe perdre parmi les arbres & les buiſſons, qui étoient rafraîchis par des fontaines & des caſcades, Obidah s'arrêta un inſtant ; il examina s'il

ne riſquoit pas de s'écarter trop de la grande route ; mais ſe rappellant que la chaleur étoit encore très-ardente, il réſolut de continuer par le petit ſentier, penſant qu'il ne feroit pas un long détour, & que bientôt il retrouveroit le grand chemin.

Il redoubla le pas, afin de regagner ce que les détours lui avoient fait perdre; l'eſpece d'inquiétude où il étoit le portoit à s'arrêter à chaque nouvel objet qui s'offroit à ſa vue, & à goûter tous les différens plaiſirs qui ſe préſentoient à lui & qui ſervoient à le diſtraire. Il faiſoit parler les échos; il montoit ſur les arbres, d'où il pouvoit découvrir de belles perſpectives ; il s'arrêtoit devant les caſcades ; il ſe plaiſoit à former un cours aux ruiſſeaux qui couloient entre les arbres : il battit ainſi un long eſpace de terrein en faiſant mille tours & detours. Les heures s'écouloient dans ces amuſemens ſans qu'il s'en apperçût. Il s'arrêta enfin; le jour étoit ſur ſon déclin; il s'éleva tout à coup une tempête. Le danger où il ſe trouvoit lui fit ſentir que l'homme s'éloigne ſouvent du bonheur lorſqu'il ne conſulte que ſon plaiſir actuel ; il ſe répentit d'être entré dans le bocage, & d'avoir quitté la grande route.

L'air

L'air s'obſcurcit de plus en plus, & un coup de tonnerre le tira de ſa méditation.

Il réſolut de faire tout ſon poſſible pour ſortir du lieu où il étoit, & pour retrouver le grand chemin. S'étant proſterné devant l'Auteur de la nature, & ayant imploré ſon ſecours, il avança d'abord avec confiance, tenant ſon épée à la main pour écarter les bêtes du déſert effrayées par l'orage; il entendoit à droit & à gauche les hurlemens plaintifs de la rage & de la terreur; il étoit au milieu de l'horreur des ténebres & de la ſolitude; les vents impétueux mugiſſoient dans les forêts, & les torrents rouloient avec un bruit affreux. Il marchoit d'un pas tremblant dans l'obſcurité; il ſe ſentit enfin accablé de fatigue, & il étoit ſur le point de céder à ſon malheureux deſtin, lorſqu'il apperçut une lumiere; il s'avance du côté où elle paroiſſoit, & il découvre la retraite d'un Hermite. Un bon vieillard le reçut avec empreſſement & lui donna de la nourriture. Le repas étant achevé; » Comment êtes vous parvenu juſqu'ici? lui dit l'Hermite; il y » a près de 30 ans que je ſuis dans cette » retraite, & perſonne n'y étoit encore

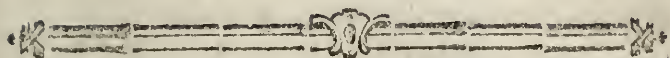
venu. « Obidah lui raconta ſans déguiſement tout ce qui lui étoit arrivé.

» Mon fils, lui dit l'Hermite, n'oubliez
» jamais les dangers que vous avez couru
» aujourd'hui par votre imprudence. Sou-
» venez-vous que la vie de l'homme eſt le
» voyage d'un jour. Au matin de la jeuneſſe
» nous nous levons pleins de vigueur; nous
» ſommes animés au travail par l'eſpérance,
» & nous marchons d'un pas ferme dans
» le ſentier de la ſageſſe. Peu de tems après,
» notre zele ſe rallentit, nous cherchons
» à faciliter nos devoirs, & à parvenir à
» notre but par des ſentiers agréables.
» L'horreur que nous avions d'abord pour le
» crime s'affoiblit, & nous nous haſardons
» à nous approcher de ce que nous avions
» réſolu d'éloigner ſans ceſſe de nous. Le
» cœur s'amollit par degrés, & nous ceſſons
» d'être ſur nos gardes; nous portons nos
» regards ſur les jardins du plaiſir; ce n'eſt
» pas ſans ſcrupule que nous en approchons,
» nous y entrons, mais en tremblant,
» & toujours dans l'eſpérance d'y paſſer
» ſans perdre de vue le ſentier de la vertu
» que nous laiſſons pour un inſtant à notre
» droite, & dans lequel nous nous propo-
» ſons de rentrer. Mais une tentation ſucce-

» de à une autre, une facilité prépare la
» voie à une autre ; bientôt nous ne goû-
» tons plus le bonheur attaché à l'inno-
» cence ; & nous soulageons notre inquié-
» tude par les plaisirs auxquels nous nous
» livrons. Nous perdons insensiblement le
» souvenir de nos premieres résolutions,
» & nous oublions ce qui convient à des
» êtres raisonnables. Nous nous jettons
» dans le tumulte des affaires, nous don-
» nons tête baissée dans les plaisirs des
» sens, nous promenons d'objets en ob-
» jets notre inconstance ; jusqu'à ce que
» les ténebres de l'âge avancé nous sur-
» prennent, & que le mal-aise, l'inquié-
» tude & l'angoise s'emparent de nous.
» Alors la réflexion nous rappelle à nous-
» mêmes, nous tournons les yeux sur no-
» tre vie passée ; ce spectacle nous cause
» de l'horreur, du trouble & des remords,
» nous regrettons, & quelquefois en vain,
» d'avoir quitté les sentiers de la sagesse.
» Heureux ceux, mon fils, qui appren-
» dront de ton exemple à ne jamais déses-
» pérer, & qui se souviendront, que quoi-
» que le jour soit fini, & que les forces
» leur manquent, ils doivent faire un der-
» nier effort ; que la reforme des mœurs

» n'eſt pas impoſſible, que l'on peut re-
» venir de ſes égaremens, & que celui qui
» implore le ſecours du ciel, peut triom-
» pher des difficultés qui paroiſſent inſur-
» montables. Allez, mon fils, prendre
» du repos; mettez-vous ſous la protec-
» tion de celui qui ſoutient tout; demain
» recommencez votre route, & l'expérience
» vous rendra ſage à l'avenir.





ROSE,

CONTE MORAL.

MELISE dans ses jeunes années avoit joui de tout ce ce que le bonheur d'imagination peut offrir de plus séduisant pour faire passer des jours agréables. Fille d'un homme en place, elle s'étoit vue considérée pour sa famille; ornée par la nature d'une beauté peu commune, elle avoit une foule d'adorateurs; sa bonté, sa politesse, ses vertus lui avoient assuré l'estime de chacun : un mariage brillant lui donnoit un rang distingué; cependant jusques alors, elle ne fut qu'une femme ordinaire; la fortune lui procura l'occasion de montrer les efforts dont son ame étoit capable, les secousses qu'elle pouvoit ressentir sans en être ébranlée, & les forces que donnent la vertu à un cœur qui la chérit.

Le pere de Melise mourut de chagrin, parce qu'il avoit été disgracié; ses biens

difparurent avec les honneurs dont il avoit joui; fon gendre le Marquis de R ** fut enveloppé dans fon infortune; l'injuftice fe contente rarement d'une victime: il laiffa bientôt après par fa mort Melife à l'âge de vingt-cinq ans, feule, pauvre & fans reffource, avec une petite fille extrêmement jeune. Melife alors fut affez courageufe pour voir fon état fans s'effrayer, affez maîtreffe d'elle-même pour ofer pénétrer l'avenir qui l'attendoit, & affez fage pour prendre le parti qui devoit lui affurer les momens les moins fâcheux. Elle renonça donc au monde qui l'avoit trompée; elle recueillit les débris de fa fortune ancienne, & ayant trouvé la petite fomme de dix mille livres qu'on n'avoit pu lui enlever, elle acheta avec elle, à cinquante lieues du pays qu'elle quittoit, une petite maifon, dont dépendoit une portion de terre qui devoit l'entretenir: elle efpéra de pouvoir dans cet afyle pleurer à fon aife fes malheurs, préferver Rofe fa fille des illufions enivrantes de l'amour-propre; lui apprendre à être heureufe, & trouver elle-même la tranquillité dont elle fentoit bien n'avoir jamais connu les douceurs.

Le pays qu'elle avoit choisi étoit un de ceux que la nature paroissoit s'être fait une étude d'embellir, il offroit de toutes parts les spectacles les plus ravissants; ici une campagne riante plantée d'arbres utiles & beaux, en séparant les possessions, offroit l'image de ces vastes avenues que le luxe imagine pour flatter les yeux & réalise pour l'inutilité; là des prairies admirables, peintes avec les couleurs les plus vives & les plus variées, traçoient aux yeux l'émail le plus beau & le mieux dessiné; des champs immenses diversifioient l'uniformité du tapis qui couvroit cette terre heureuse, en présentant ça & là des places qui n'étoient recouvertes que de quelques brins d'herbes courtes & jaunâtres, tandis que d'autres étoient cachées par des épics serrés & bien nourris, qui montroient la fertilité du sol & l'intelligence des Agriculteurs; un fleuve considérable arrosoit toutes ces campagnes, & sembloit faire connoître, par ses detours multipliés, le plaisir qu'il avoit de parer ces beaux lieux; mille petits ruisseaux venoient y joindre leurs ondes fraîches, & rouloient à travers des cailloux leurs eaux pures & transparentes. Tout ce vallon étoit borné d'un

côté par une chaîne de montagnes antiques qui préservoient ce canton des rigueurs du vent du nord & faisoient toujours respirer la douceur de l'air du printems ; mais ce que cet endroit avoit encore de plus enchanteur, c'est que ses habitans étoient dignes de ces avantages, qu'ils savoient les estimer assez pour craindre d'en être privé, & qu'évitant avec soin le commerce dangereux des villes, ils avoient conservé ces mœurs douces & vraies qui charment ceux qui les ont, qu'on ne quitte jamais sans peine, & qui procurent le bonheur à tous ceux qui les possedent.

Ce fut là que la triste Melise commença d'être heureuse, elle y oublia facilement les plaisirs bruyans des hommes corrompus qui cherchent à s'étourdir, pour éprouver cette douce sensation que la vertu inspire, & cette volupté délicieuse que l'uniformité d'une vie calme répand dans le cœur; elle sentit bientôt que l'homme ne change pas de nature par les titres pompeux, sous lesquels plusieurs s'offrent de cacher le plus auguste de ceux qu'ils possedent; savoir, qu'ils sont des hommes comme la plupart de ceux qui les environnent & qu'ils méprisent ; elle vit que

les richeſſes n'augmentoient pas les qualités & le bonheur, mais qu'elles aviliſſent ſouvent ceux qui les poſſedent & les rendent pour l'ordinaire malheureux : elle ne meſuroit plus la grandeur que par le degré de ſenſibilité dont le cœur eſt capable, & par l'utilité dont on peut être à chacun; elle ne trouva des richeſſes que dans la diminution des beſoins inutiles & dans le contentement que la raiſon peut créer dans ceux même qui touchent à la miſere; elle n'imagina plus de plaiſir que dans la bienfaiſance, le ſoulagement des malheureux & la conſolation des affligés; elle fut ainſi grande ſans ſes titres, riche ſans ſes biens, & goûta la joie ſans avoir ce qu'on appelle dans le monde du plaiſir. L'infortune eſt un grand précepteur, mais il faut avoir une ame robuſte pour pouvoir profiter de ſes leçons, ſans ſuccomber à la rigueur de ſes coups.

Afin de rendre ſa retraite auſſi gracieuſe qu'elle pouvoit l'eſpérer, elle voulut ſe confondre avec les payſans qui devoient être ſes ſeules connoiſſances, & dont elle ſouhaitoit faire ſes amis; elle quitta donc ſes ajuſtemens extraordinaires qui nuiſent à la beauté, & s'attirant l'attention qu'elle

mérite, & qui la trahissent en faisant regarder l'admiration qu'elle fait naître comme l'effet de la parure dont on avoit prétendu la relever. Elle prit donc pour modele les femmes du canton qui se mettoient le mieux, & n'ajouta à leur maniere de s'habiller que ce goût délicat qui seme les graces dans les plis qu'il forme, sans lequel les diamans cessent de briller; mais qui rend la toile grossiere & la fleur modeste des prés un luxe somptueux & une décoration magnifique; ce goût naturel doit être perfectionné, il peint la délicatesse de l'ame, & la vertu n'est que la délicatesse du cœur.

Il n'y a de vifs attachemens qu'entre les égaux; Melise le sentoit, c'est ce qui la fit résoudre à se rendre ainsi parfaitement semblables à toutes les femmes de son village, elle se gagna par-là leur amitié: elle faisoit plus encore, elle les voyoit fréquemment; elle les prévenoit avec plaisir & les consultoit dans l'occasion; cependant toutes ces femmes furent de bons juges; elles connurent leur infériorité & lui accorderent leur respect; ils la prierent même de ne pas oublier l'état qu'elle devoit avoir eu auparavant, & d'être per-

ſuadée qu'elles ſe feroient toujours honneur de lui être utile ; mais qu'elles ſavoient trop bien ce qu'elles lui devoient pour avoir avec elle la familiarité qu'elle paroiſſoit exiger. Elles lui témoignoient ainſi leurs ſentimens, lorſque leurs maris ſe joignirent à elles & lui donnerent, par l'effuſion de leur cœur & les démonſtrations de leur eſtime, le plus touchant des plaiſirs qu'elle eût jamais goûté. Non, mes amis, leur diſoit-elle en s'attendriſſant, je veux vivre avec vous, c'eſt pour cela que je veux vivre comme vous ; je vous aſſure que c'eſt ſeulement depuis que j'habite vos campagnes, que je commence à eſpérer le bonheur, & vous voudriez que je fus ſans eſtime & ſans reconnoiſſance pour ceux qui me le font goûter ? Mais nous ſommes tous égaux, des avantages que le haſard diſtribue aveuglément, changeroient-il le ſort fixe que la nature donne à tous ? & chercherai-je à conſerver de l'orgueil, tandis que l'orgueil des autres à été la cauſe de tous mes malheurs paſſés ? Vous vivez ſans diſtinction, & vous vivez contents ; troublerai-je par des prétentions folles votre félicité, & ſi vous êtes heureux en vivant ainſi, ne le ſerai-je pas de mê-

me? Si je puis me distinguer par ma vertu, je serai ravie de mériter votre estime, & si je puis vous être utile par mes talens, je toucherai au vrai bonheur; sans doute vous êtes tous mes amis & mes compagnes, donnez-moi les mêmes titres, il n'en est aucun qui puisse me flatter davantage. Melise leur tendit les mains & courut pour les embrasser; elle vit alors les premieres larmes que l'amitié fait couler, & sentit le plaisir qu'il y a de pleurer de joie.

Jamais elle n'avoit goûté un bonheur aussi pur; jamais elle ne s'étoit peint les hommes sous des couleurs aussi flatteuses. Quoi donc, se disoit-elle, les hommes que j'ai connu avant de venir ici n'en étoient pas, à peine les aurois-je reconnu à leurs traits: je vois dans ces nouveaux êtres la force & la santé, des physionomies expressives, des yeux qui parlent, des bras nerveux, une démarche aisée & naturelle, & je n'avois vu que des hommes manqués, des septuagénaires à vingt ans, des visages dont le sang moins rouge ne colore plus les traits, qui semblent des convalescens par leur foiblesse, & des enfans par leurs plaisirs; leurs yeux éteints publient leurs vices, & leur physionomie à force

de s'être gênée pour mentir, ne dit plus rien. Quelle différence dans mon état? Les plaisirs du cœur m'étoient inconnus, & je goûte tous ceux de la confiance; je peux dire à un de mes semblables que j'ai du plaisir, & je suis sûr de lui en procurer: j'ai des cœurs qui ne sont pas les miens, & qui pourtant sont à moi; car ils agiront comme le mien propre, ils cacheront mes secrets, ils chercheront les moyens d'adoucir mes peines, ils me feront partager leur bonheur & augmenteront ainsi ma joie. On s'aime ici, mais on ne peut avoir des amis sans avoir avec eux le bonheur. Si dans la ville que j'ai quittée mes connoissances savoient mon sort, elles me trouveroient bien malheureuse, mais je les plains avec plus de raison qu'elles ne me plaindroient avec intérêt. Il faut que les plaisirs qu'ils éprouvent déchirent l'ame pour se faire appercevoir, ceux que je goûte badinent avec elle & conservent toute sa sérénité.

Telles étoient les idées que Melise avoit acquises; elle s'étoit fait un cœur tout neuf, & la nature avoit reparu dans ses pensées comme dans ses actions; elle s'admiroit aussi dans sa nouvelle façon d'exister, & crut en conséquence rendre

un ſervice conſidérable à ſa fille, ſi elle l'élevoit en ſuivant ces principes. Roſe vivoit déja au milieu des autres payſannes, comme ſi elle étoit née pour l'être; elle partageoit leurs travaux & leurs plaiſirs; elle avoit toute leur gaieté, mais elle étoit plus réſervée. Roſe étoit payſanne par ſes mœurs, par ſa naïveté & par ſa vertu; mais elle avoit plus qu'elles, une raiſon ſolide qui commençoit à ſe développer; une délicateſſe de ſentimens qui fait ſeule l'éloge de la perſonne à qui on l'attribue; cette vivacité aimable, parce qu'elle eſt modérée, qui permet à l'eſprit de faire voir tout ce qu'il a d'éclatant, mais qui ne va jamais juſques à la méchanceté ou à l'étourderie; cet enjouement qui enchante lorſqu'il eſt naturel; cette énergie d'expreſſion qui fait l'ame des penſées; cette ſenſibilité touchante qui ravit: voilà ce qu'elle devoit à ſa mere. Si Meliſe eût été plus heureuſe, il eſt certain que Roſe n'eût pas été ſi aimable, abandonnée à des gouvernantes ſans génie & ſans raiſon; elles n'auroient pas apperçu des diſpoſitions auſſi brillantes, ou n'auroient pas ſu en tirer parti, & ſi elles avoient été ſans mœurs, comme cela ar-

rive souvent, elles n'auroient pas craint de semer dans son ame les germes des crimes & des vices ; ou du moins sans s'intéresser à ses succès, elles auroient gâté son cœur en flattant son amour-propre pour mériter son approbation, & seroient devenues trop faciles pour ses goûts, afin de gagner son attachement.

La nature n'avoit pas été moins libérale pour le dessein de son corps que pour la composition de son esprit. Représentez-vous Rose à l'âge de dix-sept ans, avec cet air imposant que donne la vertu, mais la douceur & les graces que la sensibilité peint sur tous les traits. Ayant de beaux yeux bleus que le génie éclairoit, & que la bonté rendoit touchans ; ajoutez à cela ces manieres naïves & animées que l'usage du monde n'avoit pas glacées par sa monotonie & sa froideur ; ce ton de voix souple & gracieux qui charme l'oreille sans la déchirer par des tons maniérés & absurdes ; une prononciation sûre, mais toujours accentuée par l'ame. Pour achever de la peindre, je dirai qu'elle avoit une taille riche & élégante, une démarche noble & aisée, un maintien honnête & décent : on oublioit d'abord son habit rustique pour

admirer la beauté qu'il habilloit. Rose étoit la Reine de tous les cœurs dans cet équipage champêtre; si elle en avoit eu un autre, elle se seroit attiré les respects des paysans qui l'adoroient, & auroit été étourdie par le bourdonnement des petits-maîtres qui l'auroient environnée, au lieu que dans cette parure modeste, elle captivoit tous les cœurs, fixoit tous les yeux, gagnoit l'admiration de chacun, & inspiroit le respect en faisant naître l'amour.

Rose avoit autant de prétendans à son cœur qu'il y avoit de garçons aimables dans cet endroit; elle ne le soupçonnoit pas, parce qu'elle ne connoissoit pas ses charmes, ou plutôt, parce qu'elle en ignoroit le pouvoir; elle avoit bien remarqué la régularité de ses traits, l'éclat de ses couleurs; souvent le crystal brillant d'une onde pure avoit réjoui ses yeux en flattant son amour-propre; mais on n'est pas porté naturellement à croire que les choses qui nous plaisent, fassent la même impression sur tous ceux qui peuvent le voir: la modestie naturelle qu'on porte toujours avec soi, repousse bientôt les idées emphatiques de l'orgueil: d'ailleurs, la coquetterie est un défaut d'emprunt, mais il est invitable;

une

une ſeule femme étoit ſuffiſante pour l'inſpirer à toutes les autres ; on voulut ſans doute avoir ſes avantages, & on ſuppoſa ſes moyens infaillibles & uniques. Comme Roſe vivoit avec des femmes auſſi ſimples qu'elle, elle avoit auſſi toute leur ſimplicité, & ſon cœur étoit trop franc pour en impoſer par des menſonges. Elle ne vit ainſi dans la cour qu'on lui faiſoit que cette eſpece de diſtinction qu'on doit à des étrangers, ou les égards que méritoient la ſageſſe & la bonté de ſa mere : elle recevoit avec dignité, mais non pas ſans reconnoiſſance, les hommages qu'on lui rendoit ; & quoique ce fût ceux de l'amour, elle n'y vit jamais que ceux de la politeſſe.

On donna une fête que la joie avoit préparée & dont le plaiſir fit tous les frais, l'ombre des bois, un tapis de verdure furent le palais où l'on ſe raſſembla, la gaieté & l'innocence furent les ornemens qui le décorerent ; jamais fête ne fut plus ſimple, & jamais fête ne fut ſi agréable ; tous les jeunes gens des environs s'étoient raſſemblés pour donner à leurs parens le ſpectacle attendriſſant d'une jeuneſſe reconnoiſſante ; c'étoit une coutume dans ce lieu de réunir ainſi toutes les familles une fois

l'année, & la jeunesse faisoit tous les aprêts de ce jour de joie, de bal & de festin; là chacun, suivant ses goûts, se livroit au genre de plaisir assorti à son âge, les vieillards gais & contens étoient émus par la vue de leurs petits enfans qui leur ressembloient par leur simplicité & leur vertu; ilspartageoient leurs amusemens, quoiqu'ils ne pussent plus s'y joindre, en leur rappellant le tems où leur vigueur & leur souplesse leur avoit laissé jouir de l'avantage de danser avec des bergeres aimables; ils les exhortoient ainsi à profiter de leur légéreté qui les portoit à ses plaisirs. Les jeunes gens étoient transportés à la vue de ces bons parens qui paroissoient enchantés de les voir, qui s'intéressoient à leurs jeux, & qui sembloient dire, par leur demarche, qui paroissoit moins pesante, & par leurs traits qui s'étoient égayés, que la vie avoit encore pour eux bien des douceurs. Melise fut invitée à cette fête, Rose s'y trouva avec elle, Melise se distingua au milieu des personnes de son âge comme Rose parmi ses compagnes. Le canton se trouvoit heureux d'avoir donné un asyle à des personnes aussi vertueuses, & on le leur témoigna publiquement.

Déja on se mêle, les danses commencent, chacun briguoit le bonheur de donner la main à Rose. Tous les jeunes gens étoient ses amans ; Rose en fut fâchée ; elle vit qu'elle ôtoit à ses compagnes un plaisir qui la flattoit trop, pour que sa privation ne leur fît pas de la peine ; elle refusa donc pendant long-tems de danser, & renvoyoit à ces amies, qui paroissoient le plus négligées, ceux qui venoient la solliciter de danser avec eux ; elle conduisit cela avec toute la discrétion possible, & couvrit aussi habillement qu'elle put une conduite qui lui méritoit l'amitié de toutes ses connoissances. Cependant quelques vieillards de l'assemblée le remarquerent, ils lui en firent leurs remercimens, & lui donnerent les éloges qu'elle méritoit. Melise qui l'apprit fut enchantée de la bonté de sa fille, & tous ceux qui la virent alors ne la quitterent qu'avec plus de respect ou plus d'amour.

Le soir en se retirant, elle ne put s'empêcher de témoigner à sa mere la surprise que lui avoit donné la conduite des jeunes paysans dans cette fête. Je suis fâchée, lui disoit-elle, de diminuer ainsi les plaisirs de mes compagnes, je ne mérite pas

mieux qu'elles les diſtinctions dont on m'honore ; ſi elles s'en étoient apperçues, elles pourroient peut-être m'aimer moins, & ce ſeroit bien pénible pour mon cœur : ſi elles pouvoient croire que je les recherche, elles me feroient une bien grande injure, & ſi elles s'imaginoient que cela me touche beaucoup, elles ſe tromperoient ; car je crains un plaiſir qui cauſeroit du chagrin à pluſieurs, ou que je ne pourrai pas partager avec tous : En vérité, tous ces jeunes gens me fatiguent par leurs recherches, & me déplaiſent par leurs aſſiduités... Mais à propos, je ne conçois pas pourquoi ils ſont plus gais, plus riants, plus ſpirituels avec moi qu'avec les autres ? Pourquoi ils ne ſe voient pas avec plaiſir entr'eux, quand par haſard j'en prie un plutôt que les autres de me rendre quelque ſervice ? Hier au ſoir, par exemple, que nous étions raſſemblés au bord de ce ruiſſeau pour faire nos ouvrages en profitant de la fraîcheur, il en avoit cinq ou ſix qui me parloient avec beaucoup d'amitié, j'étois touchée de leur bonté, & je leur repondois avec reconnoiſſance. St. Julien plus éloigné ſembloit être malade, il avoit l'air moins vif, il ſoupiroit fré-

quemment, je l'appellois pour lui demander des nouvelles de sa santé, & tout de suite, je vis le plaisir passer dans ses yeux; cela m'en fit beaucoup; mais je remarquois que la même tristesse s'emparoît de tous ceux à qui je ne parlois plus; je me retirois alors avec vous, cela me rendit fort pensive, & je ne savois point à quoi attribuer tous ces changemens. Si j'en étois la cause... Mais comment pourrois-je l'être? En vérité je n'y comprends rien. Melise vit avec plaisir la naïveté de sa fille; sans dissiper son ignorance, elle lui répondit par des généralités qui ne lui expliquerent pas ce qu'elle demandoit; mais qui lui firent sentir que ses observations étoient peu justes ou que d'autres causes avoient donné lieu à ses remarques. Rose, lui disoit-elle, ces jeunes gens sont comme vous; éprouvez-vous avec vos amies les mêmes sentimens? vous pouvez les envisager sans que votre cœur s'émeuve, pourquoi voudriez-vous que le leur fût différent? J'aime votre compassion, je me plais à votre sincerité, vous faites le bonheur de ma vie. Elle embrassa sa fille avec délices. Quel plaisir pour des parens que celui que leur donne la vertu de leurs e

ſans ! Qu'elle joie pour des enfans que celle de ſentir le cœur tendre d'une mere palpiter de joie ſur le leur, de voir leurs tranſports & d'être les auteurs & les témoins de leur félicité.

C'eſt ainſi que Meliſe paſſoit ſes années, que Roſe profitoit du cœur excellent que la nature lui avoit donné, & de l'avantage précieux d'avoir une mere qui échauffa, par le feu de ſon génie, ſes talens & ſes vertus prêtes à éclore. La nature auroit peut-être manqué ſon but, ſi une autre mere avoit dirigé l'éducation de Roſe ; mais peut-être auſſi Meliſe n'auroit pas ſi bien réuſſi, ſi elle avoit eu une autre fille, elles étoient faites pour être heureuſes en exiſtant enſemble. Le cœur de Meliſe étoit réjoui par l'aimable caractere de Roſe ; l'ame de Roſe étoit ornée par les leçons de Meliſe, & ſon cœur étoit perfectionné par ſes conſeils, ce qui lui fournit les moyens de s'eſtimer plus elle-même, & de mériter d'avantage l'amitié, l'eſtime & les égards de tous ceux qui pouvoient la voir ; toutes deux d'ailleurs ſavoient l'art du contentement. Meliſe oublia facilement ſes anciens plaiſirs, ſes anciennes connoiſſances, & jouiſſoit avec délices de la joie qu'elle

pouvoit se procurer; sa fille, les paysans, ses voisins étoient son univers; mais quoique reserré en apparence, il s'agrandit beaucoup pour elle, parce qu'elle le voyoit par son cœur; car exerçant sa sensibilité, en ayant les occasions, voyant qu'on lui en tenoit compte, elle vivoit plus pour elle, en vivant beaucoup plus pour les autres : au lieu que dans le monde où elle avoit été toute pour soi, la place qu'elle y avoit occupé étoit bien bornée, puisqu'elle ne pouvoit y voir que son individu : ce qui rend encore le sentiment de l'amour-propre d'autant plus pénible, qu'il est plus délicat, parce qu'il est plus exercé, & plus exposé à être blessé, parce que la plus légere piquure fait une plaie considérable.

Le bonheur que les hommes peuvent goûter ressemblent fort à ces jours de l'Eté, qui le matin s'annoncent pour l'ordinaire de la façon la plus éclatante : un soleil étincelant éclaire un Ciel pur; la nature tranquille semble se plaire à voir toutes ses beautés vernies par la lumiere ; le cœur content se promet un tems calme & sans orage ; mais l'observateur intelligent s'y fie peu, il a vu souvent des nuages noirs

& gonflés par la foudre, ternir ce brillant appareil, & y faire succéder ces vents furieux qui semblent soufler pour tout confondre, & ces tempêtes horribles qui peignent la nuit avec les sillons redoublés d'un feu effrayant. Melise & Rose éloignées du monde goûtoient une félicité qu'elles croyoient à l'abri des efforts de la malice humaine, elles pensoient voir prolonger avec leurs jours la tranquillité dont elles jouissoient, quand le malheur vint encore les accabler jusques dans leur retraite; on leur disputa le petit fond de terre dont ils avoient fait l'acquisition, & qui étoit la seule ressource que la fortune leur eût laissé pour leur entretien; on forma contre elles des prétentions autorisées par des formalités qu'elles avoient négligées; l'injustice la plus grande s'appuya d'une ignorance toujours respectable, parce qu'elle est fondée sur la sincérité; elles eurent beau exposer leur droit, peindre leur misere, montrer leur désespoir; le Seigneur dont elles dépendoient, & au nom de qui on cherchoit à les dépouiller, ne se mêloit point de ses affaires; il étoit trop occupé de ses plaisirs pour l'être du bonheur de quelqu'un, & pour devenir le soutien de

la justice : il abandonnoit tous ces détails intéressans pour un cœur sensible, à un Intendant avare & cruel, qui travaillant moins pour son maître que pour lui-même, ne vit dans cette occasion qu'un moyen de vanter sa vigilance, & de pourvoir à ses propres intérêts. Melise fut donc dépossédée du reste de sa fortune, & après avoir goûté les charmes de la médiocrité la plus étroite, elle se vit la proie de l'indigence la plus affreuse ; elle n'avoit pas même le plus léger secours à attendre, ses anciens amis étoient des connoissances de plaisir qu'elle avoit négligé depuis bien des années, & qui d'ailleurs n'ont un cœur sensible & une mémoire ferme que pour les gens heureux; ses nouveaux amis, les paysans de son village lui étoient bien fideles, mais leur fortune étoit trop bornée pour en attendre quelques soulagemens; elle-même n'étoit pas assez robuste pour pourvoir à sa subsistance par son travail, & sa fille n'auroit pas pu les entretenir toutes deux. Toutes ces réflexions vinrent se présenter à elle dans le même moment : malgré la force de son esprit & l'expérience qu'elle avoit faite de l'infortune, elle ne put s'empêcher de voir avec effroi

l'horreur de son état. Que deviendrai-je, disoit-elle ; tout ce que le Ciel voudra ; je serai trop heureuse de voir finir mes maux ; mais Rose, ma fille, qui est si jeune, qui a un si grand besoin de mes conseils... Qui en prendra soin? Qui lui servira de mere? Rose, qui fait toutes mes délices, qui effaçoit seule tous mes chagrins... enfant né pour la douleur..... enfant qui mérite si fort d'être heureux... Quelle perspective tu auras devant toi... tu seras abandonnée... à toi-même... tu seras sans secours... L'infortune qui a présidé à ta naissance... non elle ne t'accompagnera pas... Rose arriva pendant qu'elle parloit ainsi, & trouva sa mere abymée dans la douleur, prononçant avec amertume son nom, & répandant un torrent de larmes. Oh ! ma mere, s'écria-t-elle, qu'avez-vous? le désespoir est peint sur votre visage, quelle idée affreuse vous occupe? quel malheur terrible vous est-il arrivé? vos yeux humides sont mouillés de pleurs, c'est la premiere fois que je vous ait vu dans ce cruel état. Melisene put lui répondre, elle lui présenta la sentence qui lui ordonnoit de quitter incessamment sa maison, & qui lui faisoit perdre dans le même jour le bon-

heur dont elle avoit joui, & les espérances de le goûter encore. Rose ne put lire cet arrêt barbare sans attendrissement, la vue de sa mere abandonnée excita tout son amour: elle se jetta dans ses bras, elle l'embrassa. Melise & sa fille mêloient ainsi leurs chagrins, leurs ames & leurs pleurs. Rose en se relevant dit, avec ce courage de la vertu, ma mere, vous m'avez donné des mains qui fourniront à votre nourriture, je vous rendrai la vie que vous m'avez donnée: si je pouvois vous la procurer aussi gracieuse que vous me la faites trouver chere, Rose seroit alors la plus heureuse des filles; elle réaliseroit des sentimens qui pénétrent son cœur depuis qu'elle a pu connoître vos bontés. --- Rose, vous aimez bien votre mere. . . mais ton amour te cache ta foiblesse--- Non, je sens mes forces croître par l'idée flatteuse de vous conserver, j'aurai le sort de plusieurs de mes compagnes, qui n'auront pas comme moi l'avantage d'adoucir leurs travaux par le motif qui me les fait entreprendre; je ferai comme elles, je le ferai sans doute bien aisément, ce sera pour vous, & votre conservation assurera la mienne; vous vivrez pour votre fille qui vous chérit plus

qu'elle-même ; si elle est heureuse, vous êtes assez bonne pour l'être aussi ; mais vous ne souhaitez que mon bonheur, le vôtre le rendra donc complet. Oh ! ma fille... Melise ne put en dire d'avantage ; Rose sortit sans attendre sa réponse pour offrir ses services à Du Tilleul, le pere de St. Julien, qu'elle savoit avoir besoin d'ouvriers.

Du Tilleul étoit un homme de cinquante ans ; son pere avoit été de condition, mais réduit à la misere par une conduite peu reglée, il fut obligé de quitter le monde. Rétiré dans cet endroit, il appliqua ses talens à l'agriculture, & trouva le moyen de devenir un riche paysan ; il laissa sa fortune rustique à son fils, il fit plus que cela, il lui inspira un grand dégoût pour tout ce qui tient aux villes, & l'engagea par ses raisons & son exemple à conserver l'état qu'il lui laissoit ; sa persévérance dans le parti que son pere lui avoit fait embrasser, annonce un homme qui a pensé profondément & qui juge avec sagesse ; il savoit estimer la valeur de ses plaisirs, de ses occupations, de ses amis, & il avoit sans doute raison dans le choix qu'il avoit fait, son esprit étoit orné de toutes les connois-

ſances relatives à ſon état, il avoit une bibliotheque peu nombreuſe, mais bien choiſie; il n'eſtima jamais la ſcience que par ſon utilité pour le bonheur des autres hommes, & jugeoit de l'importance de ſes occupations, par le profit qu'en pouvoit retirer la ſociété; il applaudiſſoit donc au genre de vie qu'il avoit pris, & trouvoit bien plus de gloire à nourrir le genre humain par ſon induſtrie qu'à le détruire par ſa fureur; il eut l'avantage de voir S. Julien prendre toutes ſes idées, & agir comme en étant perſuadé; ils étoient tous les deux des êtres utiles au monde, & il y a peu de gens qui puiſſent prétendre à cet éloge.

Roſe rencontra Du Tilleuil ſur le chemin qui conduiſoit chez lui, elle le pria tout de ſuite d'accepter ſes ſervices & de la compter parmi ſes domeſtiques: il fut étonné de cet offre, & voulut ſavoir les raiſons qui l'obligeoient à une demarche auſſi humiliante; Roſe étoit naïve, elle lui récita, avec ſes graces ordinaires les événemens qui les accabloient; Du Tilleul en fut pénétré, il ne put même retenir ſes larmes. Vous pleurez, lui dit Roſe, vous pleurez comme ma mere, mais vous n'a,

tes pourtant pas moins heureux qu'auparavant .... j'attends de votre bonté que vous ſoyez content de mon travail, & que vous y mettiez le prix qu'il mérite ; je vous aſſure de toute mon aſſiduité, c'eſt pour ma mere que je travaillerai.--------Eh bien ! Roſe, j'accepte vos offres, mais vos malheurs me rendent chagrins, un ſort brillant vous étoit dû, vous le ſavez, le Ciel eſt juſte, vous connoîtrez un jour ſes bontés, je vais trouver votre mere------ Ne lui parlez pas, s'il vous plait, de ce que je viens de vous dire, elle me plaindroit ſans raiſon, & ſa douleur augmenteroit peut-être, elle eſt aſſez malheureuſe .... je le ſuis bien auſſi, je ne pourrai plus la conſoler pendant la journée----Soyez tranquille, je vais chez elle ; je ferai tous mes efforts pour la conſoler, & j'eſpere d'y réuſſir.

Du Tilleul trouva Meliſe dans la triſte ſituation que Roſe lui avoit peinte ; il s'adreſſe à elle avec cette bonté qui honore l'homme, & cette délicateſſe qui pare la bonté. Je ſais toute la rigueur de votre ſort & je le partage ; ma maiſon ſera votre retraite ; ma femme eſt morte depuis quelque tems, j'ai perdu avec elle une amie &

les plaiſirs de l'amitié, je n'ai plus les ſecours d'une compagne qui me chériſſoit, vous ſerez mon amie & vous aurez la bonté de vous charger du ſoin des choſes dont elle s'étoit réſervée l'adminiſtration. S. Julien eſt ſage & vertueux, il vous reſpecte autant que moi : j'eſpere que nous vous ferons retrouver le bonheur. Quittez ſur le champ cette maiſon affreuſe qui ne vous offre plus que le tombeau de vos plaiſirs, ne laiſſez plus ronger votre cœur par l'affliction, c'eſt une rouille qui le détruiroit comme le fer auquel elle s'attache, écoutez votre ſenſibilité & eſtimez aſſez mon attachement pour profiter de ce qu'il vous offre. Meliſe étoit étonnée, ſa ſurpriſe l'empêcha de répondre au bienfaiſant Du Tilleul, mais il connu pourtant aux agitation de ſon ame & aux changemens qu'éprouva ſa phyſionomie, que la joie étoit dans ſon cœur, & que la reconnoiſſance lui fermoit la bouche ; allons, lui dit-il, je ne ſuis pas de la ville, il ne me faut pas des mots pour flatter ma vanité ; le meilleur remerciment que vous puiſſiez me faire, c'eſt de vous rendre à mes deſirs ; je ſuis vrai, je ne dis rien ſans avoir examiné, ſi je voulois le dire, & ſi mon deſſein étoit

de l'exécuter. Il travailla toute de ſuite à raſſembler les meubles de Meliſe pour les faire emporter chez lui. Meliſe plus ravie ſe traîne à ſes pieds, embraſſe ſes genoux. O vous ! le meilleur des peres, lui dit-elle, vous êtes celui des pauvres & des malheureux ; que Dieu ſoit votre récompenſe. . . . pour moi, je ne peux que ſentir------Allons, ma fille, vous m'attendriſſez, & je ſens que je pleure autant que vous, levez-vous donc, venez avec moi, quand nous ſerons enſemble nous verrons le reſte------Roſe que tu es heureuſe, tu auras le même protecteur que moi, j'implore votre ſecours pour ce pauvre enfant ------Oui, Roſe ſera ſans doute auſſi ma fille . . . . mais ſi vous voulez m'obliger complétement, reprenez votre tranquillité, & montrez-moi par votre air ſerein que ma conduite peut vous plaire-----Ah ! Du Tilleul, je pleure de joie, mon cœur eſt trop ſenſible pour voir ſans émotion votre vertu qui eſt ſi grande------ Point de louange, s'il vous plait, je les déteſte; en vous priant de venir chez moi, c'eſt moi-même que j'oblige, & je crois que cela ne mérite pas plus d'éloges que le ſoin que je prends de me repoſer quand je ſuis fatigué;

votre

votre reconnoiſſance me flattera quand vous pourrez la témoigner ; il vous en coûte plus à préſent d'accepter mes ſervices qu'il ne m'en coûte de vous les rendre, ainſi je devrai vous remercier ; mais treve de complimens, ils ſont pour l'ordinaire des menſonges ; d'ailleurs, en ſuppoſant qu'ils ſoient vrais, on ne peut avec raiſon les croire, puiſqu'il y en a un ſi grand nombre de faux. Contentons-nous de ſentir, cela vaut bien mieux, & montrons nos ſentimens par nos actions. Je vous quitte pour un moment ; mais ſilence, je veux faire préparer votre chambre & penſer à notre ſouper ; car c'eſt la derniere fois que j'aurai ce ſouci chez moi. Il quitta de cette façon ſon aimable infortunée, & envoya prendre par ſes gens tout ce qui pouvoit lui appartenir.

Ces procédés généreux touchent bien vivement ceux qui en ſont capables. Meliſe en étoit pénétrée ; elle oublioit preſque quelle tiroit tout le fruit de cette action ſublime pour en contempler plus à ſon aiſe la beauté. O vertu! diſoit-elle, tout ce que tu inſpires porte ton caractere, tu fais le bonheur du monde en le procurant aux malheureux dont tu ordonnes le ſoulage-

ment, & en le donnant pour récompense à ces ames élevées qui se font un plaisir d'écouter ta voix & d'en suivre tous les conseils ... Malheureux habitans des villes, vous croirez difficilement une action de cette trempe, parce que vous ne pourriez pas en être capable ... Hélas! si je n'avois pas habité ce village, Rose tu serois périe de misere, après m'avoir vu mourir de désespoir; mais où est-elle? ... Si elle savoit le bonheur qui l'attend, si elle pouvoit apprendre que je suis moins à plaindre. Elle parloit ainsi lorsque Du Tilleul entrant chez elle la prit par la main pour l'emmener. Cette idée de quitter une retraite aussi chere, renouvella son chagrin en lui rappellant ses infortunes, mais son conducteur, aussi sensible que généreux, appaisa sa douleur par ses raisons & par la perspective intéressante de l'avenir gracieux dont elle pouvoit jouir si elle vouloit.

Melise entra donc dès ce moment dans la maison de Du Tilleul, qui lui confia tout de suite les soins du menage, & l'installa maîtresse souveraine de tout ce qui concernoit les petits détails domestiques. Cette maison n'étoit pas un palais, des pierres également taillées, une architecture super-

be n'en décoroit pas l'extérieur; un toit fort incliné couvroit des murs solides & bien entretenus, une cour vaste leur servoit d'enceinte, on y voyoit rangé avec ordre tous les instrumens nécessaires pour la campagne; une basse cour nombreuse l'animoit; l'abondance & la joie en habitoient les portes, le contentement & la gaieté étoient toujours dans l'intérieur des appartemens, où l'on trouvoit l'aisance sans le luxe, des choses commodes sans rien qui pût favoriser la mollesse, tout ce qui étoit nécessaire, mais rien d'inutile. On donna à Melise la chambre la plus apparente de la maison, ses tableaux étoient la perspective admirable qu'offroit le paysage gracieux d'un vallon bien cultivé. La Nature vaut mieux que l'art, & l'original que la copie. Quand elle eut vu tout cela, Du Tilleul la fit descendre dans le jardin; il n'étoit pas attristé par la vuè de ces ifs droits & arides dont la noirceur des feuilles semble peindre l'ennui qui les possedent & l'inspirer à ceux qui les voient; on n'y remarquoit pas les fleurs enfermées dans des compartimens bizarres, que les petits yeux préferent au sublime désordre de la Nature; on n'y appercevoit pas non plus

ces arbres mutilés, dont la figure ridicule auroit été un reproche à faire à la Nature, si elle les avoit ainsi formés, ni ces allées pierreuses & arides dont l'éclat fatigue la vue, dont la mobilité lasse des pieds peu agiles, & dont la dégoûtante uniformité fait recourir avec empressement à la noble variété des bois; mais des vastes potagers ne laissoient inculte aucune partie du terrein, des arbres forts & vigoureux promenoient leur tête superbe avec liberté dans le vuide des airs, l'utilité faisoit par-tout l'agrément, mais l'agrément étoit aussi partout; une fontaine jaillissante roulant ses eaux claires sur de petits cailloux, arrosoit ce jardin, & faisoit murmurer ses petites ondes au travers des racines d'un gazon épais qui recouvroit ses bords; la vue n'étoit pas bornée par de murs tristes qui annoncent l'avarice du possesseur ou l'injustice des voisins, une haie forte terminoit ce lieu charmant, & formoit une riche tapisserie qui plaisoit par la diversité de ses formes, l'éclat de ses couleurs & le repos agréable que les yeux y trouvoient, tandis que les oreilles étoient amusées par la mélodie touchante des oiseaux qui y avoient fixé leur retraite : voilà la campa-

gne, elle n'eſt plus alors la ville, & c'eſt alors ſeulement qu'elle plaît.

Le bonheur devoit habiter ces beaux lieux, il y étoit auſſi. Ce fut là que Du Tilleul conduiſit Meliſe; ils s'aſſirent enſemble ſur un banc de gazon couvert par des arbres dont les branches courbées leur faiſoient reſpirer le doux parfum des fleurs qu'ils portoient; Du Tilleul ſe rendoit tous les ſoirs dans cet endroit, & ſe procuroit le plaiſir de voir les troupes d'ouvriers qu'il employoit, revenir gais & contens chargés des inſtrumens de leur travaux qu'ils alloient quitter pour ſe repoſer de leurs fatigues; les chevaux henniſſant qui devinoient l'écurie & qui frappoient la terre avec plus de vivacité en traînant après eux des chariots, où la jeuneſſe gaie & folatre s'étoit aſſiſe; les bœufs qui allongeoient leurs cols, & qui dans leur marche peſante & tardive, ramenoient la charrue renverſée; les troupeaux de vaches qui égayés par la beauté du jour, montroient leur joie par leurs ſauts & leurs bonds; S. Julien & Roſe ſuivoient ce train ruſtique; S. Julien avoit un air plus content qu'à ſon ordinaire, ſes yeux étinceloient de plaiſir, les couleurs de ſon vi-

ſage étoient plus vives, ſon activité plus grande, il regardoit Roſe avec transport, & chaque coup d'œil ſembloit le pénétrer en donnant à ſon ame une nouvelle énergie. Roſe étoit triſte; occupée du changement de ſa ſituation, affectée par la douleur de ſa mere, effrayée par la miſere qui devoit noircir ſes jours, elle craignoit de ne pouvoir pas la conſoler, elle déſeſpéroit de ſuffire par ſon travail à lui procurer une vie agréable, & ſe déſoloit en penſant que ce dernier chagrin abrégeroit peut-être ſes jours. Que je ſuis malheureuſe! diſoit-elle à S. Julien, mais vous ne pouvez pas connoître combien mon ſort eſt horrible, votre pere eſt heureux, vous êtes heureux vous-même, votre cœur n'a jamais ſenti les peines de celui d'une mere tendre, votre oreille n'a jamais entendu les plaintes de la douleur ſortir de la bouche d'une perſonne chérie; vous n'avez jamais ſenti les larmes de vos parens ſe répandre avec amertume ſur vos joues. Pourquoi ſuis-je le témoin infortuné de ces ſcenes auſſi cruelles que déſeſpérantes? S. Julien vouloit répondre, lorſque Du Tilleul les appella, il alla au-devant d'eux avec toute la bonté d'un pere

Rose tenant ses yeux baissés s'approcha avec respect de Du Tilleul, & lui demanda, avec ce ton qui enchante, parce que le cœur apprend à le former, j'ai fait tous mes efforts pour mériter vos bontés, savez-vous si je m'en suis rendu digne ? ma mere pourra-elle se réjouir de m'avoir donné la vie ? & pourra-elle trouver quelque ressource pour son bonheur dans son enfant ? Du Tilleul attendri la rassure en lui montrant Melise qu'elle n'avoit pu voir, & qu'elle vit alors fortement remuée par ce qu'elle venoit de dire. Melise au comble de la joie, raconte dans ce moment à sa fille tout ce qui s'est passé pendant son absence ; Rose ne peut en croire ses oreilles, elle se jette aux genoux de ce respectable vieillard que S. Julien embrasse, toute la joie de Rose avoit chassé de son ame le chagrin qu'elle y avoit fait entrer ; la reconnoissance embrase son cœur, il croit devoir à son pere autant que Rose, il n'ose parler, il voudroit le faire, il ne le peut pas, un moment il jette u n regard languissant sur Melise, il sourit à son pere, ses yeux animés par ses transports, s'arrêtent avec délices sur Rose, qui étoit toujours aux pieds de Du Tilleul dont elle couvroit

les mains de baiſers. Du Tilleul touché par cette ſcene muette, ſe livre à toute la rapidité des mouvemens de ſon cœur; ils pleuroient tous quatre de plaiſir, Roſe & Meliſe pleuroient par ſenſibilité pour les bienfaits de Du Tilleul; S. Julien & Du Tilleul pleuroient de joie parce qu'ils avoient fait du bien. Oh! que les larmes de ceux qui pleurent ainſi, parce qu'ils ont pratiqué lavertu, doivent être délicieuſes! Enfin, Du Tilleul eſt le premier qui ſe retire de ce touchant oubli de lui-même, il les prit par la main en leur diſant, nous allons tous vivre enſemble; Meliſe, Roſe, vous ſerez mes filles, nous avons tous de la même vertu & du ſentiment, nous ſerons tous ſûrement bienheureux. Il donna la main à Meliſe pour la ramener chez lui, S. Julien prit celle de Roſe qu'il ſerra dans la ſienne: ils revenoient en ſilence, les grands mouvemens permettent peu de paroles; le cœur s'occupe de lui-même & de l'objet qui excite ſes ſentimens; auſſi leurs ſoupirs n'étoient interrompus que par des mots entre-coupés & ſans ſuite. Quel bienfaiteur!... ſans lui la miſere eût fait mourir Meliſe.... ſans lui cette aimable Roſe eût péri de fatigue, & eût laiſſé

ſa mere abandonnée & ſans ſecours.....
nos cœurs pourroient-ils jamais ſentir parfaitement toutes ſes bontés.... ſi nous pouvions égayer ſa vie.... Du Tilleul & St. Julien diſoient à leur tour, le Ciel nous ſourit.... il nous aime puiſqu'il nous envoie Meliſe & Roſe.... Meliſe fera notre bonheur.... Roſe fera tous nos plaiſirs... ils portoient ſur leurs viſages l'empreinte de la joie qui dilatoit leurs cœurs. Du Tilleul ſoupiroit, S. Julien ouvroit ſes yeux comme s'il eût douté de ſon bonheur; Meliſe attendrie ſoupiroit, Roſe regardoit tour-à-tour avec complaiſance ſa mere & ſon bienfaicteur. Quel ſpectacle pour un peintre! Quels raviſſemens pour un cœur ſenſible!

Cet événement ne fit ſur perſonne une impreſſion auſſi forte que ſur St. Julien; il étoit amoureux de Roſe, il l'étoit depuis long-tems, & plus timide que les autres jeunes gens du village, il avoit moins d'occaſions de la voir & de lui parler. Depuis qu'elle étoit chez ſon pere, il la voyoit tous les jours, mais ſa timidité crût avec ſa paſſion; cependant il ne ſe poſſédoit plus, s'il ſe levoit matin, s'étoit pour penſer plus long-tems à Roſe; s'il étoit à l'ouvrage,

il s'occupoit d'elle & se hâtoit d'achever ce qu'il étoit obligé de faire, pour la venir plutôt rejoindre; l'heure des repas étoit plus intéressante pour lui, tous les jours il étoit à table à côté d'elle, & tous les jours il y trouvoit de nouveaux plaisirs : mais quoiqu'il eût ainsi vécu long-tems avec Rose, il n'avoit pas encore osé lui exprimer ce qu'il sentoit; mille fois cependant il en avoit formé l'idée, mille fois il avoit voulu la réaliser, toujours la crainte lia sa langue; il n'y a rien de plus difficile dans le monde que de peindre pour la premiere fois à une amante qu'on aime avec enthousiasme, qu'on estime par réflexion, & qu'on respecte, parce qu'elle le mérite, il n'y a rien de plus difficile que de lui peindre les sentimens qu'on nourrit pour elle dans le cœur. Toute la joie dont l'ame est susceptible vient l'inonder, toutes les terreurs de l'esprit le plus foible la déchichirent, toutes les espérances les plus flatteuses l'égayent, tous les soucis les plus noirs la tourmentent; elle est embarrassée dans le plus vif des plaisirs & dans les peines les plus sensibles; le cœur abandonné à lui-même se livre à tous ses mouvemens, le cours du sang est hâté dans

les veines qui ſe gonflent, la parole eſt coupée par des ſoupirs qu'on ne peut enfermer, la triſteſſe & le trouble laiſſent ces mots précieux à demi-formés, l'inquiétude qui s'augmente les faits prononcer, les yeux alors ne voient plus que cet objet unique qui tient lieu de tous les autres, ils ſaiſiſſent, interpretent, font parler, devinent tous les mouvemens de ſon viſage, toute l'ame eſt dans eux, & tout le cœur ſur les levres. Heureux mortel qui le dites une fois à un objet vertueux comme vous, & qui l'entendîtes répondre en répétant vos paroles, vous ne goûtâtes jamais plus de délices, & ſi vous trouvâtes enſuite du plaiſir, ce fut à le répéter encore, ou bien en vous rappellant ce moment redoutable qui fixa votre bonheur, finit vos peines, & commença à vous faire vivre pour le ſentiment.

Un ſoir que Roſe étoit allée ſe délaſſer des fatigues d'une journée brûlante, & qu'elle étoit mollement aſſiſe ſur un gazon épais & fin, ayant ſur ſes genoux un petit agneau qu'elle nourriſſoit & qui faiſoit tout ſes plaiſirs; St. Julien l'apperçut de fort loin; il étoit charmé de la rencontrer ainſi, il s'approchoit par un che-

min détourné, & composoit un bouquet des plus jolies fleurs qu'il rencontra sur sa route; il se faisoit une fête de parer celle qu'il aimoit, il ambitionnoit leur sort. Il disoit dans sa joie à une rose qu'il venoit de cueillir, fleur trop heureuse, tu seras auprès de Rose, tu sentiras les battemens de son cœur, ta tête se panche déja avec autant d'envie d'avoir ses couleurs que de désespoir d'en être surpassée... Ah! nous aurons le même sort, tu mourras d'envie, & moi d'amour. Il s'approche, Rose sommeilloit, sa tête à demi-renversée laissoit appercevoir la beauté de son col, ses lévres vermeilles & demi-closes en laissant passer l'air qu'elle respiroit, faisoit l'ame de sa physionomie, que ses yeux fermés ne pouvoient plus animer. Les couleurs vives de la jeunesse étoient sur ses joues, la douceur & la bonté rehaussoient l'éclat de sa figure. Un de ses bras appuyé servoit d'oreiller à cette tête intéressante, l'autre abandonné à lui-même venoit se placer sur le corps de son agneau qui paroissoit attentif à ses charmes. St. Julien ne peut plus contenir sa joie, il craint cependant de troubler son repos, il voudroit lui donner ses fleurs, mais il ne vou-

droit pas être ſoupçonné d'avoir été le témoin de ſon ſommeil; il ſe cache dans un buiſſon voiſin pour attendre le moment où elle s'éveillera : il parle avec lui-même. Oh ! combien eſt doux le repos de l'innocence !.. que la vertu en vie eſt belle !... Quand je l'adorerai ce ſeroit un ange, mais elle ne voudroit pas recevoir mon hommage, car elle eſt modeſte.... Roſe, as-tu apperçu le trouble de mon cœur, lorſque j'ai eu le plaïſir de te voir?.... as-tu remarqué le vermillon couvrir mes joues lorſque tu me parles ou que je t'entends nommer?... ſais-tu que toi ſeule tu es pour moi tous les biens?... Que tu rendrois mon exiſtence brillante, comme le Printems qui réjouit la terre en l'émaillant de ſes fleurs?... Roſe, ma chere Roſe... réveille-toi... mais je ne pourrai plus la regarder, ſes yeux ſont trop vifs, ils ſont d'abord baiſſer les miens lorſque je les rencontre... Roſe, réveille-toi... mais pour écouter avec bonté ce que mon cœur qui t'aime voudroit t'apprendre... Roſe, tu es ſourde à ma voix, le ſerois-tu à mon amour? Je n'aurai plus de plaiſir ſi tu m'écoutes avec peine.

Roſe enfin ſe réveilla, & commença à

rouvrir ses beaux yeux; semblables au soleil qui rend la vie à la nature lorsqu'il se leve, ils parurent aussi en donner une nouvelle à St. Julien. Ce fut alors qu'il la vit se rasseoir avec toutes ses graces, jetter un coup d'œil rápide sur tous les environs, caresser son petit agneau qui vouloit lécher sa bienfaictrice, tandis qu'elle lui disoit : doux agneaux, temoin de mes plaisirs, tu es après ma mere & mon bienfaicteur, l'unique objet de mes plus doux attachemens; mais tu ne me rends pas la tendresse que j'ai pour toi, tu ne peux pas me parler, tu ne peux pas m'entendre. Petits oiseaux, vous bien plus heureux, vous vivez pour l'amour, & en vivant pour lui, vous vivez sans doute pour le bonheur; vous trouvez des Êtres sensibles comme vous, que vous pénétrez de vos feux, & qui nourrissent à leur tour votre sensibilité.

Pendant que Rose parloit ainsi à son agneau, St. Julien s'éloignoit pour n'avoir pas l'air d'avoir vu Rose endormie, & pour chercher un chemin qui pût le conduire auprès d'elle par un autre endroit; enfin, il l'aborde en tremblant. Rose, lui dit-il, il y a longtems que je n'avois pas

eu le bonheur de vous voir.--- Vous êtes obligeant, St. Julien, j'ai eu le plaiſir de vous ſouhaiter le bon jour. Mais les heures qu'on paſſe loin de vous ſont bien longues. Je... mais voilà des fleurs que j'ai trouvé en venant, elles m'ont paru belles, ſi nous les ajuſtions à votre agneau.--- Je veux les porter moi-même, à moins que vous ne trouviez plus de plaiſir en les voyant à ce petit animal.--- Roſe eſt toujours gracieuſe, ces fleurs pareroient votre agneau, & vous ſerez l'ornement de ces fleurs. Mais...--- En vérité ces fleurs ſont charmantes, le ſoin que vous avez eu de me le préſenter me touche... Cette fleur bleue doit faire un effet admirable dans mes cheveux... Mais qu'avez-vous? Vous me paroiſſez embarraſſé... vous êtes agité... vous n'êtes pas malade? Vous n'auriez pas déplu à notre bon pere? --- Non, Roſe, c'eſt à moi ſeul que je déplais, parce que je crains de vous déplaire. Si j'avois ce malheur, je ne ſais pas ce que je voudrois être.--- St. Julien, le fils de Du Tilleul, pourroit-il me déplaire? C'eſt à moi qu'ils protégent, dont ils veulent avoir ſoin, & qu'ils ont la bonté d'aimer; c'eſt à moi d'imaginer de pareilles idées, de leur ſup-

poser quelque réalité, & de les proposer en tremblant. St. Julien, votre vertu a gagné mon estime, vos procédés généreux se sont emparés de ma reconnoissance, & votre sensibilité mérite mon attachement.--- Oui, je connois la bonté de votre cœur, mais je n'ose pas me flatter que le mien lui ressemble... je ne puis pas croire que je mérite ces sentimens : mais je... Rose, m'écouterez-vous sans vous plaindre?.... si vous pouviez être fâchée.. si.. mais je ne sais ce que je dis; non, je n'ai plus rien à dire.--- Cependant St. Julien, si votre ame étoit troublée par quelque chagrin, si le malheur noircissoit vos jours, si mes conseils, si ceux de ma mere pouvoient calmer votre esprit qui me paroît tourmenté, je me trouverois bienheureuse de pouvoir contribuer à la félicité de mes bienfaicteurs.--- Ah! Rose, c'est mon cœur qui est déchiré, & c'est vous qui m'avez puni de la hardiesse que j'ai eu d'élever mes souhaits jusques à vous... Rose n'écoutez point avec ce chagrin un aveu que j'ai voulu vous faire il y a long tems, & que la crainte de vous désobliger a tenu caché dans mon cœur; oui, depuis que je vous connois, j'ai commencé de vous aimer,

aimer, tous les jours mon attachement s'est accru, à présent je doute de pouvoir vous chérir davantage... Mais pourquoi vous dire cela? mes soupirs, mes regards animés, mon trouble, mon agitation vous l'eussent appris, si vous m'eussiez aimé de même... je le vois, vous ne m'aimez pas comme je vous aime, car vous ne l'avez pas remarquez... vous avez été indifférente à mes tourmens, en vous intéressant à mon sort, que vous vouliez rendre parfaitement heureux par vos souhaits. Vous avez été cruelle à mon cœur, en me témoignant vos bontés, qui ont fait croître mon amour; vous avez été le bourreau de mon ame en faisant tous ses plaisirs... Rose, vous ne répondez pas... vous pleurez... Malheureux! je vous ait fait de la peine... j'ai troublé votre tranquillité!... je l'avois bien prévu... cessez d'être affligée, ou voyez-moi pour la derniere fois. St. Julien prit alors une des mains de Rose, & lui dit encore, mon pere a diminué vos chagrins, détruirai-je son ouvrage?... Vos larmes sont pour moi le pire de tous les maux... Parlez... ce que vous ordonnerez sera sûrement la décision de mon sort... excusez mon amour s'il vous a fâché...

arrachez-moi toute espérance. .. mais ne me dites jamais que je vous rends malheureuse..-- St. Julien, votre état me touche, votre amour me flatte, & je voudrois le mériter par le mien; je vous aime cependant beaucoup, je vous chéris presqu'autant que ma mere; ah! je vois trop que ce genre d'attachement ne vous suffit pas... ma franchise vous déplaît, mais je ne veux pas vous tromper... mon bon frere, rendez-moi votre main que vous venez de m'ôter, ne vous intéressez-vous plus à votre sœur?... Oui, cette main m'est précieuse, elle est accoutumée à faire le bien... si vous pouviez lire dans mon cœur, vous verriez combien je vous suis attachée, vous verriez que ma mere y est placée entre votre pere & vous; que la reconnoissance la plus vive, que la tendresse la plus forte, que les vœux les plus sinceres, que les sentimens les plus affectueux.. en un mot, que je suis toute à vous... Sans doute je ne vous vois jamais qu'avec plaisir, & il manqueroit quelque chose à mon bonheur, si je ne pouvois pas vous voir & vous entendre... Vous voulez que je sois heureuse; eh bien, je le serai quand vous saurez l'être vous-même, quand vous aurez perdu ce regard triste qui me cha-

grine, quand vous m'aborderez ſans crainte, quand je ne ſerai plus pour vous un objet pénible.. . Eſt-il poſſible, qu'en faiſant tous mes efforts pour mériter vos bontés, j'apporte la douleur & la peine à ceux que j'en aurois voulu garantir au péril même de mes jours. St. Julien ſe leva & remercia Roſe, il la pria d'oublier la ſcène qui venoit de ſe paſſer, mais de ſe ſouvenir pourtant toujours, que ſi elle enchaînoit tous les cœurs, aucun ne lui étoit plus dévoué que le ſien. Eh bien, je vous aſſure encore une fois, lui répondit Roſe, que votre pere & ma mere ſont les ſeuls qui puiſſent prétendre à un attachement auſſi fort que celui que j'ai pour vous; ſoyez perſuadé que j'ai remarqué toutes vos attentions, que j'ai compté toutes vos prévenances, que tout ce qui vient de vous m'intéreſſe & me flatte, & que j'ai ſouhaité ſouvent que St. Julien eût pour moi l'amitié que je ſens pour lui. St. Julien fut enchanté de ces dernieres paroles; elles l'aſſuroient que s'il n'étoit pas aimé comme il le deſiroit, il l'étoit beaucoup plus que ſes prétendus rivaux; il conclut de-là, que Roſe n'ayant point encore d'amour, devoit en prendre pour lui; il s'a-

musa de ces chimeres, mais ce sont presque les seuls plaisirs de l'amour.

Un cœur sensible est fatigué de ne pouvoir payer l'amour qu'on lui témoigne par l'amour qu'il croit devoir. Rose ne pouvoit s'empêcher de réfléchir sur la conduite de St. Julien, sur la vivacité de sa passion & la force de ses sentimens. Quoi donc? se disoit-elle, s'il me croyoit sans reconnoissance, parce que je n'ai pas toute son ardeur, il ne me rendroit pas la justice que je mérite. Il n'y a pas de momens dans la journée où sensible aux bienfaits de son pere, je ne le rende avec lui l'objet de tous mes vœux. J'ai le cœur trop élevé pour manquer de reconnoissance, & cette vertu m'est trop chere pour m'exposer à n'en pas sentir les douceurs. Oublierai-je jamais ce que ma mere m'a si souvent répété? qu'un bienfait reçu est une chaîne éternelle, que l'injustice même du bienfaicteur ne sauroit rompre; & que si l'amitié est un serment qu'on ne peut enfreindre sans se mettre dans le cas de s'abhorrer toujours, elle est aussi une glace délicate que le moindre soufle ternit pour long-tems, & que le plus peti choc brise pour toujours. St. Julien, Du Tilleul, mon ame vous est liée, je ne se

rois heureuſe qu'en vous le témoignant ; mais un ſacrifice qui pourroit me mettre à même de vous reprocher vos bienfaits, ſeroit un ſacrifice que vous n'exigeriez pas. Je t'aimerai, tendre St. Julien, comme un frere, pardonne ſi la vivacité de mon amour ne peut égaler celle du tien.

Meliſe approuva beaucoup la conduite de Roſe avec St. Julien ; mais il elle craignit les ſuites de ſon amour ; cependant elle ne témoigna pas à ſa fille les inquiétudes que cela lui cauſoit, Roſe étoit ſage & trop prudente, St. Julien trop modeſte & trop reſervé, pour augmenter inutilement les peines de ſa fille ; d'ailleurs, elle ne ſouhaitoit pas que Roſe épouſât le fils de Du Tilleul, & quoiqu'elle n'en eût pas été fâchée, elle voyoit avec plaiſir que leurs cœurs n'étoient pas d'accord.

Les malheurs de l'amour ſont auſſi terribles que ſes plaiſirs ſont vifs lorſqu'il en procure. St. Julien continuoit à aimer Roſe comme auparavant, & quoiqu'elle fût fort reſervée, elle le recevoit toujours avec bonté ; mais comme elle ſavoit qu'elle étoit l'unique cauſe des momens de chagrin qu'il pouvoit avoir, elle paroiſſoit prendre plus d'intérêt à lui quand elle

croyoit le voir moins gai. Cependant elle auroit bien souhaité tenir une conduite plus retenue lorsqu'elle étoit avec ses compagnes ; mais il sembloit alors que St. Julien étoit plus indiscret : l'étendue de son amour avoit excité sa jalousie, & la seule amitié de Rose pour lui, n'avoit pas contribué à la diminuer. Rose étoit obligée de lui marquer des préférences, mais elle eut beau le faire avec tous les ménagemens possibles, elle ne put pas empêcher qu'on ne le remarquât. Tous les jeunes gens du village s'en occuperent, les jeunes filles jalouses de la supériorité des talens de Rose dirent que cette liaison formée par l'amour, l'étoit peut-être aux dépens de la vertu, que si Rose étoit aimable, elle menoit une conduite qui ne devoit pas être honnête ; les meres portées à prendre le parti de leurs enfans devinrent leurs échos en ajoutant à toutes ces calomnies, celles que leur expérience à calomnier pouvoit leur fournir. Les jeunes garçons désolés de ne pouvoir plus prét endre au cœur de Rose, ne disoient rien à son désavantage, mais ils la défendoient mal, ou ils ne la défendoient point. St. Julien n'étoit pas épargné, on lui reprochoit d'abuser de la bonté

de ſon pere pour des malheureuſes ſans appui, de tromper la confiance publique, & de trahir les droits de l'affliction. C'eſt une remarque générale que les paſſions des femmes ne connoiſſent jamais d'autres bornes que celles de leur vivacité; les imputations les plus hardies, les inventions les plus atroces, tout ſert un Tyran barbare; mais heureuſement elles ſont mal-adroites; & ſous les belles apparences d'honnêteté & de vertu, dont elles ont ſoin de ſe parer, on découvre bientôt le cœur courroucé & vindicatif qui les met en jeu.

La curioſité naturelle eſt un des miniſtres les plus fideles de la calomnie & de la médiſance; elle fait chercher avec d'autant plus d'empreſſement ce qui regarde les autres, qu'elle inſpire plus de malice pour le publier après l'avoir découvert. St. Julien fut bientôt informé des bruits horribles qu'on répandoit ſur Roſe & ſur lui; il ne put réſiſter à ce coup, ſon cœur étoit percé par les endroits les plus ſenſibles, ſon honneur étoit injuſtement attaqué, & il faiſoit beaucoup de cas de cet honneur qui n'en eſt plus un à préſent; l'objet de ſon amour étoit indignement traité, leur vertu étoit flétrie par des bouches

ſacrileges. Sa colere s'allume, il ne ſe poſſede plus, il veut aller chercher l'auteur de ces rapports ſcandaleux, l'obliger à ſe retracter, lui prouver la noirceur de ſon menſonge, le toucher en lui montrant qu'il a emporté ſon bonheur, qu'il a blaſphemé la vertu dans ſon image, qu'il va expoſer Roſe & ſa mere à la derniere miſere en les banniſſant de la maiſon de Du Tilleul, où elles ne pourront plus reſter quand elles ſauront les horreurs dont on a noirci leur conduite : mais c'eſt en vain qu'il s'informe, ſes recherches étoient inutiles, car tout le village répétoit ce qu'on lui avoit dit. Il prend cependant un parti ; on attaque la vertu de Roſe, diſoit-il, eh bien, ce ſera la mienne qui confondra l'atrocité de leur crime, & qui fera retomber ſur eux l'horreur de leur action, j'irai trouver Roſe, je lui dirai... Mais toi qui es la vertu même, pourras-tu l'entendre ?... la conſcience qui eſt pure mépriſeroit l'Univers quand il ſeroit réuni pour l'accuſer fauſſement. La crainte n'eſt faite que pour le calomniateur, la honte ne fait rougir que les joues de l'injuſte, & l'inquiétude eſt ſeulement le fruit du remords; oui, je le lui dirai... & je prendrai conſeil de mon chagrin.

Occupé de ces idées, S. Julien cherchoit Rofe depuis long-tems, afin de pouvoir lui parler fans témoins; mais Rofe évitoit de le rencontrer feul depuis le jour qu'il lui fit l'aveu de fes fentimens. Enfin, il l'apperçut de loin, mais comme il vit qu'elle quittoit l'endroit où elle fe promenoit, il courut à elle, & l'appella avec ce ton épouvantant qui annonce quelque chofe d'affreux. Rofe s'arrête pour l'attendre, fon air fombre l'afflige, il arrive tout effouflé, roulant fes yeux enflammés dans des paupieres humides. Ah! Rofe, s'écrie-t-il, avant de l'avoir abordée, nous fommes bien malheureux. ---- Qu'y a-t-il donc, ma mere eft-elle malade? votre pere eft-il expofé à quelque malheur? vous eft-il arrivé quelqu'accident? ------- Vous feule... que dis-je... moi, oui moi.... que votre fort eft cruel! que le mien eft terrible! ----- Mais St. Julien, vous & moi qu'avons-nous à redouter? ------ Rien; le mal eft fait... on a... mon amour pour vous... moi qui ne vous fouhaitoit que du bien... je fuis la caufe.... vous me haïrez... vous devez me haïr... on a ofé dire... mais Rofe vous me connoiffez... vous ne pardonnerez pas les horreurs qu'on

a répandu ſur vous ... on a dit. . . on a dit d'infames calomnies, & je n'ai pu en découvrir les auteurs. ----- Soyez tranquille, votre conſcience eſt auſſi pure que la mienne.... l'intérêt que vous prenez à ce qui me regarde me flatte.... vous le verrez, la vertu ne reſte pas long-tems la proie du vice, & ceux qui nous maltraitent ſeront bien à plaindre, quand ils s'appercevront de leur erreur; ils ſentiront qu'ils ont été injuſtes, & l'injuſtice doit être un fardeau bien peſant pour ceux qui peuvent s'y livrer; ils verront qu'ils ont déchiré nos cœurs qui ſont bons, & s'ils ſont encore compatiſſans, ils éprouveront les tourmens les plus cruels, pour les petites peines qu'ils nous auront cauſées; ils ſeront aſſez punis, ils craindront notre préſence qui leur prouvera toujours notre vertu & leur crime; ils ſeront obligés de s'avouer menteurs, & de changer leurs diſcours, ou bien de paſſer pour des méchans dans l'eſprit de chacun, ils ſeront forcés de nous eſtimer plus qu'eux, & s'il font quelque cas de la vertu, ils iront juſqu'à s'humilier par des excuſes & des réparations aviliſſantes.... mais vous pleurez, vous paroiſſez au déſeſpoir ... ce ſeroit pourtant

à moi à montrer toutes ces marques de douleur... d'ailleurs je ne vous ai pas remis ma cause... vous voulez ajouter au chagrin que je dois ressentir, celui de vous voir dévoré par l'affliction... St. Julien votre sensibilité me touchoit tant que je l'ai crue naturelle; mais vous me feriez croire en la poussant trop loin que c'est un artifice pour me tromper; outre cela, vous justifierez ainsi les soupçons qu'on forme, parce qu'on voudra trouver la cause de vos larmes. ------- Vous êtes aussi douce que sage, vous ne craignez-point la malice des autres, vous vous contentez de l'éviter par votre innocence, & de repousser ses effets par vos mépris... mais si cela vous touche peu, sachez que cela m'intéresse beaucoup; je vois la cause de la vertu attaquée, la personne que j'aime le plus, calomniée.... Rose, pardonnez cet mot que je ne voulois pas dire, & auquel je pense toujours.... c'est ma vertu qu'on noircit, c'est celle de mon pere qu'on ose flétrir.... Rose, pourrois-je vous voir moins aimée & moins estimée sans souffrir la plus cruelle des peines? ----- St. Julien, votre vivacité seroit fondée, si vous étiez le premier homme injustement déchiré...

mais c'eſt le ſort de la vertu, ſon bonheur faiſant le tourment des lâches qui ne veulent pas la pratiquer, les excite à l'accabler d'injuſtice pour la rendre malheureuſe comme eux, mais ils ne ſauroient en venir à bout; vous avez vu ces petits nuages qui flottent le matin dans l'air; quand une fois le ſoleil brille avec tous ſes feux, ils diſparoiſſent. ------Mais Roſe, vous vivrez avec ces ſerpens dont la langue empoiſonnée ſouille tout ce qu'elle touche; vous ſerez peut-être expoſée à des affronts... ſi cela arrivoit & que j'en fus le témoin... ils vous haïſſent, parce qu'ils vous craignent.. mais je ne le verrai pas. ------Mon cher St. Julien, nous leur en imposerons en continuant à nous bien conduire, nous les ferons taire en n'excitant pas leur malice par notre courroux... ils ſeront aſſez punis par notre inſenſibilité. -------- Eh bien, puiſque je ſuis la cauſe de leur rage... puiſque je ne veux pas m'en venger, puiſque vous ne le voulez pas... je rendrai du moins à votre bonheur ſon éclat... oui, je ferai... Roſe que j'ai ſi fort aimé... vous ne m'en ſaurez peut-être aucun gré... peut-être vous me blâmeriez... Roſe, je le veux, on vous eſ-

timera comme auparavant.... oui, on vous eſtimera comme vous le méritez... on m'eſtimera moi-même... je ſuis déterminé.... après tout, je ſuis maître de mes actions... ceci peut-être pourra vous plaire... Ah! Roſe, cette idée me fait frémir.... mais on a attaqué votre honneur. ------Mais, St. Julien, qui vous a dit que mon honneur fût compromis... il y auroit bien peu de gens d'honneur dans le monde, ſi tous ceux que la calomnie attaque le perdoient. Mon honneur eſt à moi, il dépend de moi, ma conſcience eſt ſon juge, & ma conſcience m'aſſure que rien ne ſauroit le flétrir. ----- Oui, je le ſais fort bien, vous avez plus d'eſprit que moi, mais j'ai plus de ſenſibilité que vous; c'eſt parce que vous êtes plus vertueuſe que je ne le ſuis, que vous vous croyez plus hors d'atteinte: mais voilà juſtement la raiſon pour laquelle vous méritez tout leur reſpect; ils ne l'ont pas eu, eh bien, j'en ſouffrirai... vous ne voulez pas en tirer vengeance? je me punirai donc d'avoir été la cauſe de leur méchanceté... Vous prenez tout avec ſang froid, eh bien, quoi qu'il puiſſe arriver, rien ne vous ſurprendra... Roſe, vous ſaurez au

moins jusqu'à quel point St. Julien vous adore; vous saurez ce qu'il peut souffrir pour vous venger; qu'il ne craindra rien pour vous plaire; il souffrira tout pour vous procurer le bien que vous vous refusez à vous-même, & son malheur pourra le flatter, puisqu'il le devra à sa chere Rose. Je vous quitte, la nuit s'approche, n'en parlons point aujourd'hui à nos parens, qu'ils passent encore une nuit aussi tranquille que la journée a été gracieuse pour eux. Adieu Rose.... adieu? ------ St. Julien, je compte que vous n'oublierez pas ce que je vous ai dit, vous vous souviendrez de la priere que je vous ai faite de renoncer à vos projets de vengeance: c'est à cette seule condition que je m'engage de ne rien dire aujourd'hui à ma mere de tout ce qui vient de se passer. ----Vous pouvez en être sûre, je ne me vengerai pas d'eux, ils ne le méritent pas; je le promets à Rose, & les promesses qu'on lui fait, doivent durer comme l'amour qu'elle inspire. Mais adieu Rose encore une fois, adieu, ne m'oubliez pas, nous nous reverrons ce soir... Malheureux Du Tilleul... infortunée Melise... adieu, tous nos maux finiront un jour.

St. Julien ſe retira le cœur ſerré par le chagrin, il en étoit d'autant plus pénétré que Rose y paroiſſoit moins ſenſible; ſon eſprit étoit encore agité par le projet qu'il méditoit; il falloit qu'il ſe réſolût à l'exécuter; qu'il trouvât les moyens d'en venir à bout; que de combats un fils chéri qui aime ſon pere doit avoir à ſoutenir quand il faut prendre le parti de le quitter, & de s'expoſer à ſa colere pour ne pouvoir pas conſulter ſa volonté. St. Julien les éprouva tous, car il étoit l'idole de Du Tilleul qui étoit à ſon tour la ſienne; enfin, il ſe détermina & ne s'occupa plus enſuite qu'à ramaſſer tout ſon courage pour ne pas montrer toute ſa douleur, & ne pas faire connoître par-là ſes deſſeins. Il ſe repréſentoit bien qu'il ne verroit plus Roſe, & cette perſpective étoit affreuſe; mais il voyoit de même qu'auſſi-tôt que Meliſe & Roſe apprendroient les bruits qui s'étoient répandus, elles quitteroient la maiſon de Du Tilleul, & ſeroient expoſées par-là à la triſte ſituation d'être ſans reſſource & ſans amis: il aima donc mieux être malheureux que de les voir dans la ſouffrance; il penſa qu'il lui en coûteroit moins d'abandonner la maiſon de ſon pere, que de les obli-

ger, en reſtant, à la quitter, & d'être ainſi le ſpectateur & la cauſe de la plus terrible de leurs infortunes.

Roſe de ſon côté réfléchit ſur tout ce que St. Julien lui avoit raconté, elle en vit les conſéquences & déplora la rigueur de ſon état : elle ſe laiſſa aller dans ce moment à toute ſa ſenſibilité qu'elle avoit modérée, afin de ne pas exciter par ſa douceur la colere de St. Julien, & pour pouvoir calmer ſon agitation & prévenir les écarts de ſa vivacité, en lui montrant ſon indifférence pour des événemens qu'il prenoit avec trop d'intérêt; mais ſon cœur n'en fut pas moins trop déchiré. Que je ſuis malheureuſe! diſoit-elle, la fortune m'a enlevé tous mes biens & elle me diſpute mon honneur, elle ne l'aura pas; elle m'envie ma vertu, elle me l'enviera toujours... mais oſerai-je paroître devant mes accuſateurs? Si je ne rougis pas pour moi, je rougirai ſûrement pour eux, & ils prendront ma rougeur pour la preuve de mon crime... Infortunée! pourquoi ſuis-je encore au monde!... oh! ſi tous ceux qui doivent paſſer des jours auſſi pénibles mourroient, ils ne ſeroient pas à charge à eux-même & aux autres... ſi ma mere ajou-

toit

quelque foi à cette calomnie ; mais ma mere s'insulteroit elle-même, puisque je suis sa fille, & qu'elle m'a élevée ... si je perdois l'estime des gens de bien ... sans doute ils me la rendront quand je pourrois les persuader de l'innocence de ma conduite. ... ô vertu que j'ai toujours chérie & que je chéris encore, sont-ce là tes récompenses ?... Quelle honnêteté dans St. Julien, il sentoit toutes mes peines comme je les sens à présent ... s'il méditoit cependant quelque chose pour me venger, ce seroit encore un nouveau chagrin pour moi ; mais il m'a promis de ne rien entreprendre, & il tiendra sûrement sa parole, car il est vertueux ... Je le verrai dans un moment à souper, pourrai-je rencontrer ses yeux ? ... La nuit couvre la nature de ses voiles lugubres, elle me plaît, il me semble que la noirceur qu'elle répand sur tout, peint bien l'éclat triste de mon ame, elle me laissera donc seule livrée à mes inquiétudes; je souffrirai sans témoins, mais je ne verrai pas ruisseler mes larmes.

Après le souper, où Du Tilleul avoit montré cette joie pure qui remplit toujours le cœur de l'homme de bien ; il égaya la conversation par la peinture de son

bonheur; il témoigna à Melise combien il étoit charmé de la posséder, puisque sa sagesse augmentoit la sienne, & que sa sensibilité faisoit tous ses plaisirs; il remercia le ciel de tous ces avantages, mais particuliérement d'avoir un fils qui méritoit sa tendresse par son exactitude à remplir ses devoirs, par son respect pour ses volontés, par sa sensibilité à son amour, par sa vertu & son humanité, il leur dit dans l'effusion de son cœur : oh! mes enfans, ma joie ne vous touche-t-elle pas? quand je vous vois heureux, j'en goûte une si douce, mes yeux se mouillent de larmes; nous tenons le bonheur; si nous le perdons, ce sera par notre faute. Union des cœurs! charmes des ames ... approchez tous, que je vous embrasse! que je voie toutes vos ames se confondre dans la mienne, & la mienne rester pour jamais dans les vôtres... Mais qu'as-tu St. Julien? tu me sembles moins gai, tu n'as pas volé comme autrefois, lorsque je t'invitois à venir recevoir ce gage de mon affection? Qu'as-tu? ----- Mon pere, je n'ai rien .... mon cœur est pénétré de votre amour ... il vous aime .... oui il vous aime .... je ne puis pas vous exprimer la vivacité de

ma tendresse----Mais tu pleures ---- je n'ai jamais reçu les baisers de mon pere que mes larmes n'aient arrosé ses joues ; j'ai toujours craint .... que ce baiser ne fût le dernier... Mais où m'emporte mon attachement ? Cette idée qui vous prouve mon amour me fatigue & me tourmente .... oui si c'étoit le dernier... oh ! le meilleur des peres, vous que j'ai tant aimez, vous, à qui je dois tout... Excusez ma douleur, elle seroit bien fondée ------ Mais tu vois que ma santé, par la grace de Dieu, est ferme... tu sais que la vertu prolonge les jours. Ne voudrois-tu pas partager notre joie ?---- Mon pere, c'est justement parce que je la goûte dans toute sa force, que je crains plus de la perdre... vous êtes donc content de votre fils ? c'est un plaisir bien grand pour lui d'entendre ainsi vos louanges... Ah ! il voudroit bien mériter toujours votre approbation ; mais... je ne sais, mon ame n'est pas à l'aise... embrassez encore votre fils... vous êtes heureux, vous avez trouvé dans Rose une fille, & dans Melise une amie. Rose ne pouvoit plus retenir ses larmes, elle savoit la cause de son chagrin, & connoissoit son amertume. St. Julien, mon bon frere, lui dit-elle, vous

paroiſſez peu jouir du bonheur de votre pere, & vous ſemblez peu ſatisfait de notre ſéjour chez lui----Vous le verrez Roſe; je ſuis né ſenſible, il y a des circonſtances qui ſecouent l'ame & qui cachent la ſérénité au milieu des larmes... demain je ſerai peut-être plus heureux, je le ſerai au moins autant que je pourrai l'être dans l'état où je ſuis... le ſouvenir des bontés de mon pere m'occupera ſûrement & feras tous mes plaiſirs... Roſe flattera plus mon cœur, elle aura peut-être appris à me connoître... Bon ſoir mon pere, vous ne doutez pas ſans doute de mon attachement... Meliſe, que mon pere aime pour ſes vertus, & que je reſpecte autant que je la chéris, vous ferez toujours le bonheur de Du Tilleul... Roſe... ſi mon cœur... mon pere, Meliſe, Roſe jouiſſez de la félicité, je vois que je trouble la vôtre par mon attendriſſement.

Du Tilleul fut étonné de la conduite de ſon fils; cependant elle le frappa moins, parce qu'il lui avoit déja donné quelques ſcenes ſemblables. St. Julien a l'ame tendre, le ſentiment le pénetre aiſément; ſon cœur eſt bon, il me touche, ſouvent il m'a donné le délicieux ſpectacle de ſon amour;

ſouvent je l'ai vu s'attendrir ainſi ſur mon ſort; mais jamais il n'a éprouvé des mouvemens auſſi vifs; jamais ſon ame ne s'eſt élancée avec autant de force hors de lui; il a peut-être quelque chagrin qu'il veut me cacher: demain je lui parlerai, nous lui parlerons enſemble. Meliſe, votre ſageſſe & votre douceur lui ſeront néceſſaires ſi je ne puis pas vaincre ſon infortune. Roſe il vous aime, votre eſprit enjoué l'égaie, vous voudrez bien me rendre mon fils. C'eſt ainſi que Meliſe & Roſe quitterent ce pere tendre que cette ſcene touchante avoit fortement affecté.

Tout ce qui venoit de ſe paſſer ne tranquilliſa point le foible cœur de la ſenſible Roſe, c'étoient des chocs nouveaux & violens qui augmentoient la vîteſſe d'un corps qui avoit déja une grande rapidité; elle raſſembla toutes ſes idées, elle ſe repréſenta l'état cruel de St. Julien, elle ſe peignit le déſeſpoir qu'annonçoit ſon viſage, l'abattement de tout ſon corps; elle ſe rappella tous les diſcours qu'il lui avoit tenu & tout ce qu'il avoit dit à ſon pere; mais cela lui faiſoit prévoir les événemens les plus malheureux; tantôt elle craignoit quelqu'éclat de la part de St. Julien, mais

ſa douceur naturelle la raſſuroit ; tantôt elle s'imaginoit que vaincu par ſa douleur, il ſe livroit aux idées du déſeſpoir, mais elle connoiſſoit ſa ſageſſe & ſa raiſon; ſon ame agitée formoit mille projets qui ſe ſuccédoient l'un à l'autre avec autant de promptitude qu'ils ſe détruiſoient facilement, occupée par ſa douleur, le ſommeil fuyoit ſes yeux. Toute la nature eſt tranquille à préſent, diſoit-elle, tous ſes mouvemens ſont ſuſpendus, elle fait goûter à tous les êtres qu'elle compoſe le repos dont elle paroît jouir. La douce brebis ne craint pas la dent meurtriere du loup dont la férocité dort avec lui ; le malheureux, dont le jour a éclairé les infortunes, eſt heureux à ces heures par l'engourdiſſement de ſes ſens qui ont arrêté l'activité de ſon ame, & moi je veille pour le tourment... St. Julien, ton amour pour moi eſt la cauſe de toutes tes peines; mais il fait auſſi le ſujet de ma douleur... Maiſon vertueuſe & calme, je t'apporte toutes les compagnes du crime, l'angoiſſe & le chagrin. Sera-ce la récompenſe de leur généroſité & le fruit de ma reconnoiſſance?

Au milieu de toutes ces agitations, ſon corps fatigué par le travail de ſon ame ſe

livra au ſommeil ; mais ce fut encore un ſommeil affreux, elle fit un ſonge effrayant ; elle ſe voyoit près d'un antre profond obſcurci par les feuilles ſombres du ſaule & du ſapin , où rouloit avec un fracas horrible un torrent noir & épais ; des monceaux de roches pelées & ſans verdure couvroient un ſable aride; cette caverne étoit éclairée par les ſillons tortueux des éclairs qui pénétroient dans ce ſéjour de déſeſpoir & d'horreur. Les coups redoublés du tonnerre, un vent impétueux qui faiſoit crier les branches des arbres qu'il courboit, rendoient ce ſpectacle encore plus épouvantant ; elle approche de ces lieux redoutable , elle y vit un homme couché, il étoit pâle & défait, il avoit les yeux éteints, ſes habits étoient déchirés, ſon corps couvert de ſang, il ne lui reſtoit d'autres mouvemens que les convulſions de la mort, & d'autre voix que des plaintes aigües : elle reconnut cependant encore St. Julien ſous les traits de cette figure mourante, qui prononçoit ſon nom & qui l'appelloit fréquemment. Roſe... Roſe... je meurs au plaiſir, j'ai quitté pour toi la maiſon paternelle, on reſpectera ta vertu & la mienne , ſois heureuſe, c'eſt aſſez que

je souffre ; mais pense que tu dois à mon pere les consolations que je ne puis lui donner. Tout de suite après qu'elle eut entendu ces mots, le Ciel s'éclaircit, la nature reprit ses couleurs gaies qui réjouissent l'ame, & Rose vit paroître une figure Angélique qui releva St. Julien & le pria de le suivre, tandis qu'il prit lui-même la main de Rose, & le ramena dans une maison magnifique, où on voyoit pour devise le BONHEUR AVEC L'AMITIÉ.

Le frémissement de Rose, la peur qu'elle avoit ressenti, le contraste singulier des deux parties du songe qu'elle avoit fait, les larmes qui mouilloient ses yeux la réveillerent. Il y avoit déja long-tems que le jour avoit paru, elle se leva avec précipitation, & quoique Melise eût pris soin de la mettre au dessus de ces préjugés ridicules qui tourmentent souvent plus que des objets réels, en lui persuadant que les songes ne sont que des images décousues, formées par une imagination que la raison n'a pu conduire, elle courut pour s'informer deSt. Julien. On le cherchoit déja depuis quelques heures, sans pouvoir le trouver, & sans savoir de quel côté il auroit tourné ses pas ; personne ne l'avoit

apperçu. Du Tilleul ſurpris, ſe rappelle ce qui s'étoit paſſé le ſoir auparavant, il crut découvrir la cauſe de ſon attendriſſement dans la fuite qu'il projettoit, il ſe livre à toute l'amertume de ſes regrets, & à toute la violence de ſa douleur. Je n'ai donc plus de fils, diſoit-il, St. Julien, tu n'as plus de pere; mon cœur pourra-t-il ſupporter cet événement, & le tien n'en eſt-il pas tourmenté? Roſe le trouva dans ce moment, où regardant le Ciel avec des yeux égarés, il tenoit ſes bras roidis vers la terre avec ſes mains jointes. Roſe avoit ſes cheveux épars qui flottoient ſur ſon col & retomboient ſur ſon front, ſon œil étoit farouche, ſon viſage rouge, ſon habillement en déſordre. Du Tilleul la voit ſans lui rien dire; Roſe encore plus abymée par ce ſpectacle y découvre la certitude de la fuite de St. Julien, qu'on lui avoit déja annoncée, elle ſe jette aux pieds de ce vieillard déſolé. Puniſſez-moi, cher Du Tilleul, lui dit-elle, je ſuis coupable de tout ce qui fait votre chagrin... éloignez de vous des femmes qui troublent mon bonheur... votre fils m'aimoit... il n'a pas été content de la plus vive amitié, voilà ce qui a fait le commencement de

ſes peines... on a parlé dans le village de ſon amour pour moi, on a terni ſa vertu, la vôtre, celle de ma mere, & la mienne; il en fut douloureuſement affecté, je n'ai pu réuſſir à le calmer, il a ſans doute entrepris quelque choſe pour faire taire ces calomniateurs, malgré la promeſſe que je lui avois fait faire de ne ſe venger que par ſes mépris. O! Du Tilleul, pouvez-vous me voir encore? J'irrite vos chagrins, les miens s'augmentent, les malheurs nous accompagnent & nos maux tombent ſur vous... Etiez-vous fait pour voir jamais l'infortune, & devions-nous en être l'occaſion? Du Tilleul ne répondoit rien, il réleva Roſe qui vouloit reſter à ſes pieds. Je vais rendre ma mere, continua-t-elle, la plus malheureuſe des femmes, en lui apprenant le ſort de votre fils... Hélas! elle le ſera autant que moi. Pauvre femme! tes jours ne ſe multiplient que pour te faire voir de nouveaux malheurs, & les miens ne commencent qu'afin d'éclairer toujours des chagrins... je n'ai jamais connu la proſpérité; mais vous, qui l'avez goûtée, & qui la perdez, quel coup pour votre cœur! quelle peine pour le mien! Aujourd'hui, ſûrement aujourd'hui, vous ne verrez plus devant vos yeux des

personnes qui rempliſſent d'amertumes le cœur d'un homme qu'elles chériſſent, & pour lequel elles ont fait tant de ſouhaits. En finiſſant ces mots, elle diſparut comme l'éclair, & Du Tilleul ne put la rappeller.

Roſe alla tout de ſuite auprès de ſa mere qui jouiſſoit avec plaiſir de la beauté du tableau que lui offroit la nature, lorſqu'elle lui fit le récit de tous ces événemens, elle lui peignit le triſte état où elle avoit laiſſé leur bienfaiteur, elle le fit comme ſon imagination le lui figuroit, c'eſt-à-dire, en le repréſentant avec le courroux d'un homme au déſeſpoir, que leur vue rendroit ſans doute encore plus malheureux; auſſi elle l'exhorta à quitter cette maiſon que leur ſéjour ne pouvoit que rendre plus horrible. Déja elle ſe diſpoſe à tout préparer pour ce départ, elle ouvre tous les armoires, elle jette avec confuſion au milieu de la chambre les choſes qui lui appartenoient, ſon affliction lui donnoit des forces, elle commençoit à en faire des paquets, quand Meliſe ne pouvant plus ſoutenir la rigueur de cette nouvelle déſolation, & ſon cœur ſuccombant à ſon chagrin, elle perdit ſes forces, elle tomba par terre ſans ſoufle, la pâleur de

la mort couvroit déja son visage, & ses membres sans mouvemens suivoient la main qui les tenoit. Rose épouvantée pousse les cris du désespoir, c'est en vain qu'elle appelle, toute la maison occupée à chercher St. Julien, & distraite par l'affliction de Du Tilleul ne peut l'entendre, ses cris redoublent, mais ils ne sont pas plus heureux; elle veut essayer de relever sa mere, mais le saisissement où elle étoit ne lui permet pas de le faire, elle se couche alors par terre à côté de Melise, de torrens de larmes s'échappent de ses yeux, elle veut appuyer contre son sein palpitant la tête de sa mere qui ne pouvoit plus se soutenir, elle cherche à la rechauffer par son soufle, à faire passer son ame au dedans d'elle, pour ranimer son corps qui n'avoit plus de mouvement; les yeux de Melise souleverent alors un peu leur pésantes paupieres. Du Tilleul entra dans ce moment. Ce spectacle glaça son ame. Rose s'écrie avec vivacité, ma mere, ma mere se meurt, & continua à faire entendre les cris de la douleur la plus affreuse. Du Tilleul empressé fait apporter les secours les plus prompts; Melise revint à elle-même, & se trouva étendue sur le plancher dans

les bras de sa fille qui la couvroit de ses pleurs, elle se souleve avec peine, & joignant ses mains, elle s'écria avec ce ton qui peint si bien la misere. Pourquoi la mort dont j'ai vu les approches n'a-t-elle pas fini mes jours? Faut-il que je sente encore ce malheur qui a fait sur moi la plus profonde impression ?.... Si je pouvois voir le bienfaisant Du Tilleul consolé, si je pouvois le voir avec son fils dont nous l'avons privé... ah ! que je jouisse du bonheur de tous les deux, ou que la mort m'empêche de souffrir toutes leurs peines.

Du Tilleul s'attendrit de nouveau en entendant parler Melise, il admira sa vertu & chercha lui-même à la consoler. Il leur demanda la continuation de leur amitié & de leurs soins, il la leur demanda par sa douleur dont elles voyoient toute la force, & qu'elles seules pouvoient diminuer. Appercevant ensuite le désordre de leur appartement, il jugea quel étoit leur dessein; il les accusa de barbarie & d'injustice; il se plaignit de leur peu de compassion. Vous avez donc pu me voir malheureux, vous avez cru pouvoir me quitter, lorsque j'avois le plus besoin de vos secours... mais les infortunés sont

injustes, votre sensibilité dirigea votre conduite, mais elle est aveugle... Mon fils, si tu avois pu prévoir la douleur de ton pere.. Si tu avois pu penser à Rose désespérée, craignant pour les jours de Melise... si tu pouvois croire que tu as introduit pour la premiere fois dans ma maison les soucis amers & les larmes cruelles... Oh! mon fils, tu serois touché de nos peines, & sensible à celles que tu ressentirois... oui, tu reviendrois bientôt bannir nos chagrins & nous rendre à la joie. Il regardoit avec intérêt Melise & Rose qu'il appelloit ses enfans, il défait lui-même leurs paquets, il les remet à leur place & leur dit en les quittant, si vous ne voulez pas combler mes malheurs, il vous faut rester avec moi pour les adoucir; je n'ai plus d'espérance qu'en vous, & je dois mériter votre tendresse par celle que j'ai pour vous.

St. Julien avoit quitté la maison paternelle, dans ce moment où son pere lui donnoit les plus grandes marques de son amour, & où lui-même attendri lui témoignoit sa douleur & ses craintes. Il s'achemina avec ses réflexions vers la capitale où il espéroit de n'être pas découvert & de trouver facilement les moyens de subsister.

S'il lui fallut bien du courage pour former ce plan, il ne lui en fallut pas moins pour le remplir; il aimoit extrêmement son pere, il adoroit Rose, il étoit chéri de ses camarades, il quittoit une maison gracieuse, il falloit qu'il donnât le plus grand des chagrins à son pere, qu'il oubliât tous ses amis, qu'il renonçât à voir Rose, à l'entendre, à lui parler; qu'il s'exposât aux horreurs de la misere & aux chagrins de la dépendance; il sentoit tout cela: aussi il n'eut pas plutôt quitté sa maison, que toutes ces idées vinrent en foule se présenter à son esprit. Il avoit déja marché pendant quelque tems à la lumiere de la lune, lorsqu'étant monté sur une petite colline, il apperçut les lieux qu'il abandonnoit: il ne put résister à les voir encore une fois, il s'assit pour les considérer, & disoit en lui-même en versant beaucoup de larmes: Maison qui fit autrefois mes plus cheres délices, je te vois peut-être pour la derniere fois. Pardonne, tendre père à un fils qui t'aime & qui porte le poignard dans ton sein: tu pleureras pour la premiere fois, & j'en serai la cause; si du moins tes larmes pouvoient être payées par celles que je répands. Il n'y a qu'un

moment qu'il me peignoit tout ſon bonheur... demain il deſirera peut-être de n'être pas né. Demain ... mais je ne pourrai pas lui ſouhaiter le bon jour.. je ne pourrai pas recevoir ſes vœux.... ah! quel jour ſe levera & pour lui & pour moi... il ſera malheureux... je le ſerai bien plus que lui... Mais je le ſerai pour rendre Roſe heureuſe. Je veux partir, ſi je reſtois davantage, mon cœur s'amolliroit, mes réſolutions s'affoibliroient, & je n'aurois rempli qu'à moitié le devoir que je m'impoſe, je ſerois alors plus foible que ſi je n'avois pas oſé en former l'idée. Il partit ainſi & parvint au lieu qu'il avoit choiſi pour ſon ſéjour. Sa vertu, ſa patience, ſon travail & ſon adreſſe lui firent trouver les moyens d'égayer ſes chagrins & de vivre honorablement.

Les habitans du village ne tarderent pas à apprendre les ſuites affreuſes de leurs calomnies ; ils ſurent que Meliſe avoit été ſur le point de mourir, que Du Tilleul qu'ils eſtimoient tous, étoit au déſeſpoir, & que St. Julien avoit abandonné ſa famille ; ils jugerent bien par-là que le départ de ce jeune homme étoit une ſuite de leur injuſtice, puiſqu'il avoit ſuivi le moment

où le bruit ſcandaleux qu'ils avoient élevé, s'étoit répandu, mais ils le regarderent auſſi comme le garant de ſa vertu & de celle de Roſe, parce qu'il ne pouvoit être que le fruit de la conſcience la plus ſcrupuleuſe & du ſentiment le plus délicat. Ils vinrent donc avouer leur tort à Du Tilleul & à Meliſe, leur demander excuſe, & les prier de leur rendre leur attachement qu'ils vouloient s'efforcer de mériter. Roſe ne put les entendre ſans impatience. Meliſe les reçut avec bonté, & Du Tilleul leur parla avec douceur, en diminuant à leurs yeux leur faute pour diminuer leur humiliation.

On ne put s'empêcher d'admirer la générosité du procédé de St. Julien, ſon pere tout affligé qu'il étoit, vit tout ce que cette action avoit de beau & de noble; Meliſe en étoit étonnée, & Sophie y fut ſenſible, elle n'avoit pas alors de l'amour pour lui; mais ſon eſtime & ſa reconnoiſſance lui auroient tenu lieu d'amour, elle le croyoit digne de ſon cœur, & elle le lui auroit donné avec ſa main, ſi elle avoit pu découvrir le lieu de ſa retraite. Meliſe même l'encourageoit dans ſes idées, elle lui faiſoit ſentir que quoiqu'elle pût eſpérer encore un époux qui lui rendroit l'éclat

de ſa naiſſance, il ſeroit difficile de trouver quelqu'un qui eût plus de vertu, & que comme le bonheur des mariages dépendoit du cœur dont la pureté & le ſentiment font la ſolidité, en entretenant l'eſtime mutuelle qu'on doit avoir l'un pour l'autre, en donnant de nouvelles forces à l'amitié & de nouveaux charmes aux actions; il valoit infiniment mieux épouſer la vertu & le ſentiment qui rendent heureux, que de l'or ou des titres qui ne laiſſent que la facilité d'être pompeuſement chagrin.

La terre dont dépendoit le village qu'habitoit Meliſe, changea de Seigneur, & au lieu d'un maître, qui ne la connoiſſoit que par les rentes qu'il pouvoit en tirer, ſans la connoître par le bien qu'il auroit pu y faire; elle eut Dorville qui étoit un homme de trente ans, devenu philoſophe par l'abſurdité du monde qu'il avoit vu, connoiſſant les hommes, abhorrant leurs défauts, démêlant ce qui leur donnoit naiſſance, d'avec ce qui étoit naturel au caractere, & déterminant avec juſteſſe les buts qu'ils ſe propoſoient, il s'étoit rendu la pratique de la vertu néceſſaire & facile, en apprenant à bien apprécier les

objets; auſſi il eſtimoit les hommes par leur mérite & leurs talens, il aimoit leur cœur, compatiſſoit à tous leurs maux, & s'occupoit ſans ceſſe à les ſoulager. Il ne cherchoit pas à orner ſon eſprit pour augmenter ſon amour-propre, ou tyranniſer les opinions de ceux qu'il voyoit; mais afin d'être utile à ſes amis, peut-être à ſa patrie, & pour eſſayer de l'être au genre humain entier.

Dès qu'il fut venu dans ce lieu qu'il avoit acquis, il charma tous les cœurs par ſon affabilité, ſa douceur & ſa politeſſe; il eut auſſi la ſatisfaction de s'entendre bénir de chacun, & de penſer qu'il n'avoit pas acheté une terre aride, mais qu'il poſſéderoit avec elle les cœurs de tous ceux qui l'habitoient. Il voulut connoître ces hommes qu'il vouloit rendre heureux, il invita donc toutes les perſonnes du village à différentes fois pour venir dîner au château, il s'informa de chacun quelle étoit ſa fortune? Quels étoient les moyens qu'ils avoient pour s'entretenir, & pour faire ſubſiſter leur famille? Il leur demanda quelles étoient les taxes qui leur étoient impoſées? & il les corrigea en les proportionnant à leurs ſituations. Pour les en-

gager à travailler avec génie, il promit des récompenses à celui qui réussiroit le mieux dans ses entreprises. Tous ces gens là virent un pere en Dorville; il vit aussi dans chacun d'eux un enfant. Comme les détails où il entroit, étoient si grands, Du Tilleul crut devoir lui apprendre l'histoire de Melise & de Rose, depuis qu'elles habitoient ces lieux; ici il ne s'éleva qu'une voix, mais elle étoit formée par celle de tous ceux qui étoient présens, toutes les bouches s'unirent pour chanter leurs louanges, pour exalter leur vertu, leur patience & leur douceur; d'autres peignoient la beauté de Rose, sa modestie & sa naïveté; d'autres traçoient la haute sagesse de Melise, sa prudence consommée & ses talens divers. Dorville commence à desirer de les connoître, il est surpris de ne pas les voir avec les autres femmes du pays. On lui apprend qu'étant étrangeres, elles n'ont pas cru être obligées de se présenter devant lui; qu'elles ne vouloient point affliger son cœur par la vue de deux infortunées que la mort seule pouvoit rendre à la félicité; qu'elles faisoient des vœux sinceres pour le succès de ses desirs, & lui demandoient bien humblement sa protection.

Cette conduite ſinguliere fixa l'attention de Dorville, & excita toute ſa curioſité ; il voulut les voir, il chercha les moyens de pénétrer dans leur retraite ; mais Meliſe conſtante dans ſes principes, refuſa conſtamment de le recevoir. Elle avoit perdu l'habitude de voir des gens de la ville qu'elle ne pouvoit aimer, d'ailleurs, elle craignoit de ſe faire connoître par ſes manieres, ou de trouver quelqu'un avec qui elle eût vécu. Outre cela, ſa ſituation lui paroiſſoit encore humiliante, elle ne pouvoit pas ſe réſoudre à faire des connoiſſances qui lui rappelleroient trop ſon ancien état, & ſa fille étant dans un âge où tout peut devenir dangereux, elle vouloit au moins n'avoir rien à ſe reprocher. Quoique Dorville ſentît ſon deſir de voir Meliſe s'accroître par les obſtacles qu'elle y mettoit, il étoit trop honnête pour la forcer à le ſatisfaire par ſes importunités ; il craignoit de lui faire de la peine, & il vouloit plaire à chacun. Il arriva même qu'un jour qu'il les apperçut de loin aſſiſes à l'ombre des arbres, il ne voulut point les aborder, & ſe contenta de s'approcher aſſez près d'elles pour les voir, mais pas aſſez près, pour leur

causer des inquiétudes. La Majesté de Melise fit impression sur lui, & les traits de Rose resterent gravés dans sa mémoire; il les plaignit de tout son cœur en formant le dessein de leur être utile. Mais ce fut en vain qu'il essaya de découvrir l'origine de leur malheur; il jugea seulement à leur maintien, aux différens traits qu'on lui avoit raconté de Melise, qu'elle devoit être une femme d'un génie supérieur, & qu'elle devoit avoir reçu la plus brillante éducation. Tout cela n'étoit encore que des soupçons, mais les soupçons intéressans rendent curieux.

Il chercha donc les moyens d'adoucir un peu leur état qu'il croyoit fort malheureux; on ne juge les autres que par les idées qu'on peut avoir, ou par les événemens qu'on a vu; il s'imaginoit donc que Melise devoit être absolument sous la dépendance de Du Tilleul, puisqu'il lui faisoit du bien; mais il ne savoit pas encore que la bienfaisance est modeste, & que la récompense qu'elle exige est le sentiment seul du bien qu'elle fait parvenir, sous des prétextes spécieux, les bienfaits qu'il leur croyoit nécessaires; mais Melise les renvoya tous avec autant d'élévation

que de politesse, & fatiguée par ses tentatives qu'il réitera, elle lui écrivit.

La reconnoissance, Monsieur, est la vertu de mon cœur, comme la sensibilité paroît celle du vôtre. Je suis pénétrée de vos bontés, permettez-moi de ne pas les recevoir. Si je suis malheureuse, je ne suis pas abandonnée, & si j'ai été dans l'indigence, mon sort ne m'expose pas à ses horreurs. L'amitié a fait cesser ma misere; mais la délicatesse de mes sentimens ne me permet pas de devoir à d'autres qu'à mes amis les avantages qu'ils me procurent. D'ailleurs, mes plaintes n'ont jamais résonné à vos oreilles, & mes plaintes seroient aujourd'hui injustes. Oubliez donc, s'il vous plaît des infortunées qui se feront un plaisir de penser à la beauté de votre cœur, qui vous estimeront tant que vous les respecterez, & qui s'empresseront à faire des vœux pour votre conservation, puisqu'elle est si utile au bonheur des hommes qui vous environnent.

Dorville fut très-étonné de recevoir cette lettre; il fut d'abord choqué de la fierté avec laquelle elle étoit écrite, & du mépris apparent qu'on y faisoit de ses prétendues faveurs. Cependant en y réfléchissant davantage, il se rappella la noblesse de l'ame de Melise, & toutes les raisons qu'il avoit

de croire qu'élevée d'abord à un rang distingué, l'infortune cachoit l'éclat de sa naissance, sans lui ôter le sentiment de son ancien état. Ces réflexions firent croître son estime pour elle, & irriterent l'envie qu'il avoit de les connoître parfaitement. D'ailleurs, l'image de Rose qu'il avoit eu occasion de voir quelquefois, se gravoit de plus en plus dans son cœur, & lui rendoit plus nécessaire la connoissance de Melise.

Au lieu de ces recherches, & pendant qu'il s'occupoit à recueillir toutes les particularités de leur histoire, il y en eut deux qui le frapperent, la conduite de St. Julien qui annonçoit le plus violent amour avec le cœur le plus généreux, & qui lui montroit par-là un rival redoutable. Il ne fut pas moins étonné de l'événement qu'il avoit dépouillé Melise du petit fonds qu'elle avoit acheté, dont elle avoit joui pendant quelque tems, & dont elle avoit été cruellement dépossédée par l'ignorance de son prédécesseur & la barbarie de son Intendant. Il prit donc le parti de rendre à Melise ce qu'on lui avoit enlevé avec si peu de raison; il s'occupa avec chaleur des moyens les plus propres pour réaliser son projet,

& implora pour en venir à bout la protection de Du Tilleul ; il lui prouva donc qu'il étoit de son devoir de redresser les fautes qu'avoient commis les possesseurs de la terre qu'il avoit achetée, que s'il l'avoit acquis comme un homme qui y cherchoit son intérêt, ce n'étoit pas pour justifier des injustices, encore moins pour en tirer quelques fruits ; qu'ayant reconnu la grandeur du tort qu'on avoit fait à Melise, il en deviendroit le complice, s'il ne réussissoit pas à le réparer, & que ce tort étant de nature à être corrigé par l'œil vigilant des loix, il vouloit faire de bon gré une chose à laquelle on pouvoit le forcer un jour, & s'éviter des procès qui causeroient son deshonneur, s'il permettoit qu'on les lui suscitât. Il parla avec cette éloquence qu'anime le desir de venir à bout d'une entreprise qui flatte, & l'enthousiasme que fait naître l'idée utile à une personne qu'on respecte.

Du Tilleul s'intéressoit trop au sort de Melise pour ne pas voir l'avantage des propositions de Dorville, mais quoiqu'il sentît combien il lui en coûteroit de ne plus vivre avec Melise, & de mener des jours solitaires & tristes, qui ne seroient plus égayés par une compagnie intéressante, il

se chargea cependant avec plaisir de cette commission qui devoit influer aussi désagréablement sur son bonheur ; il remercia même Dorville en son nom avec la vivacité la plus touchante & la plus sincere.

Du Tilleul raconta à Melise & à Rose, la conversation qu'il avoit eue avec Dorville; mais en mettant dans son récit toute la joie qu'un événement aussi heureux devoit lui causer, il ne put cacher la douleur que lui faisoit éprouver l'idée de sa séparation d'avec elles. Melise fut sensible à l'attendrissement de Du Tilleul, & lui témoigna bientôt sa façon de penser. La conduite de Dorville, lui dit-elle, est trop pressante pour être naturelle ; mais sans m'en défier je dois au moins l'approfondir. ----- Melise vous oubliez sa justice naturelle, sa conscience, l'attention scrupuleuse qu'il paroît avoir porté au tort qu'on vous a fait, & les raisons qui l'ont déterminé à les réparer.-----Du Tilleul, les soupçons sont injurieux, je le sais, je m'indigne contre moi-même en les formant ; mais la méchanceté des hommes semble faire leur apologie; vous habitez la campagne, & vous n'y avez connu que des gens vertueux ou de petits méchans. Quand on est sim-

ple, naturel, ſans intérêt à ſe cacher, on ne peut pas avoir de grands vices, ils ſont trop affreux pour ſe laiſſer voir nus, ils feroient peur même à ceux qui les ont; à la ville où ils habitent on les déguiſe, & ſous les dehors les plus gracieux, on cache pour l'ordinaire des cœurs corrompus & menaçans. ---- Meliſe vous me faites trembler... mais Dorville a montré par toutes ſes actions qu'il aimoit la vertu.--- Vous ſavez que j'ai le bonheur de croire à la vertu; ne craignons pas de la voir, le procédé de Dorville eſt beau, il eſt grand, mais il eſt trop beau & trop grand pour un homme qui doit être intéreſſé. Il n'eſt pas coupable de l'injuſtice qu'on m'a faite, il en a acheté le fruit, il lui appartient ſans y avoir participé; d'ailleurs, je ne voudrois pas devoir ma reconnoiſſance à toutes ſortes de perſonnes; je ſavois, Du Tilieul, que vous eſtimeriez la mienne; je n'ai donc pas craint de m'abandonner à vous; mais pour ce Dorville que je ne connois pas, qui me pourſuit pour recevoir un bienfait, comme un autre me pourſuivroit pour me faire du mal: en vérité, je ne veux lui avoir aucune obligation.----- Je vous réponds de

ſa droiture, le bien que vous avez entendu publier de lui, celui qu'il a fait ſous mes yeux, mon empreſſement à vous faire accepter ſes offres, le malheur que j'éprouverai ſi vous les recevez ſuivant mes deſirs, car je ſerai alors ſans conſolations. O Meliſe ! la lumiere n'eſt pas plus pure que le fond de ſon cœur; mais écoutez tout le village, il ne forme qu'une voix pour applaudir à ſes vertus & célébrer ſa bienfaiſance. ----- Eh bien, Du Tilleul, vous me perſuadez de l'honnêteté de ſes vues, j'aime à les croire telles; mais vous ne me prouverez jamais que je ſuis dans le cas de recevoir de lui tout ce qu'il veut me donner : car ſi je vous ſuis utile, je vous dois mes ſoins; ſi je puis contribuer à votre bonheur, je vous dois le ſacrifice du mien. Ah ! Du Tilleul, la reconnoiſſance, l'amitié, me font tout oublier pour le conſervateur de mes jours, pour le pere de ma fille, pour le protecteur de ſon innocence. Je ne veux voir que lui, je ne veux penſer qu'à lui; quand je n'aurai point d'autres raiſons pour refuſer les préſens de Dorville, celle-ci doit me ſuffire; je ne veux plus en entendre parler. Meliſe prit en finiſſant les mains de

Du Tilleul qu'elle arrosa de ses larmes. Rose se joignit à sa mere, & après avoir soupiré profondément, elle ne put s'empêcher de lui dire. Permettez que Rose tienne la place de St. Julien qu'elle vous a enlevé : toute son ambition est de réparer s'il est possible, ou du moins de diminuer les maux de son absence; approuvez mon zele & ne montrez pas votre colere contre moi en refusant mes consolations. Du Tilleul fut très-sensible aux témoignages d'affection de Melise & de Rose, & parut approuver leur raison pour refuser les offres de Dorville; il les remercia de leur complaisance & leur fit honneur de leur sacrifice.

Dorville étoit impatient de savoir la maniere dont Melise auroit reçu le dernier trait de sa générosité; lorsque Du Tilleul lui annonça leurs refus, il fit alors éclater son ressentiment, il accusa Melise d'obstination & d'inflexibilité, loin d'y reconnoître sa vertu, il prétendit qu'elle étoit jalouse de sa reconnoissance, & qu'il y avoit dans sa conduite autant d'insensibilité pour son bonheur & celui de sa fille que d'ingratitude pour ses propres bienfaits. Du Tilleul chercha à le dissuader de ses idées

en lui rapportant une partie des raiſons de Meliſe; alors Dorville lui dit. Et bien, vous êtes leur tuteur, je vous remets le contrat qui leur aſſure la poſſeſſion de ce bien qui leur appartenoit, gardez-le, je le veux; ſi Meliſe le refuſe, Roſe ne doit pas en être privée, & vous, qui leur ſervez de pere, vous devez les obliger à le recevoir, ou en diſpoſer à leur fantaiſie; pour ce qui me regarde, ce bien mal acquis rendroit le reſte de mes biens horrible à mes yeux, & diminueroit le bonheur dont je veux jouir. Si pour les engager à recevoir ce fonds qui n'a jamais pu être à moi, vous voulez y mettre la condition de veiller à l'économie de mes biens pendant mon abſence, j'y conſens. Leur délicateſſe ſera moins bleſſée, mais je ſerai moins ſatisfait. Du Tilleul fut touché de la ſublimité de cette action, il ſe chargea du contrat & du ſoin de le faire accepter. Ce ſont vos affaires, ajouta Dorville, dès à préſent ce fonds ne plus à moi, il eſt à vous ou bien à elles. Dites-leur que je ne veux aucun remerciment, que je refuſe de les voir; faites-leur mes complimes & aſſurez-les que je parts dans peu de jours. Meliſe & Roſe ne ſe crurent plus

maîtresse de leurs actions, elles sentirent fort bien qu'il ne leur restoit d'autre parti à prendre que celui d'accepter les offres de Dorville aux conditions qu'il leur avoit imposées; mais comme il avoit refusé les témoignages de leur reconnoissance, Melise résolut de lui écrire.

Votre procédé, Monsieur, est aussi noble, que ma conduite est éloignée de mes principes; votre procédé est trop généreux pour écouter encore mon amour-propre & pour faire taire la reconnoissance qu'il exige, j'accepte vos bienfaits parce que votre cœur les distribue; je les accepte avec les conditions que vous avez eu de la peine à y attacher, mais elles me flattent, puisqu'elles me rapprochent d'un Etre aussi bon que vous, & me procurent l'avantage de vous être utile. J'ai une grace à vous demander, vous devez m'en éviter le refus; permettez-moi devenir vous prouver que l'orgueil ne me fit point rejetter vos présens, que je sais sentir les effets de la vertu, mais que je sais aussi ce que la vertu m'ordonne, & que je suis persuadée que chaque état a ses vertus particulieres.

Melise pria Du Tilleul de rendre cette lettre à Dorville, mais en même temps elle lui promit de continuer à vivre chez lui,

en l'assurant que la fortune que Dorville lui rendoit ne pouvoit la flatter, que parce qu'elle lui donnoit l'espérance de n'être plus à charge aux autres, qu'elle ne diminueroit jamais l'étendue des devoirs qu'elle s'étoit imposée, qu'elle ne pouvoit imaginer de plaisir qu'en les remplissant avec exactitude, & que si elle cessoit de recevoir des bienfaits, sa reconnoissance n'en seroit pas moins éternelle. Du Tilleul la remercia de nouveau, & lui témoigna quelle rendoit la joie à son cœur en lui promettant de vivre avec lui, & lui faisoit voir un avenir heureux, puisqu'elle vouloit bien lui continuer ses soins & ses attentions.

La lettre de Melise plût beaucoup à Dorville, il pria Du Tilleul de l'accompagner pour faire sa visite à ses deux infortunées & les prévenir ainsi dans leurs desseins, il les trouva dans le moment où occupées à rendre graces à l'Eternel de ses bontés, elles prioient pour ces êtres qui cherchoient à lui ressembler en faisant du bien. Quel spectacle! Melise & Rose étoient à genoux, l'ardeur & leur zele avoit répandu sur leur visage, je ne sais quoi de divin, leurs yeux tournés vers le ciel sembloient animés d'un feu nouveau; la joie & le contentement éclatoient

éclatoient dans tous leurs traits, elles étoient semblables à ces Anges qui se pénétrent de la majesté du Tout-Puissant, auprès duquel ils assistent sans cesse; ce fut alors que Dorville & Du Tilleul entrerent sans être apperçu; Melise disoit, avec cette piété qui charmeroit l'Athée; ô toi! qui nous créas à ton image, tu t'intéresses à ceux qui la conservent dans leurs semblables, par leur bienfaisance & leur humanité; nous sommes donc sûrs d'être exaucées lorsque nous te prions de répandre tes graces les plus précieuses sur ces hommes que tu donnas à la terre en ton amour, qui font la joie des infortunés, par la bonté de leur cœur, l'honneur du genre humain par leur vertu, & le bonneur de leur pays par ta protection qu'ils lui assurent. C'est ainsi qu'elles exprimerent leurs vœux; mais il est impossible de décrire ce ton qui peint le cœur, cette vivacité qui nous montre l'ame, cet enthousiasme qui annonce la pureté des desirs. Dorville & Du Tilleul sont ravis en extase, des profonds soupirs gonflent leur poitrine, ils tombent à genoux & sont forcés de servir le Dieu de Melise & de Rose, ils le prierent pour elles; ils conti-

nuent de le prier avec elles, jusqu'à ce qu'elles eussent rempli ce devoir religieux qu'on néglige, & dont on ignore le plaisir, parce qu'on ne le remplit pas comme il faut. Elles se leverent alors pour retouner à leurs affaires.

La piété est modeste, elle veut bien être exacte à remplir ses devoirs, mais elle fuit les témoins, & se contente de l'approbation de sa conscience. Rose & Melise furent aussi très-étonnées quand elles virent Dorville & Du Tilleul dans leur chambre, elles le furent bien davantage quand elles remarquerent, en les voyant se lever, l'attitude où ils avoient été; alors Dorville, s'adressant avec vivacité à Melise, lui dit: C'est de vous que nous voulons apprendre la vertu; pardonnez à notre indiscrétion en faveur du plaisir que vous nous avez procuré, & des délices que vous nous préparez pour l'avenir; nous avons entendu des Anges célébrer leur Dieu, & nous voulons les imiter. Melise interdite est embarrassée dans ses réponses: nous avons rempli, leur dit-elle, un devoir qui a fait notre consolation dans nos peines, il a adouci tous nos malheurs, il nous a soutenu contre le désespoir, &

nous a procuré des momens agréables lors même que les angoiſſes les plus affreuſes nous environnoient ... Mais Du Tilleul, vous avez abuſé de notre confiance .. Dorville nous devions vous allez voir pour...
------ Meliſe vous oubliez mes conditions, & j'ai voulu vous prévenir... Vous avez en moi un ami de plus ... dites que le titre que je me donne vous plait, c'eſt toute la reconnoiſſance que j'exige-----Je tacherai de le mériter, mais il me ſera bien difficile. Dorville dîna avec elles chez Du Tilleul; il crut alors ſe rappeller d'avoir vu Meliſe, mais cela ne lui donna pas cependant de nouvelles lumieres ſur ſon état. Ce n'étoit qu'un ſouvenir vague & incertain. Il ne put voir Roſe & s'entretenir avec elle ſans lui trouver la vertu de ſa mere, ſa force d'eſprit & ſa raiſon; l'intérêt qu'il prenoit à elle s'augmenta d'autant plus qu'il la vit plus ſouvent; il redoubla l'attachement & l'eſtime qu'il avoit pour Meliſe, ſon admiration & peut-être ſon amour pour Roſe, crûrent en même tems; il ne ſouhaitoit plus que de ſavoir l'hiſtoire de ces femmes vertueuſes, mais il ne put pas en venir à bout. Meliſe ſeule la ſavoit, & Meliſe étoit maîtreſſe de ſon ſecret.

Rose eût été insensible si elle n'avoit pas aimé d'Orville, elle fut touchée par ses vertus, gagnée par ses graces, enchantée par sa politesse ; étonnée de son esprit, elle le comparoît toujours avec les jeunes gens qu'elle avoit connu jusques alors, & la comparaison lui étoit bien avantageuse ; aussi Rose qui n'avoit point encore connu l'amour, le vit alors maître absolu de son ame. Les charmes de Rose firent la même impression sur le cœur de Dorville ; la campagne porte naturellement à la tendresse, elle semble inspirer quelque chose qui favorise ce sentiment ; l'habitude que l'on y prend de se voir, la liberté qu'elle permet, les réflexions qu'elle fait naître, les distractions qu'elle bannit, l'avantage qu'elle a de rendre les femmes plus aimables, parce qu'elle les rend plus naturelles ; tout cela dispose d'avantage à cette passion, & la grave plus profondément dans le cœur. Aussi Dorville se trouva fortement épris des charmes de Rose, & ils firent sur lui une impression d'autant plus forte, qu'il paroissoit que Rose ne le regardoit point avec indifférence ; mais il étoit trop modeste pour croire que les sentiments qu'elle passoit avoir pour lui, fussent ceux de

l'amour ; il les regardoit comme l'effet de ſa reconnoiſſance : d'ailleurs, il ſe rappelloit l'amour de St. Julien pour elle, la maniere héroïque dont il le lui avoit témoigné, & il auroit cru inſulter à la naïve Roſe, s'il avoit pû ſeulement ſoupçonner que les richeſſes balançaſſent dans ſon eſprit, un amour qu'elle auroit nourri depuis longtems, & effaçaſſent des impreſſions qui devoient lui être auſſi cheres, étant auſſi bien méritées.

Cependant malgré toutes ces réflexions, il ſe voyoit forcé d'adorer Roſe, mais il craignoit toujours de manifeſter ſes ſentimens ; il ne vouloit pas que la reconnoiſſance fît prendre pour des ordres, les deſirs qu'il entretenoit dans ſon cœur ; & s'il ſouhaitoit ardemment de poſſéder le cœur de Roſe, il vouloit le recevoir d'elle, & que l'amour lui fît ce préſent.

Comme Dorville avoit annoncé ſon départ avant que d'aimer, il voulut partir quoiqu'il aimât, & comme il avoit réſolu de cacher ſon cœur, il ne témoigna point à Meliſe & à Roſe ce qu'il ſentoit; il ne montra que ce qui ſe peignoit dans le feu de ſes yeux, dans la modeſtie de ſes regards, dans la triſteſſe de ſon viſage & dans

l'inquiétude qui l'agitoit. Rose s'apperçut alors que le bonheur n'est pas toujours avec l'amour, l'absence de Dorville qui devoit les quitter, devenoit déja pour elle un fardeau insupportable, elle ne put pas cacher ses peines, elle ne put pas mieux retenir ses sentimens, ils s'échapperent de ses lévres la veille du départ de Dorville; comme il parut alors plus empressé & plus chagrin, elle oublia sa prudence pour céder à sa naïveté, & apprit ainsi à sa mere qui étoit présente, un secret qu'elle n'avoit pas seulement soupçonné.

Dorville, lui disoit-elle, vous qui avez essuyé toutes nos larmes, vous allez bientôt nous en faire couler de plus ameres, vous nous quittez. . . Nous nous rappellons sûrement vos bienfaits, mais nous ne pourrons voir la main qui les a destribués.... Dorville, nous craindrons pour votre vie qui nous est si chere, nous ne pourrons pas être sûres que tous vos jours seront comptés pour les plaisirs. .. nous prierons bien pour vous, mais nous ne verrons pas l'accomplissement de nos voeux; oh! que l'amitié est pesante quand on est menacé de perdre ceux qu'on aime... éprouverez-vous nos sentimens?... votre cœur sou-

haitera-t-il de nous revoir ?... souffrira-t-il de ne pouvoir penser qu'à nous.... mais je m'abuse, y penserez-vous seulement... Tristes objets de votre pitié, nous vous serons indifférentes ! ah ! Dorville... Charmante Rose ! que j'aime à voir la naïveté de votre ame, elle est cependant pénible pour moi, elle me déchire... oui Rose, vous serez toujours présente à mon esprit... Melise, je ne vous oublierai jamais, votre exemple m'a persuadé que la vraie vertu est au dessus des malheurs, qu'elle peut braver tout ce qui n'est pas elle, & se faire honorer dans tous les états dont elle seule fait le mérite... moi, vous oublier... Rose, soyez plus juste... mais non, je reviendrai... ah ! puissai-je ne revenir que pour la joie. Ils firent mille vœux pour le bonheur de Dorville, qui en fit aussi beaucoup pour le leur, il les quitta avec regret, & fut très-fâché d'avoir fait ses adieux.

Rose avoua à Melise un amour qu'elle ne pouvoit plus lui cacher ; Melise ne le désapprouva pas, mais elle ne put s'empêcher de plaider la cause de St. Julien. En aimant Dorville, vous avez distingué le mérite & la vertu, ou plutôt, c'est le

mérite & la vertu qui ont gagné tout votre amour; mais pouviez-vous donner votre cœur? La conduite de St. Julien ne devoit-elle pas décider la vôtre? N'êtes-vous pas à lui par tout ce qu'il a souffert pour vous? Trahiriez-vous ses espérances? Tromperez-vous ses peines? Je le sais, Dorville est préférable à St. Julien, il a toutes ses vertus avec une ame plus étendue par l'éducation, mais exposerez-vous aux horreurs du désespoir celui qui a pu affronter pour vous de si grands malheurs? Vous avez de l'amour pour Dorville & l'amitié la plus forte pour St. Julien, mais il vous aima dès qu'il put vous connoître, les plus grands sacrifices ne lui coûterent rien pour émouvoir votre tendresse; peut-être qu'àprésent il mene une vie douloureuse, peut-être qu'étendu dans un lit de souffrance, il n'a personne qui s'intéresse à son sort, peut-être vous reproche-t-il de l'avoir fait renoncer au bonheur, de lui avoir fait mépriser l'amour de son pere qui faisoit ses délices, de lui avoir fait braver les tourmens de son cœur que ses regrets déchirent, & de lui avoir fait essuyer toute la frayeur que devoit lui causer la vue d'un pere malade & mourant,

à qui il n'auroit pû rendre les derniers devoirs, dont il n'auroit pu recevoir la bénédiction, ni presser pour la derniere fois de ses levres tremblantes les joues pâles de ce pere qu'il ne pourroit plus revoir; d'ailleurs, ma fille; Du Tilleul privé de son fils, doit en trouver un dans les soins de Rose & dans les attentions de sa mere. Rose se mit à pleurer, elle sentoit la vérité de ce que Melise venoit de lui dire; elle en fut émue, mais elle aimoit vivement Dorville, en conservant toujours pour St. Julien une reconnoissance sans bornes: combattue entre ces deux sentimens, ils avoient tour-à-tour la victoire l'un sur l'autre, quand l'amour parloit, Dorville avoit sa main; quand la raison faisoit entendre sa voix sévere, elle detournoit vers St. Julien ses yeux mouillés de larmes; sa mere plaidoit pour lui, & sa conduite ne pouvoit pas être suspecte, puisque c'étoit la premiere fois qu'elle lui en avoit parlé.

Un cœur reconnoissant a toujours devant ses yeux les bienfaits qu'il a reçu, & ne peut se trouver heureux, que lorsqu'il peut montrer par ses actions qu'il n'en a pas perdu la mémoire. Rose sentant

bien qu'elle ne pouvoit donner ſon cœur à St. Julien, ſembla redoubler ſes ſoins & ſes attentions pour Du Tilleul; on auroit dit qu'elle vouloit épuiſer tout ce que la reconnoiſſance exigeoit d'elle, cela lui gagnoit encore d'avantage le cœur de ce bon vieillard, qui auroit ardemment ſouhaité qu'elle devînt ſa belle-fille; mais il avoit ſagement jugé, par ſa triſteſſe, que Dorville en étoit la cauſe; & Dorville lui avoit fait voir, par la peine qu'il eut à quitter ſa terre, que Roſe le retenoit. Si elle lui avoit fait la peinture de ſon état, il l'auroit bien tranquilliſée, mais elle n'avoit pris aucun parti, & elle ne confioit ſes chagrins à perſonne; Meliſe même ne lui en entendit plus parler; elle penſoit ſeule, balançoit tout, héſitoit ſans ceſſe, & laiſſoit au tems & aux circonſtances le ſoin de la décider abſolument.

Il y avoit ſix mois qu'on pleuroit St. Julien abſent, il y avoit ſix mois qu'on ignoroit entiérement ſon ſort, lorſque tout-à-coup on le vit reparoître. Roſe fut la premiere à l'appercevoir, & Roſe fut tranſportée de joie; elle lui dit quelques mots pour lui témoigner la ſatisfaction, & courut tout de ſuite à Du Tilleul & à ſa

mere pour leur apprendre cette agréable nouvelle, & elle triomphoit d'avoir été la premiere qui la leur eût annoncée ; tous trois arrivent auprès de ce fugitif chéri, ils l'entourent; Rose fit voir le sublime de la reconnoissance, St. Julien parut l'amant le plus ardent, Du Tilleul étoit le plus tendre des peres, St. Julien le plus aimant des fils. Melise sentoit toute la noblesse du procédé de St. Julien, & St. Julien voyoit en Melise la mere de Rose, chacun prenoit part à la joie des autres; tantôt ils se regardent tour-à-tour, pour jouir séparément de leurs plaisirs, tantôt tous leurs yeux se portoient sur St. Julien & goûtent les plus grandes délices en le voyant en bonne santé. Du Tilleul ne peut s'arracher des bras & du visage de son fils qu'il couvroit de ses baisers & de ses larmes ; quel spectacle ! St. Julien aux genoux de son pere, imploroit un pardon qu'on lui avoit déja accordé, & se tournant vers Rose, il montroit à Du Tilleul, par ses regards & par un doux sourire, que son excuse devoit avoir toujours été dans les yeux de cette belle personne ; ce vieillard courbé sur son fils, sembloit avoir un de ses yeux qui regardoit Rose, tandis que l'autre étoit

fixé ſur St. Julien, ſes bras ſe racourciſſoient & faiſoient de nouveaux efforts pour le relever. Enfin, il en vint à bout, il lui témoigne la tendreſſe dont il ſouhaitoit depuis ſi long-tems de pouvoir lui donner des marques; ils ſe raſſemblent encore autour de lui, tous lui font mille queſtions, tous les lui font enſemble. Bientôt la nouvelle de ſon arrivée ſe répand dans le village: les habitans, qui ſe ſentoient coupables, accourent pour expier de nouveau leur faute par des nouvelles excuſes; mais St. Julien refuſe de les recevoir, il ſe venge en leur témoignant ſon amitié & les priant de lui conſerver leur attachement. Tous ſe réuniſſent alors pour témoigner à cette vertueuſe famille, leur joie & leur plaiſir. Du Tilleul le retient tous à ſouper, & le contentement qu'ils eurent de revoir St. Julien, fut auſſi général & auſſi vif que l'affliction qu'avoit cauſé ſon abſcence, avoit été univerſelle & profonde.

Meliſe & Roſe quitterent le lendemain de l'arrivée de St. Julien, la maiſon de Du Tilleul qui n'avoit plus beſoin d'elles, & allerent habiter leur ancienne demeure que Dorville avoit eu le tems de faire embellir, & de rendre plus commode; tout

ce qui peut flatter le goût, tout ce qui peut plaire, en étant utile, y étoit rassemblé. Quelle plaisir pour Rose d'y reconnoître l'attention de celui que chérissoit son cœur. L'amour fait tenir compte des plus petites choses qu'il fait faire, & il bannit toujours l'ingratitude, parce qu'il augmente beaucoup l'amour-propre. Mais ce qui causa un grand plaisir à Rose, occasionna le chagrin le plus vif à St. Julien, il regrettoit le tems où absent de la maison de son pere, & ne pouvant voir celle qu'il aimoit, il ignoroit aussi qu'un homme tel que Dorville intéressât son attention. Rose qui apperçut sa douleur, cherchoit à la diminuer en lui témoignant sa reconnoissance; il étoit sensible à ces attentions qui flattoient son amour, mais qui ne le rassuroient pas, Rose elle-même étoit plus déchirée que jamais, elle ne voyoit qu'un avenir affreux, parce qu'il falloit qu'elle sacrifiât son amour pour Dorville, & oubliât tous ses bienfaits, ou bien qu'elle manquât à la reconnoissance la plus juste & la mieux méritée envers St. Julien; elle perdit aussi sa gaieté ordinaire, & le plaisir fuyoit devant elle. S. Julien augmenta la tristesse de sa situation en y prenant part,

il s'impatientoit quand il entroit dans leur maiſon, où il liſoit par-tout l'amour de Dorville; cependant on voyoit toujours en lui le héros de la vertu, on ne parloit jamais de Dorville, ſans faire l'éloge de Du Tilleul & de St. Julien. Mais l'amour trouve-t-il du bonheur quand il craint la rivalité, & le bonheur même le plus grand en apparence, en eſt-il un pour ces cœurs impetueux où les deſirs ardens fixent toujours avec eux l'inquiétude & le tourment?

Dorville empreſſé ne tarda pas de revenir à ſa terre; il arriva ne reſpirant que l'amour, ne s'occupant que de Roſe, redoutant St. Julien dont il ignoroit le retour, & n'ayant pu pénétrer l'hiſtoire de Meliſe qu'il avoit vainement cherché d'apprendre. Mais ayant ſurmonté toutes ſes réflexions, il ſe livra aux ſentimens que ſa belle payſanne avoit fait naître. Il goûta la plus vive des joies quand il ſut que Meliſe habitoit la maiſon qu'il avoit fait préparer; mais il n'apprit pas, ſans beaucoup de peine, l'arrivée de St. Julien. Il alla donc trouver Meliſe, il l'aborda avec reſpect, il vit Roſe & lui parla avec émotion; il s'informa avec beaucoup de ſoin de tous les événemens de leur vie depuis ſon départ; l'a-

mour eſt minucieux, il chérit les détails. Dorville ſe plaignit du mauvais état de la ſanté de Roſe. Il lui nomma St. Julien avec affectation; Roſe lui répondit avec impatience, mais prononça le nom de Dorville avec tendreſſe. Meliſe fit alors devant ſa fille l'éloge de St. Julien, & modéra les diſcours trop ſentis de la trop amoureuſe Roſe. Quelle joie pour Dorville! il découvrit qu'il étoit aimé; mais ſa délicateſſe lui ôtoit le moyens de témoigner à ſon tour ce qu'il ſentoit. Etant le bienfaiteur de Meliſe, il devoit être plus réſervé, auſſi il réſolut de ne montrer ſes ſentimens que par ces riens que l'amour ſeul dévine, parce que l'amour ſeul les produits.

Dorville avoit renoncé à ſes amis & à ſes connoiſſances; un voiſinage charmant faiſoit tous ſes efforts pour lui procurer mille plaiſirs, une compagnie choiſie vouloit le joindre à ſes aſſemblées, il refuſa tout cela; la petite maiſon de Meliſe, les perſonnes qu'elle voyoit, bornoient ſes amuſemens. La vue de Roſe, le plaiſir qu'il trouvoit dans ſa converſation, rempliſſoient tous ſes vœux, il eut même le courage de voir St. Julien avec Roſe; St. Julien eut auſſi la force d'eſprit de voir

Dorville avec elle; Rose, maîtresse de ses sentimens, & craignant peu la jalousie de Dorville, ou l'estimant assez pour croire qu'il n'en auroit point, eut l'héroïsme d'entretenir St. Julien, de le peindre avec toutes ses vertus, de remarquer tout ce qu'il avoit fait de grand. Dorville suivit l'exemple de Rose, il eut la grandeur d'ame de témoigner à St. Julien l'estime qu'il faisoit de son cœur & l'admiration qu'il avoit pour la noblesse de son ame; il ajouta, qu'étant ami de Du Tilleul son pere, il vouloit aussi l'être de son fils. A peine eut-il fini de lui parler, qu'il s'en approcha pour l'embrasser. St. Julien aussi généreux que Dorville fut ému par ce trait sublime, il s'abandonna dans ses bras, Melise fut étonnée de ce qu'elle voyoit; Rose aima d'avantage Dorville; St. Julien se plaignit de son état, mais il chérit son nouvel ami. Il faut bien de la vertu dans deux hommes rivaux l'un de l'autre pour les forcer à s'estimer réciproquement, & à se donner pour jamais leurs cœurs.

La fortune semble quelquefois servir l'amour malgré lui, & fait naître souvent des événemens qu'on n'auroit pas pu se flatter de voir. Dorville ayant un jour invité

invité tous ses amis de sa terre à venir se promener au château pour juger les changemens qu'il y faisoit, & prendre des conseils pour ceux qu'il se proposoit d'y ajoûter, les fit entrer dans l'intérieur; on eut lieu d'admirer son goût & sa simplicité, les ornemens qu'on y remarquoit n'étoient point des ornemens, parce qu'ils étoient recherchés & rares, mais une disposition ingénieuse qui avoit mis tout à sa place, en faisoit le prix & l'agrément. On remarquoit dans les moindres choses ce goût, créateur du beau, qui rend les moindres choses intéressantes. Pendant qu'on parcouroit ainsi avec plaisir tous ses appartemens, Dorville fut obligé de les quitter pour donner quelques ordres qu'on lui demandoit, mais en les laissant, ils les pria de continuer leur visite. Tout le monde entra sans le savoir dans le cabinet de Dorville, & dont Dorville croyoit avoir gardé la clef. Quel fut l'étonnement de chacun! lorsqu'on trouva sur le chevalet une peinture qui venoit d'être achevée, & où Dorville avoit peint Rose dans l'équipage d'une Nymphe, occupée à parler à l'amour, qui voltigeant autour d'elle, faisoit ses efforts pour la conduire vers le château

de Dorville qu'on voyoit dans l'éloignement. Rose l'apperçut la premiere ; l'amour a un coup d'œil sûr, qui embrasse tout quand il veut. Rose pâlit, rougit en s'y reconnoissant ; mais elle ne pouvoit en arracher ses yeux. Melise fut fort surprise, mais elle ne pouvoit se plaindre que de son indiscrétion ; elle fit tout ce qu'elle put pour engager Du Tilleul & St. Julien à sortir avec elle ; on est toujours mal adroit dans ces momens d'embarras, & la vivacité qu'on donne à ses desirs ; l'inquiétude qu'on peint dans ses discours, tout excite dans les autres une curiosité qu'on voudroit éteindre, & qui les rend plus desireux d'écouter ou de revoir ce qu'on cherche à leur éviter. Ce portrait produisit des effets bien différens sur ceux qui le virent. Chacun en étoit occupé suivant sa façon de penser, lorsque Dorville entra avec tout l'empressement d'un homme qui prévoit une faute qu'il auroit voulu prévenir. Il trouva Melise chagrine, Rose gaie & occupée, Du Tilleul dans l'admiration, & St. Julien avec les yeux en feu. Je m'amuse quelquefois à peindre, leur dit-il, j'ai voulu me procurer les portraits de mes amis, & il n'y a sans doute aucun de vous

qui puisse me blâmer ; j'ai commencé par Rose, vous en eussiez tous fait autant que moi.... Quelle collection de tableaux que celle de quatre personnes vertueuses comme vous... Rose, vous me pardonnerez bien en faveur des plaisirs que je me suis procurés, peut-être ai-je eu tort; mais... si vous ne le trouvez pas mauvais, je serai charmé... je veux faire encore votre portrait, pour en donner un à Melise & à Du Tilleul ; nous sommes tous trop liés pour ne pas nous voir sans cesse avec un nouveau plaisir. Personne ne fit de réponse. St. Julien s'avança avec promptitude comme s'il eût voulu en commencer une, mais la parole mourut sur ses lévres ; un silence profond régnoit dans cette assemblée. Dorville promenoit successivement ses regards sur chacun, il les arrêta sur Rose, dont les yeux trouverent les siens, ils y lurent leur excuse & leur joie : tous sortirent après cela fortement affectés. Dorville malgré ses soins, ne put ramener la gaieté ; ils se retirerent séparement, ils étoient tous devenus pénibles les uns pour les autres.

Quoique cet événement ne leur apprît rien de nouveau, il confirma des soupçons

qu'ils avoient, & quoiqu'ils eussent été charmés de ne pas voir ce coup de théatre, St. Julien seul en fut affligé; il confia ses craintes à Du Tilleul, qui fit ses efforts pour les augmenter, mais l'amour renonce bien difficilement à ses prétentions, il ne redoute rien, il se plaît à se jouer avec l'impossible, comme avec les idées riantes qu'il sait créer. St. Julien cependant ne savoit pas comment il devoit se conduire, il craignoit de parler à Rose, il ne vouloit rien obtenir de Melise, il respectoit Dorville, cependant s'il eût pu seulement espérer d'être aimé, il étoit sûr d'être le plus heureux des hommes; mais il craignoit de renoncer à son ignorance qui le flattoit, & d'acquérir des connoissances qui auroient troublé pour jamais sa tranquillité. [illegible]. Dorville, de son côté, devenoit toujours plus assidu dans ses visites auprès de Melise & de Rose; les momens qu'il passoit loin d'elle étoient des momens qu'il croyoit perdus pour le plaisir. Il les amusoit souvent par le récit des aventures qui étoient arrivées aux personnes qu'il avoit connu, & ces récits plaisoient à Melise qui avoit été liée d'amitié avec plusieurs de celles qu'il nommoit; un jour il prononça le

nom du Marquis de R * *, à ce mot Melise perdit la voix, la pâleur de la mort couvrit son visage, une agitation violente s'empara de tous ses sens; Rose est allarmée, Dorville est désolé, ils s'empressent auprès de Melise, leurs secours lui rendent le mouvement; mais elle ne revient à elle que pour manifester les effets de la douleur la plus aiguë. Qui avez-vous nommé? ... cher époux, depuis quinze ans je n'avois point entendu ton nom prononcé par quelqu'un; gravé dans mon cœur, je le voyois toujours, mais ma bouche n'osoit pas l'articuler... O Dorville ne trahissez pas mon secret; mais pourrez-vous entendre le reste? Infortuné Marquis! Malheureuse Melise, je n'ai pû mourir avec lui... Rose, le meilleur des hommes fut ton pere, & il mourut de désespoir... Rose, il fit le charme de la vie de ta mere, il eût fait ta gloire & ton bonheur. Tu ne l'as pas connu, tu n'as pas senti les larmes de douleur dont il a arrosé ton visage. Rose, il mourut en te tenant dans ses bras, en déplorant ton sort, en déplorant le mien, en pardonnant à ses ennemis qui l'avoient perdu & qui étoient la cause de sa mort....

Ma mere, c'eſt la premiere fois que vous me parlez ainſi de lui, & mon cœur eſt glacé d'effroi... Qui ſont donc les barbares qui ont tué mon pere?.... qui ont fait tous les malheurs de ma mere, qui font encore couler ſes larmes & les miennes?--- Roſe & Meliſe vous m'attendriſſez. Ah! pourrai-je jamais changer votre état, vous faire oublier vos maux en les reparant, punir les monſtres qui ont altéré votre tranquillité, & venger l'innocence en pourſuivant ſes perſécuteurs. ---- Dorville les malheureux ne penſent pas à ſe venger, j'ignore le ſort de ces méchans; depuis que j'ai quitté la ville, je ne ſais plus ce qui s'y paſſe, mon infortune a coupé tous les liens qui m'y tenoient attachée, j'ai abandonné ceux que je ne pouvois eſtimer. Ah! Dorville, vous avez rouvert toutes mes plaies, vous avez renouvellé toutes mes douleurs----Je vous plains, Meliſe, je l'ai toujours fait, je me rappelle obſcurément de votre proſpérité, mon pere le Comte de B**...----- Ah! Monſieur, de qui êtes-vous le fils? voilà l'auteur de la mort de mon mari. Dorville, vous deviez avoir un autre pere.----- Meliſe votre douleur eſt peut-être juſte; mais... ſi une

prévention trop forte ... j'ignore tout ceci... si mon pere n'étoit pas coupable ... son fils au moins vous respecte & vous aime... s'il pouvoit réparer les maux que vous avez soufferts... vous détournez les yeux... Rose, intercédez pour moi? ----- Qui, moi j'intercéderai pour vous?.. j'ai toute la la colere de Melise, je veux faire entrer dans mon cœur toute sa haine... Pere que je n'ai point connu, & que j'aime si fort, arrache-moi à l'amour du fils de ton assassin!.... Dorville vous êtes sensible, vous auriez les mêmes sentimens...Ah Dorville, tu faisois tous mes plaisirs, tu ne pourras jamais devenir le sujet de mes tourmens.

Dorville livré à ses réflexions, gardoit le silence, ses yeux fixés contre terre n'osoient plus s'élever pour lire leur bonheur dans ceux de Rose; il se jette aux genoux de Melise qui étoit assise auprès de sa fille, on lui ordonne de se retirer, il pleuroit, on le lui repete, il leur dit: Ah! Rose, sans laquelle la mort deviendroit pour moi la plus grande faveur. Melise qui me faites haïr à présent ma propre existence, pourrez-vous voir celui que vous avez honoré de votre estime, réduit

par vous à déteſter ſon pere ? Je mériterai ſans doute alors de ne plus vous revoir ... plaignez un infortuné, mais ne puniſſez pas un innocent... Roſe, voyez tout mon amour ... Meliſe, penſez à la conduite que j'ai tenu, & jugez mon cœur... vous m'ordonnez de ne plus me préſenter devant vous ; mais feriez vous injuſte, & manqueriez-vous de vertu pour moi ſeul ? ... ſerai-je le ſeul malheureux dont les pleurs ne vous auroient pas touché ? & ſerai-je réduit à penſer que Dorville qui vous aime & vous eſtime, eſt le ſeul qui ait lieu de ſe plaindre de vous ? Meliſe recouvroit ſa tranquillité, Roſe joignoit au chagrin qu'elle éprouvoit celui de Dorville. Elle auroit ſouhaité de montrer ſon amour pour ſon pere, ſa fureur contre le pere de Dorville, & ménager Dorville lui-même. Enfin Meliſe lui dit, notre affliction eſt très-juſte, cependant elle ne nous empêchera point de vous eſtimer ; mais vous devez ſentir que votre vue en nous rappellant la plus grande des infortunes, doit être bien douloureuſe pour nous ; ſi vous avez l'attachement que vous nous témoignez, vous devez apprendre par-là ce qu'il vous reſte à faire. Dorville s'en alla

désolé, & comprit fort bien que Melise souhaitoit son absence.

Ce moment avoit fait évanouir toutes les idées riantes qui occupoient Rose & Melise, elles ne penserent plus qu'au Marquis de R** pour s'attendrir sur son sort, Melise sembloit trouver du plaisir à irriter la douleur de sa fille, elle y seroit parvenue, si Rose n'avoit pas été sûre de l'amour de Dorville. La mere lui disoit, pourrois-tu avoir donné ton cœur au fils de celui qui a causé tous nos malheurs? Sa vue ne te diroit-elle pas toujours, voilà la ressemblance du meurtrier de mon pere & du persécuteur de ma mere? Ton cœur ne te démentiroit-il point, lorsque tu lui avouerois ta tendresse? Ne le repousserois-tu point, lorsqu'il se laisseroit aller dans tes bras? Et vivrois tu heureuse avec le fils de celui qui créa tous nos malheurs? ------ O! ma mere, mes maux sont plus grands que je ne puis les porter, mon ame est déchirée, mon cœur distille l'amertume ... oui, j'ai aimé Dorville, que dis-je, je l'aime encore . . . je l'aime environné de ces horreurs, je l'aimerai toujours . . . mais pourrai-je . . . oui, je le pourrai, je veux renoncer à l'idée flatteuse

de lui appartenir .... il avoit cependant fait tout ce qui dépendoit de lui pour fixer notre bonheur ... Il a pu réparer par-là... ho ! Melise, je ne puis rien faire seule... ordonnez mon infortune, je suis assez soumise pour remplir vos volontés... Hélas il y a long-tems que les sanglots sont mon partage, ma vie ne changera pas d'événemens, & après avoir vécu malheureuse je mourrerai désespérée------ma fille, St. Julien a mérité votre estime, il peut prétendre à votre main, la reconnoissance vous y engage, son amour doit le faire distinguer; sa vertu & celle de sa famille doivent fixer votre choix----- Ah ! Dorville, plus malheureux que moi, tu me croiras infidele, mais il faut que je renonce pour jamais à toi ... je n'y renoncerai jamais, c'est à toi que l'on m'arrache... si tu ne le sais pas, tu pourras me mésestimer... Mais St. Julien oseroit-il m'épouser sachant que je ne veux pas lui donner mon cœur... Ah Melise, pour la premiere fois mon obéissance à vos ordres, ne me causera point de plaisir.

Dorville abandonné à son chagrin, étoit parti sans dire à personne le lieu où il se proposoit d'aller, & sans faire part du mo-

tif de ſon voyage, il y avoit déja pluſieurs jours qu'il étoit abſent. Meliſe étoit inquiete, Roſe étoit déſolée, elle craignoit tout de ſon déſeſpoir.

St. Julien ayant ſu que Meliſe & Roſe éprouvoient de nouveaux chagrins, ſans ſavoir ce qui les occaſionnoit, & croyant que le départ de Dorville y avoit donné lieu; il ſentit renaître ſes eſpérances, & alla de nouveau voir ſes anciennes amies pour eſſayer de leur être utile, mais ſans doute auſſi pour remplir les deſſeins de ſon cœur; il fut étonné de la triſteſſe de Roſe, en vain il tenta toutes ſortes de moyens pour la calmer, elle ſe refuſoit à ſes conſolations; il ne put pénétrer la cauſe de leur douleur, mais Meliſe lui promit que Roſe ſeroit ſon épouſe. St. Julien fut au comble de la félicité, il voulut témoigner à Roſe la joie qu'il ſentoit, mais Roſe l'écouta ſans intérêt & ne répondit que par des ſoupirs. Dans le même moment, Meliſe reçut une lettre, elle l'ouvrit, Roſe en la voyant s'écrie avec transport, c'eſt une lettre de Dorville. Voici ce qu'elle contenoit.

Madame, ſi mon pere a fait, comme vous le croyez, vos malheurs, c'eſt à moi de les re-

parer, j'ignore en quoi ils consistent, je sais bien que je ne pourrai pas vous les faire oublier tous, mais ma fortune en peut réparer une partie; si vous avez perdu un époux, si Rose a perdu un pere.. je perds une personne qui est la seule que j'aie aimé. Eh bien! je vivrai dans le malheur, je ne puis plus vous voir, je ne vivrai pas long-tems. Rose, si tu m'aimes, oublie un infortuné que le hasard a rendu coupable, mais qui conserve toujours la pureté de son cœur & la violence de son amour. Je ne vous demande qu'une faveur, envoyez-moi les portraits de Melise & de Rose que j'ai peint, accusez-moi la reception de ces contrats & de ces papiers qui vous assurent la possession de mes biens. Faites le bonheur du vertueux St. Julien, vous ne me verrez plus. Adieu pour jamais.

Il fondirent en larmes à la lecture de cette lettre, St. Julien pleuroit de joie en voyant quelqu'un plus vertueux que lui. Il plaida la cause de Dorville avec l'enthousiasme d'un cœur généreux, & reprenant tous les papiers que Dorville avoit envoyé, il dit à Melise & à Rose en les quittant, je fais la réponse que vous devez faire, c'est celle que je ferois si j'étois

à votre place, je veux la porter moi-même à Dorville.

Il partit en effet & trouva Dorville au déſeſpoir qui attendoit avec impatience le retour du courier qu'il avoit envoyé, St. Julien ſe précipita dans ſes bras & lui dit en pleurant : vous êtes heureux Dorville d'être plus vertueux que moi, vous poſſéderez Roſe, jugez mon amour par mon ſacrifice, & ſa ſincérité par ce qui m'engage à le faire. Soyez heureux, Roſe vous déſire avec ardeur ; Meliſe vous prie de venir auprès d'elle, vous mettrez fin à leur infortune, & votre bonheur comme celui de Meliſe & de Roſe fera le mien que je ne puis pas me flatter d'obtenir autrement. Dorville ſenſible à la générosité de St. Julien, frappé par le changement ſubit de ſon ſort, ne pouvoit parler. O St. Julien le meilleur des hommes ... mon cœur .... Roſe qui m'aime, Meliſe qui me demande ... Mon pere a fait couler vos larmes ... St. Julien vous ſerez mon frere ... vous êtes bien plus pour moi, vous êtes le meilleur de mes amis & le plus vertueux des hommes. St. Julien lui remit alors tous les papiers qu'il avoit envoyé, & ils partirent pour retourner auprès de Meliſe & de Roſe.

Ils furent tous heureux par leur vertu; & leur vertu fut, pour chacun d'eux, la source de leur bonheur.

Fin de la premiere Partie.

TABLE.

Fin de la table de la premiere Partie.





